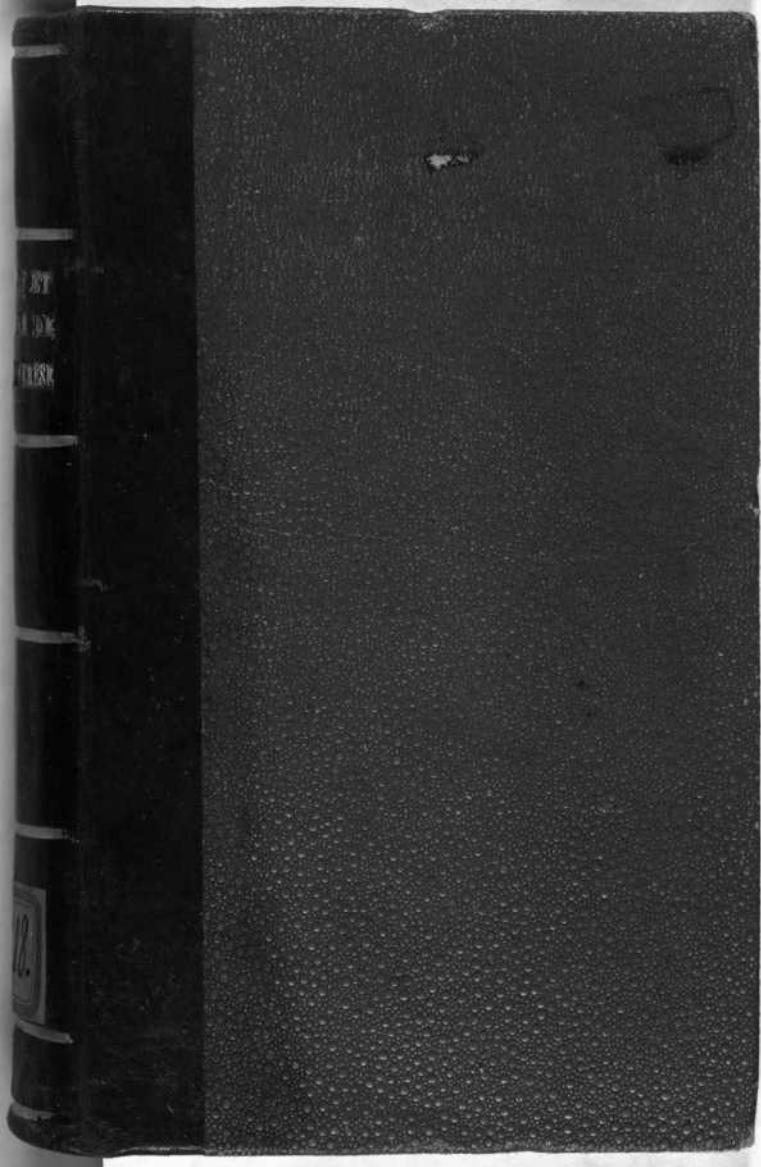
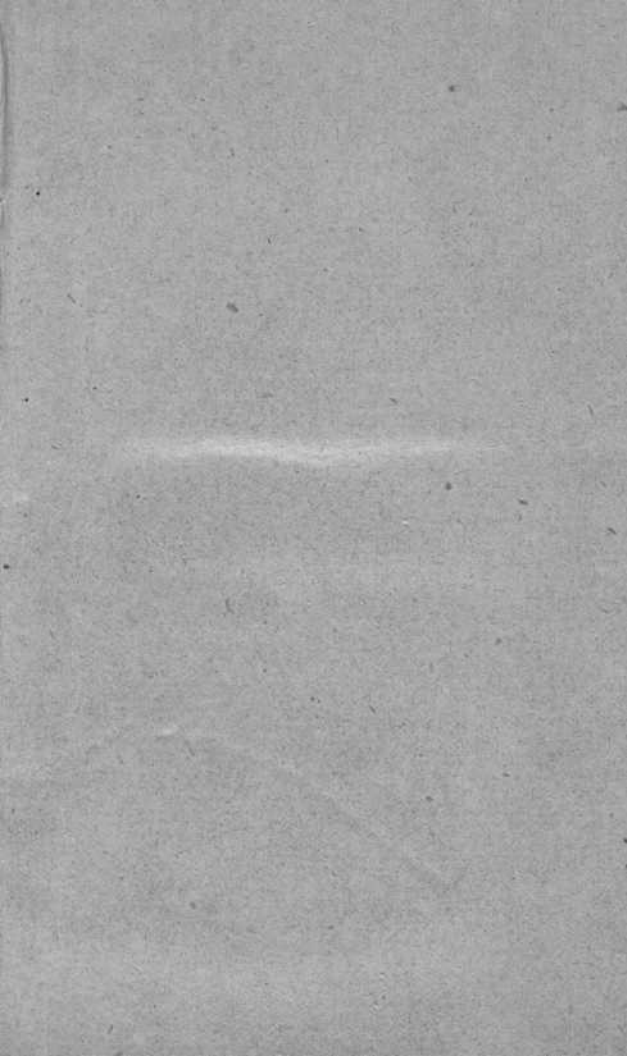












L'Esprit et l'Oeuvre  
de Sainte Thérèse

à l'occasion de son III<sup>e</sup> centenaire

Par le Père V. Alet

de la Compagnie de Jésus.

Bibliothèque ascétique.

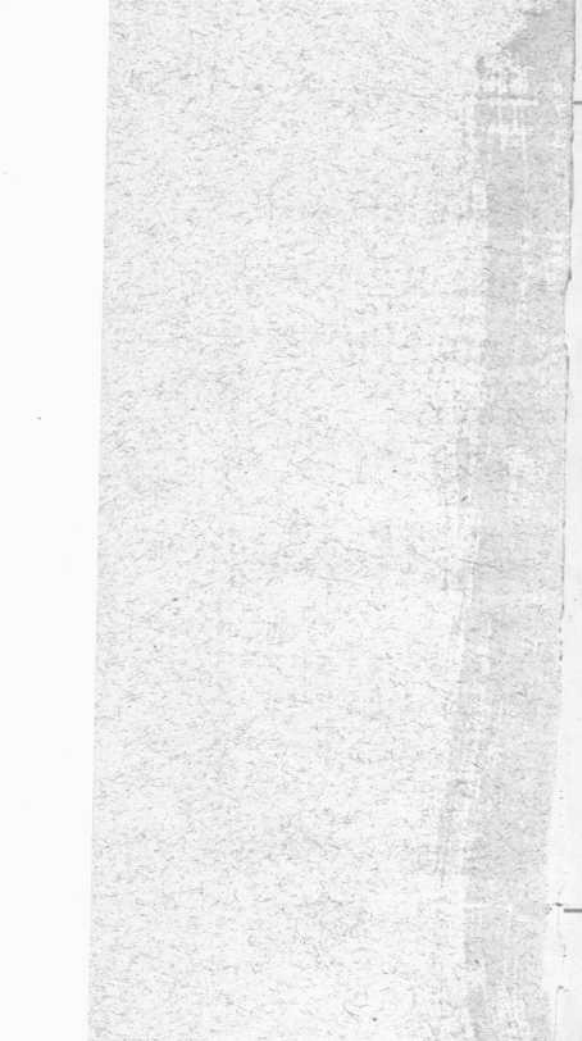
Société de Saint-Augustin,

Lille/ Rue Royale/ 26. 

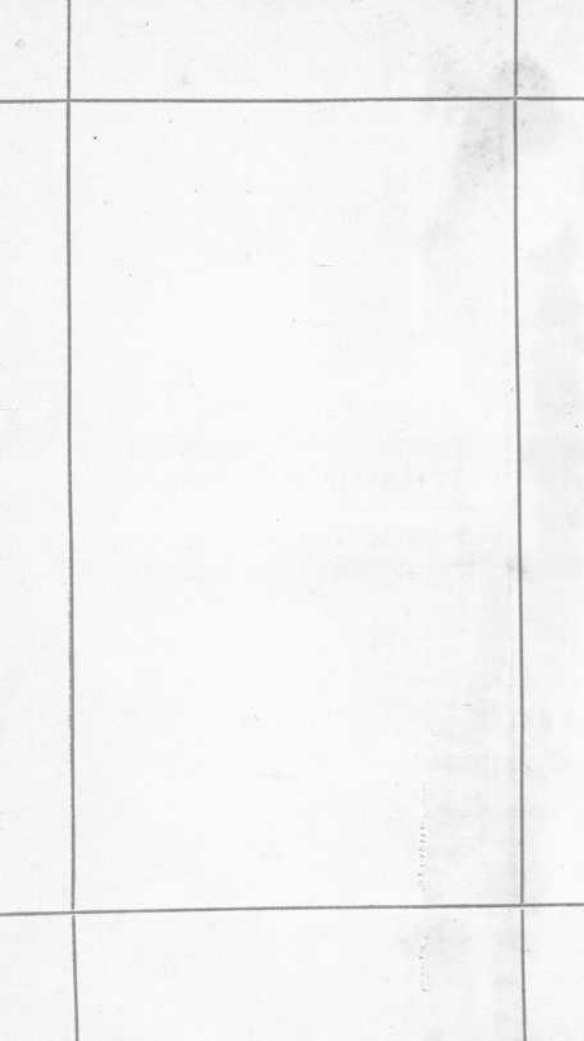
Desclée, De Brouwer et Comp.

Impr. des Facultés catholiques de Lille.









---

L'Esprit et l'Œuvre de  
Sainte Thérèse.

---





L'Esprit et l'Oeuvre  
de Sainte Thérèse

à l'occasion de son III<sup>e</sup> centenaire

Par le Père V. Alet  
de la Compagnie de Jésus.

Bibliothèque ascétique.

Société de Saint-Augustin,

Lille/ Rue Royale/ 26. 

Desclée, De Brouwer et Comp.

Impr. des Facultés catholiques de Lille.

IMPRIMATUR.

Brugis, in festo Sti Andreae, Ap.,  
30<sup>a</sup> 9<sup>bris</sup> 1883.

J. A. SYOEN, Can. Libr. Cens.

## Dédicace.

*A la Révérende Mère Marie de JÉSUS,  
Prieure du Carmel du Mans.*

Ma révérende Mère,

 'EST vous qui m'avez fourni l'occasion de composer ce petit ouvrage ; et c'est vous encore qui m'avez suggéré l'idée de le publier : il est juste qu'il paraisse sous vos auspices, et je vous remercie de vouloir bien en agréer l'hommage.

Vous y retrouverez nos entretiens des fêtes du Centenaire, qui ont été si brillantes et si pieuses dans votre Monastère du Mans. Je n'ai fait qu'y introduire de légères modifications de forme, et que les compléter par quelques développements, destinés à rendre ces humbles pages moins indignes de votre Séraphique Mère.

J'aurais voulu la peindre comme il convient avec sa triple couronne de

Sainte, de Docteur et d'Apôtre ; mais où trouver des couleurs assez pures, assez vives, assez belles pour reproduire un si ravissant modèle ? Du moins y ai-je mis tout mon savoir-faire et tout mon amour. J'ajoute ici que je regarderai toujours comme une précieuse faveur du divin Maître et comme un des bonheurs de ma vie, d'avoir été amené, presque à mon insu, à étudier de plus près cette grande âme, et à pénétrer plus intimement dans les secrets de cet admirable cœur.

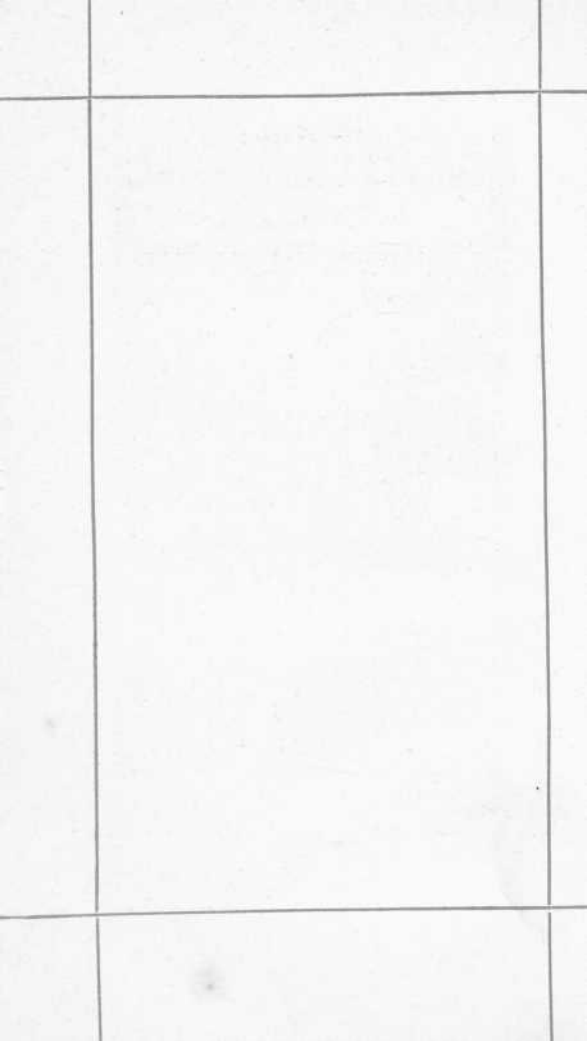
Il m'a semblé bon de joindre en appendice la Bulle de Canonisation de la Sainte. Elle est magnifique ; et j'ai pensé que vous aimeriez à l'avoir sous la main. Dans ce même Appendice, vous remarquerez encore quelques poésies Thérésiennes, absolument inédites en français, et surtout *l'hymne de la sainte indifférence*, que je trouve délicieux.

Et maintenant daigne le céleste Époux de Thérèse bénir cet opuscule, et l'aider à faire un peu mieux connaître, aimer et imiter la glorieuse Réformatrice du Carmel ! c'est toute mon ambition. J'espère, ma révérende Mère, que vous ne refuserez pas, vous et vos saintes Filles, de concourir à cet apostolat par la ferveur de vos prières, auxquelles je me recommande avec instance.

Permettez-moi, ma révérende Mère,  
de me dire, avec un profond sentiment  
de vénération, votre bien humble et bien  
obéissant serviteur en JÉSUS et en sainte  
Thérèse.

V. ALET S. J.





## Introduction.



HÉRÈSE de Cepeda et de Ahumada, qui devait rendre si glorieux le nom de Thérèse, naquit à Avila le 28 mars 1515, et fut baptisée le même jour, deux ans avant que Luther ne jetât le grand cri de révolte contre Rome.

Elle inaugura, en 1561, sa réforme du Carmel : c'était le moment où les luttes religieuses atteignaient en France leur paroxysme, comme ne devaient que trop le prouver, quelque dix ans plus tard, les massacres de la Saint-Barthélemy.

Elle mourut le 4 octobre 1582<sup>(1)</sup>, quand déjà la Sainte Ligue avait arboré son drapeau d'un bout de la France à l'autre, et préparait, par la conversion d'Henri IV, le triomphe définitif de la Foi catholique dans le royaume très chrétien.

---

1. On sait que le calendrier grégorien commence à courir précisément de ce jour-là et qu'il supprima dix jours entiers : voilà pourquoi la fête de sainte Thérèse se célèbre le 15 octobre, qui répond au lendemain de sa mort.

Enfin, elle fut solennellement placée sur les autels le 13 mars 1622, par le pape Grégoire XV, avec les saints Ignace, François Xavier, Philippe de Néri et Isidore le Laboureur, sous le règne pacificateur de Louis XIII.

Mais pourquoi tous ces noms, à première vue assez disparates, se trouvent-ils réunis ici et glorifiés ensemble ? On dirait, en vérité, que, ce jour-là, le Vicaire de JÉSUS-CHRIST eut comme une intuition prophétique de l'avenir, et des nouvelles conditions d'existence imposées à l'Église par le triomphe politique du protestantisme.

Ignace créa le type de la vie religieuse des temps nouveaux, où la prière publique cédera forcément le pas aux exigences laborieuses de l'étude, de l'enseignement, de l'apostolat, de la lutte sur tous les champs de bataille ; et désormais les Instituts réguliers se formeront à l'envi sur ce modèle.

François Xavier, le grand apôtre des Indes et du Japon, demeurera l'initiateur et le modèle achevé du missionnaire des contrées lointaines : c'est de lui que part cet admirable mouvement d'évangélisation conquérante, qui, grâce à ses exemples et à son esprit toujours vivant, ne s'est pas ralenti depuis trois siècles.

Philippe de Néri, dont l'œuvre n'est

pas morte non plus, représentait particulièrement la réforme du clergé séculier, que, par des voies diverses, allaient poursuivre, avec saint Vincent de Paul, les Bérulle, les César de Bus, les Olier et les Holzhauser.

Et ce pauvre laboureur Isidore, mêlé à de si grands noms, quelle idée pouvait-il figurer ? N'était-il pas là peut-être pour rappeler aux sociétés modernes que le travailleur, abrité jusqu'alors sous l'aile maternelle de l'Église, aurait plus que jamais besoin de foi et de vertus religieuses, de peur que, livré à lui-même et à des excitations funestes, il ne posât un jour la terrible question sociale, et ne devînt, pour la paix publique, une menace et un danger permanents ?

Quelle fut la mission de sainte Thérèse, quel rôle lui appartient dans ce magnifique mouvement de rénovation chrétienne ? c'est ce que va nous apprendre la Bulle même de sa canonisation, avec toute l'autorité de la parole apostolique.

\*  
\* \* \*

*Grégoire, évêque, serviteur des serviteurs  
de Dieu, pour éternelle mémoire.*

« Le Verbe tout-puissant, descendu du sein de son Père vers la bassesse de notre humanité pour nous arracher à

l'empire des ténèbres ; étant parvenu au terme de son œuvre divine sur la terre ; près de quitter le monde et de retourner à sa gloire ; voulant propager dans tout l'univers l'Eglise de ses Elus qu'il s'était acquise au prix de tout son sang, l'instruire de la parole de vie, confondre la sagesse des sages et renverser toute hauteur qui s'élève contre Dieu : ne choisit pas beaucoup de nobles ni beaucoup d'habiles, mais plutôt des hommes méprisables aux yeux du siècle, pour remplir, non par la sublimité des discours ni par les enseignements de la science humaine, mais par la simplicité et la vérité, l'auguste ministère auquel ils avaient été prédestinés dès les jours de l'éternité.

« Dans la suite des générations, lorsque, au moment fixé par sa Providence, il daigna visiter son peuple par quelqu'un de ses fidèles serviteurs, il choisit le plus souvent les petits et les humbles comme instruments de ses admirables bienfaits sur l'Eglise catholique ; et à cet effet, il leur révéla, selon sa promesse, les mystères du royaume des Cieux voilés aux regards des sages et des prudents de la terre, et les combla d'une si grande abondance de grâces et de dons célestes, que l'exemple de leurs vertus et de leurs bonnes œuvres pût fortifier la sainte

Église, tandis que l'éclat de leurs miracles la ferait briller d'une nouvelle gloire.

« De nos jours, le Seigneur a fait éclater sa puissance par la main d'une femme. Il a suscité dans l'Église, comme une autre Débora, la vierge Thérèse, qui, après avoir remporté une admirable victoire sur la chair par sa perpétuelle virginité, sur le monde par sa profonde humilité, sur le démon et sur toutes ses embûches par le nombre et l'héroïcité de ses vertus, formant les plus hauts desseins et s'élevant au-dessus de son sexe par la grandeur de son âme, ceignit ses reins de force, déploya son bras et leva des armées de forts en Israël, les revêtant d'une armure toute spirituelle pour défendre la maison de Dieu, sa loi et ses commandements.

« En vue d'une œuvre aussi sublime, le Seigneur la remplit si abondamment de son esprit de sagesse et d'intelligence, lui prodigua d'une main si libérale les trésors de sa grâce, que son éclat, semblable à une étoile du firmament, doit briller dans la maison de Dieu pendant toute l'Éternité. »

\*  
\* \*

Voilà certes la mission de Thérèse considérée de haut, présentée dans toute sa grandeur et exposée avec magnificence.

Essayons de mieux pénétrer la pensée de l'infaillible docteur des Chrétiens.

Le pontife commence par observer que « de nos jours », c'est-à-dire en ces jours de tempête et de déchirement du XVI<sup>e</sup> siècle qui durent encore, Dieu « a voulu déployer sa puissance par la faiblesse d'une main de femme ».

Précédemment, à l'époque des formidables invasions germaniques, il l'avait fait éclater par le grand patriarche Benoît et son innombrable famille monastique, qui défricha et civilisa l'Europe ; au temps des saintes expéditions de la Croix, par l'incomparable, Bernard ; lors du débordement du luxe oriental et de la corruption albigeoise, par le séraphin d'Assise et son glorieux frère d'armes Dominique de Guzman ; aux approches du grand schisme, par une simple vierge, Catherine de Sienne, qui ramena le Saint-Siège à Rome : et maintenant, comme pour renouveler ce dernier prodige en l'agrandissant il a voulu arrêter le protestantisme par une faible main de femme. C'est pourquoi, « il a suscité dans son Église, comme une autre Débora », la séraphique vierge d'Avila.

On se rappelle les tristes et glorieuses circonstances où parut Débora la prophétesse. Jabin, roi de Chanaan, avait envahi les terres d'Israël et semait par-

tout la ruine et le carnage. Tout tremblait et fuyait à son approche ; nul n'osait lui résister : les forts eux-mêmes semblaient découragés et restaient au repos : *Quieverunt fortes et cessaverunt*. L'ennemi devenait chaque jour plus menaçant, quand enfin « une mère se leva en Israël, c'était Débora : *Donec surgeret mater in Israel, surgeret Debora* ». (Livre des Juges, chap. IV et V.)

Tels sont les souvenirs qu'évoque le nom de Thérèse. Sans doute, aux jours de sa mission, quand le protestantisme envahissait le monde chrétien, tous les braves ne dormaient pas en Israël ; beaucoup de héros avaient surgi et combattaient vaillamment le bon combat de la prière, de la parole et de la doctrine. Mais ce n'était pas trop, dans ce branle-bas général, d'une héroïne de plus pour soutenir et animer les champions eux-mêmes de la cause sainte. Ce fut le rôle de notre magnanimè vierge. Elle commence par se vaincre elle-même, par acquérir, à l'école de JÉSUS-CHRIST, les lumières et les vertus de la vie parfaite. Puis, docile instrument des volontés divines, elle forme le dessein de venir en aide à l'Église. Armée de sagesse et de force, c'est-à-dire de l'esprit de foi et de charité, elle ose arborer une nouvelle bannière, la bannière du Carmel réformé. A sa voix,

ou plutôt à l'appel de Dieu même, les vierges accourent en foule. Bientôt, à la suite des chastes épouses de l'Agneau, sous l'étendard rajeuni de Notre-Dame, viennent se ranger des hommes d'élite, des moines, des prêtres admirables, les Jean de la Croix, les Gratien de la Mère de Dieu, les Antoine de JÉSUS et tant d'autres, qui se proclament heureux, nouveaux Barachs, de suivre la direction et la règle de cette nouvelle Débora.

Ainsi devint-elle, comme parle la Bulle, la mère et le capitaine d'une double armée de forts en Israël, qui, depuis trois siècles, comme nous le verrons, par toutes les bonnes armes de la vérité, de la prière et de la patience, défendent les intérêts de la gloire de Dieu et du salut des âmes. Et il n'est pas seulement question ici de la double famille spirituelle de la sainte Réformatrice ; il s'agit aussi de tant d'âmes sauvées par les mérites du Carmel, de tant de pécheurs, d'hérétiques et d'infidèles convertis, et plus spécialement de tous ces ministres de JÉSUS-CHRIST, évêques, docteurs, dispensateurs des saints mystères et de la divine Parole, de tous ces membres du clergé séculier comme du clergé régulier, que Thérèse et ses disciples, par la ferveur apostolique de leurs supplications et de leurs pénitences, ont maintenus dans le devoir,

rendus invincibles à tous les assauts de l'ennemi, animés des flammes du véritable zèle ! Qu'il suffise d'indiquer ici ces aperçus, qui seront développés ailleurs.

\*  
\* \*

Telle est, dans une vue très générale d'ensemble, la part d'influence qui appartient à Thérèse de JÉSUS sur les événements religieux des trois derniers siècles. C'est pour essayer de la mettre en pleine lumière, que nous avons entrepris cette étude, à la fois historique, ascétique et morale. Elle semble venir à son heure, comme le Centenaire lui-même, qui en a été l'occasion. Nous assistons aux dernières conséquences individuelles, sociales et politiques de ce faux dogme du libre examen, inventé par le protestantisme, propagé par le philosophisme incrédule, et introduit jusque dans les mœurs et les institutions publiques par la Révolution française. S'il est vrai que Thérèse a eu pour mission de combattre ce fatal principe lors de sa première explosion, on est bien obligé de convenir que sa tâche n'est point finie, et qu'il lui reste à le neutraliser dans ses effets de l'heure présente. Sa puissance, assurément, n'a pas diminué, et les ardeurs de son dévouement à la cause de Dieu n'ont fait

que grandir. Il faut donc à tout prix appeler son intervention souveraine sur des intérêts aussi graves que sacrés. Et comment y réussirons-nous, si ce n'est en nous pénétrant de son esprit, en admirant et imitant ses vertus, en rendant hommage aux dons magnifiques dont elle fut ornée et à l'usage plus merveilleux encore qu'elle sut en faire ?

De là, nécessité absolue mais fort agréable, de connaître, au moins dans ses faits les plus importants, une si glorieuse existence. Or, trois idées principales semblent la dominer et en déterminer les grandes lignes : la Sainteté, la Doctrine, l'Apostolat.

Elle fut personnellement sainte. C'est le fondement indispensable de tous ses mérites, la source de son action sur son siècle, même de ses lumières si étonnantes ; en un mot, de tout le prestige qui environne à jamais son nom. Cette sainteté, nous tâcherons de la saisir dans ses caractères propres, de la décrire dans sa beauté, et de la montrer dans sa marche ascendante vers la plus haute perfection que l'homme puisse atteindre ici-bas.

Elle fut et demeure Docteur. L'Église, nous le verrons, autorise ce langage ; et l'art n'a pas craint de la figurer avec tous les attributs consacrés du Doctorat théologique. Nous tenterons un rapide

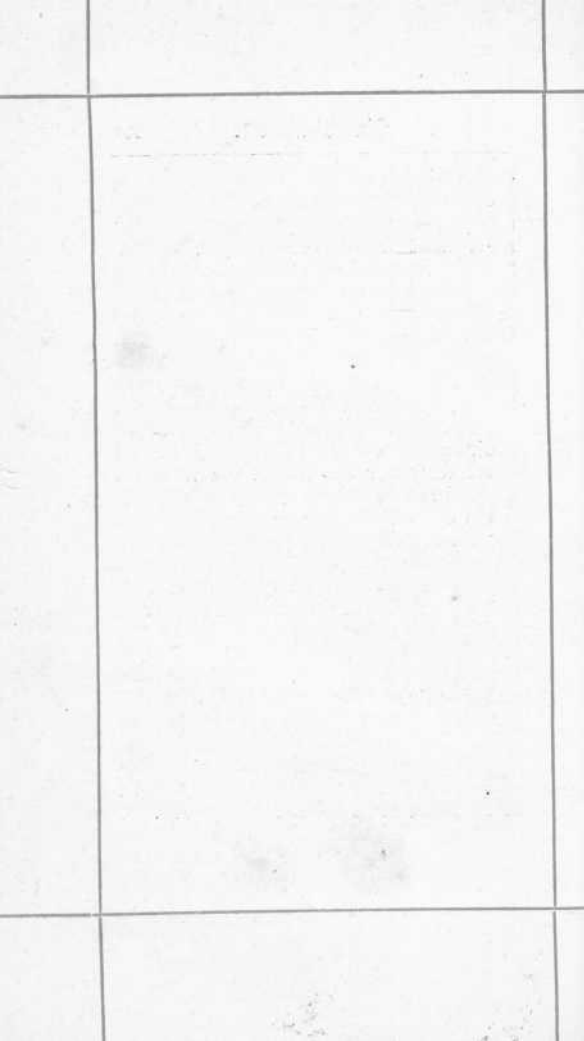
exposé de cet enseignement tout céleste, nous attachant de préférence à quelques-uns de ses objets les plus pratiques, et nous nous bornerons presque, d'ordinaire, à reproduire le texte même de ses étonnants écrits, admirant encore quand la faiblesse de nos ailes ne nous permettra pas de suivre cet aigle dans son vol.

Enfin, elle fut apôtre, elle l'est toujours : et par l'immortel exemple de ses vertus, et par la divine action de ses livres, et par l'esprit de zèle qui, après avoir animé sa vie tout entière, n'a jamais cessé d'animer ses fils et ses filles du Carmel renouvelé.

Un coup d'œil rapide jeté, en finissant, sur les merveilles matérielles et surtout morales de ce grand cœur, nous permettra de remonter à la source de tant de belles vertus et de puissantes œuvres, et d'offrir au lecteur, bien qu'en raccourci, le fidèle portrait de la sainte.

Et maintenant, en avant ! Après ces préliminaires, longs peut-être mais nécessaires, engageons-nous hardiment dans la noble carrière qui s'ouvre devant nous. Daigne la séraphique Mère guider elle-même et bénir notre course ! Il y va de sa gloire et de celle de son JÉSUS.

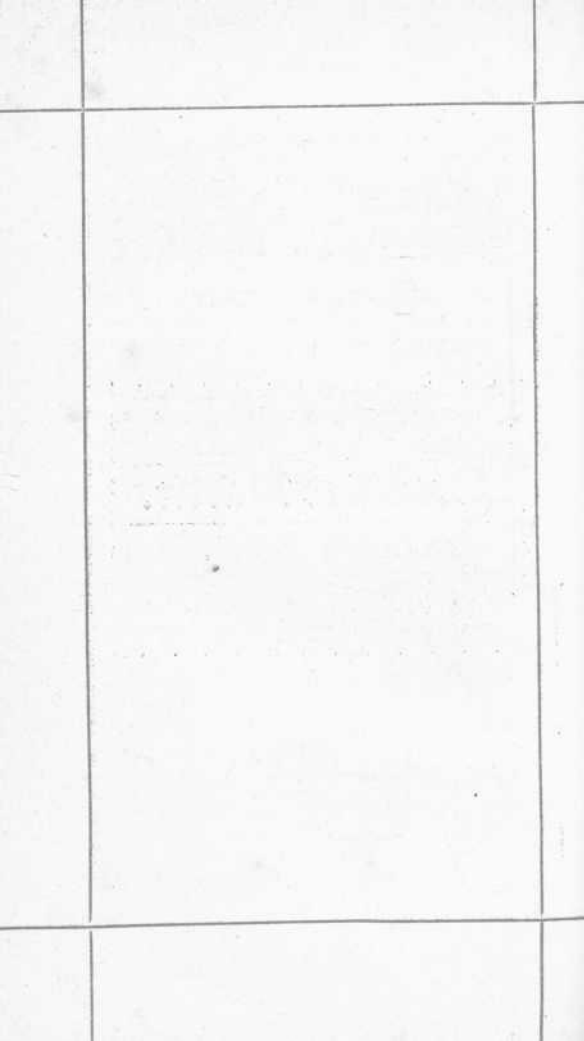






Première Partie.

LA SAINTE.





## Chapitre premier.

### VIE DE PURIFICATION.

Mon Dieu, créez en moi un cœur pur et renouvelez jusque dans mes entrailles la rectitude de l'esprit. (*Psaume L, v. II.*)



LA sainteté, d'après tous les maîtres de la vie spirituelle, consiste dans l'union avec Dieu ; et plus cette union est intime, plus aussi la sainteté est parfaite.

Or, c'est encore l'enseignement commun, que l'on s'élève à la sainteté par trois voies ou plutôt par trois degrés, qui, dans leur ensemble, la comprennent tout entière.

Il y a d'abord la voie ou le degré de

ceux qui commencent : c'est la vie de purification. Ce travail est indispensable et doit venir le premier : n'est-il pas manifeste que l'âme demeure impropre aux communications supérieures de la vie divine, tant qu'elle n'est pas dégagée des liens du péché et de la nature corrompue ?

Il y a ensuite la voie ou le degré de ceux qui avancent : c'est la vie d'illumination. Sortie des ténèbres du mal, l'âme s'ouvre aux rayons du divin Soleil. A ces pures clartés, elle discerne parfaitement les illusions dont elle pourrait être encore le jouet et la victime ; elle connaît de mieux en mieux les nobles et austères sentiers qui la conduiront, par la pratique des vertus chrétiennes, à l'imitation fidèle de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, unique source et modèle accompli de toute sainteté.

Enfin, il y a la voie ou le degré des parfaits, entendons ceux qui approchent du terme : c'est la vie d'union. Toujours surnaturelle dans son principe et dans ses effets, don toujours gratuit et toujours très précieux de

l'Esprit-Saint, cette union comporte elle-même une grande variété de formes. Tantôt elle ne produit que des phénomènes ordinaires, où rien n'apparaît de miraculeux ; et tantôt elle se manifeste par des phénomènes tout à fait prodigieux, extases, ravissements, visions etc., qui font de la vie présente comme un prélude, une aurore de la vie céleste.

Tels sont les trois aspects sous lesquels nous allons successivement considérer la sainteté de l'illustre vierge d'Avila. Sans doute, il faut se garder de croire que l'âme passe en quelque sorte tout entière de l'un de ces états à l'autre, de façon que la vie de purification exclue toute participation à la vie de lumière et d'union, et réciproquement. Il n'en est rien, ces trois états se compénètrent et ne se séparent jamais. On les distingue par l'élément qui prédomine, mais sans oublier que nulle âme en grâce avec Dieu n'est si imparfaite qu'elle ne jouisse à quelque degré des communications divines, et d'autre part, que jamais sur terre l'union avec Dieu n'est si intime

et si définitive, qu'elle rende inutile tout effort de purification. Il demeure vrai pourtant que cette classification est fondée, et permet d'étudier plus facilement les opérations divines dans les saints.

## I.

**L**A sainteté de purification a pour objet et pour terme la mort au péché, à la nature et à soi-même. Tâche immense déjà, et qui s'impose au début de la carrière.

Mourir à tout péché grave, à toute affection criminelle, est évidemment le premier pas à faire. Une faute mortelle *tue* l'âme en lui ôtant la vie de la grâce, la couvre d'une souillure hideuse, la rend indigne de l'amitié de son Dieu, la dépouille de tout mérite surnaturel, l'asservit au démon, l'aveugle et finit par l'endurcir : qui ne voit que de telles dispositions sont absolument incompatibles avec les actes de la sainteté, dont elles constituent la négation même et l'antithèse? Quoi de commun entre le CHRIST et Bélial! Chassez l'ennemi de Dieu, si vous prétendez vous entretenir

avec Dieu, et recevoir les dons de son amour. Il y a illusion, et illusion grossière, à parler d'aspirations à la vie parfaite, tant que la pauvre âme se débat encore dans les chaînes ou dans la fange du péché mortel.

Mais il faut également mourir au péché véniel, surtout librement voulu, réfléchi et passé à l'état d'habitude. Cette affection délibérée au mal est coupable de sa nature et funeste par ses conséquences. Elle devient la pente par laquelle on descend aux grandes chutes, et ne diffère de la faute mortelle que par défaut de matière ou de consentement. En principe, c'est la même laideur et la même malice. Ce n'est pas la mort, ce sont des blessures. Ce n'est pas la perte de l'amitié divine, c'en est le refroidissement. Qui ne sent l'incompatibilité radicale d'un pareil état avec la vraie sainteté ?

Nous devons aller plus loin et nous attaquer même à ces misères, à ces négligences, à ces imperfections de toute sorte, auxquelles l'infirmité de notre nature a plus de part que notre volonté. Il est certain que la vigilance sur

nous-mêmes, l'attention à la présence de Dieu et la fermeté des résolutions en peuvent singulièrement réduire le nombre et l'importance ; et ce qui en reste alors ne fait plus que servir d'exercice à la patience et à l'humilité.

Mais ce n'est pas tout d'éviter le mal, il faut autant que possible le tarir dans sa source, écarter ce qui en peut être le principe ou l'occasion, et c'est ce que nous appelons mourir à la nature. J'entends cette nature viciée par la prévarication originelle, et gardant à jamais la marque de la triple blessure qui lui a été faite : blessure à l'intelligence, elle en est demeurée obscurcie et sujette à toutes les erreurs ; blessure à la volonté, désormais tristement affaiblie et impuissante au bien qu'elle aime ; blessure au cœur, qui n'a plus d'ailes pour s'élancer vers la beauté suprême, et retombe lourdement sur les richesses, les vains honneurs, les vains plaisirs de ce monde. On reconnaît cette malheureuse concupiscence, cet amour désordonné des biens périssables, dont les séductions font tant de victimes, à laquelle l'âme doit néces-

sairement résister, dans la mesure même qu'elle aspire à une vie vraiment sainte.

Reste à se vaincre soi-même, et c'est le plus difficile. Il est relativement aisé de mépriser, de rejeter loin de soi comme un hochet puéril ou honteux ce peu de métal, de fumée et de boue, tant recherché sous le nom de fortune, de gloire et de jouissance, de sentir et de proclamer que là ne se trouve ni l'honneur ni le bonheur de l'homme : des païens ont pu atteindre ces sommets. Mais se défaire de son amour-propre, mais ne jamais se complaire en sa propre excellence, mais ne s'attribuer rien de ce qu'on a de bon, mais ne pas se rechercher, s'effacer au contraire, s'oublier, rapporter tout à Dieu et aux intérêts de sa gloire : c'est là un degré de renoncement dont peu d'âmes sont capables, qui forme un des traits caractéristiques de la sainteté évangélique, et auquel nul n'arrive sans le concours d'une grande grâce et d'une grande fidélité. Aussi est-ce le plus haut degré de pureté d'âme qu'il nous soit donné de conquérir ici-bas.

Qu'aura-t-elle maintenant à craindre

des assauts du mal ? Elle le repousse avec dégoût, même dans ses plus légères apparences ; elle l'attaque dans ses causes ordinaires qui sont la corruption de notre nature ; elle s'efforce de l'extirper jusque dans sa racine première et la plus profonde, cet amour-propre égoïste et vicieux , qui ne cesse de tendre à élever pratiquement la créature au-dessus du Créateur !

## II.

L'HÉROIQUE vierge d'Avila nous apparaît à première vue comme un de ces types immaculés, de ces anges terrestres, qui ne connurent jamais la corruption du siècle et surent garder, toujours pure de tache honteuse, la blanche robe de leur baptême. N'écoutons pas un instant ces écrivains, plus ou moins imbus des noirs préjugés du jansénisme, qui, soumettant à une interprétation grossièrement littérale les aveux réitérés et toujours exagérés de son incroyable humilité, n'ont pas craint d'insinuer ni même d'affirmer que, durant ces trois mois, tant pleurés, de relâchement et de vie un peu mon-

daine vers l'âge de quatorze ans, elle se laissa entraîner à des fautes graves, et qu'il faut la croire au pied de la lettre quand elle s'appelle « une grande et très grande pécheresse ». Non, elle demeura toujours un modèle de vertu, et l'Esprit-Saint ne cessa pas d'habiter un seul moment dans ce cœur virginal comme dans son sanctuaire chéri.

C'est la vérité qui ressort avec évidence du langage même de la sainte : tout en forçant les expressions, elle ne s'enhardit jamais jusqu'à s'accuser formellement de péché mortel, sa plume étant retenue comme malgré elle par la crainte de mentir. Il y a même une déclaration contraire qui lui échappe, et dans les termes les plus clairs : « A vrai dire pourtant, durant toute cette époque de ma plus grande dissipation, jamais, en sondant ma conscience, je ne me vis un instant en péché mortel ; car, si j'avais aperçu un danger réel, pour rien au monde je n'aurais consenti à y demeurer exposée. » (*Vie* par elle-même, chap. VII.) (1)

1 Nous avertissons une fois pour toutes que nos citations sont presque toujours empruntées à la traduc-

C'est la vérité qu'attestent à l'envi tous ses biographes espagnols, spécialement les deux plus anciens de tous, Ribera et Yepéz, qui eurent de longs et intimes rapports avec la sainte; que confirment tous ses historiens sérieux de France et des autres pays; et que les graves Bollandistes ont pris à tâche de mettre en pleine lumière dans le monument naguère élevé par leurs doctes mains à la gloire de l'illustre Réformatrice. (*Acta Sanctæ Teresiæ*, XV Oct. n° 126.)

Enfin, c'est la vérité hautement proclamée par l'Église elle-même dans la Bulle de sa canonisation, dans la sixième leçon de l'office de sa fête, et ce qui est encore plus décisif, dans l'oraison de la messe de la Transverbération du cœur de sainte Thérèse, solennité concédée par le pape Benoît XIII à l'Ordre du Carmel. Entre tous ces témoignages citons seulement les paroles de Grégoire XV : « Exempte de

---

tion du P. Bouix, sans contredit la meilleure et la plus complète de toutes. (Six volumes in-8° et in 12°, chez Lecoffre.) Plus d'une fois pourtant, nous nous sommes donné le plaisir de remonter au texte espagnol.

toute tache, Thérèse a conservé une pureté angélique et dans son corps et dans son cœur : *Omnis expertem maculæ angelicam in corpore et corde servaverit puritatem.* » (Bull. Canon.)

- Nous ne nions nullement qu'elle n'ait eu l'imprudence de s'exposer au danger par la lecture de quelques romans de chevalerie, par son goût pour la parure, et surtout par ses fréquentations mondaines ; mais tout démontre que le Seigneur couvrit d'une protection spéciale celle qu'il devait honorer de tant de faveurs : non, le mal ne fit qu'effleurer cette âme privilégiée, et sa frivolité passagère n'altéra pas sa rectitude.

Reste donc seulement à expliquer son langage hyperbolique. Mais qui ne sait qu'il est familier à tous les saints ? Vivement saisis d'admiration, à la claire vue de la perfection, de la bonté et de la justice infinies, et confondus, d'autre part, au spectacle hideux de leurs faiblesses toujours renaissantes, ils sont comme irrésistiblement entraînés à exagérer le nombre, la gravité, la noirceur de ces fautes. Ils deviennent passionnément jaloux de l'honneur divin ; ils

ne songent plus qu'à le venger par l'humilité de leurs accusations mille fois renouvelées, non moins que par la pieuse cruauté de leurs volontaires expiations. Ah ! que l'amour est impitoyable pour lui-même, quand il peut se reprocher d'avoir offensé, contristé si peu que ce soit le meilleur de tous les amis.

Qu'il demeure donc bien établi que Thérèse ne laissa jamais se flétrir le lis si pur de son innocence. Il est vrai que, durant quelques mois, elle écouta trop la vanité, se complut dans les charmes que la nature lui avait prodigués, et ne sut pas assez résister aux sourires du monde. Mais aussi, quel courage pour s'arracher au péril aussitôt qu'elle l'aperçut, et aller se mettre, docile pensionnaire de quinze ans, sous l'austère discipline des Augustines d'Avila !

Plus tard, nous voyons bien qu'elle n'est nullement morte aux affections naturelles, du reste les plus légitimes, quand, pour répondre à l'appel de Dieu, il lui faut, à dix-huit ans, quitter la maison de son père et s'ensevelir pour toujours au couvent de l'Incar-

nation. « Oui, je dis vrai, s'écrie-t-elle, lorsque je sortis de la maison de mon père, j'éprouvai comme les douleurs de l'agonie, et je ne crois pas que la dernière heure me puisse réserver des angoisses plus cruelles. Je sentais tous mes os qui allaient se détacher les uns des autres. » (*Vie* par elle-même, chap. iv). Elle n'ose même pas affronter les luttes de l'adieu, et sort furtivement, à une heure matinale, accompagnée de l'un de ses frères. Et pourtant, quelle indomptable énergie, malgré tout le brisement de son cœur, et cette sorte de dislocation de ses os.

Enfin, déjà fille du Carmel, durant de trop longues années, faute d'une clôture assez rigoureuse et surtout d'une direction spirituelle assez éclairée, elle entretient, malgré les cris de sa conscience toujours si délicate, des « amitiés fort innocentes au fond », c'est son langage même, mais profanes, mais inutiles, mais parfois dissipantes, et en somme très déplaisantes au cœur du divin Époux. Un jour vint où, à la voix de nouveaux et plus sages directeurs, l'illusion se dissipa, et la divine lumière

brilla de tout son éclat. A partir de cet heureux moment, comme elle déplore ce qu'elle ne cessera d'appeler ses coupables erreurs ! Comme elle regrette et répare le temps perdu ! Comme elle s'humilie de tant d'ingratitude en retour de tant de faveurs ! Elle ne pourra plus raconter une seule des grâces célestes, sans y mêler avec un art d'autant plus merveilleux qu'il est tout spontané, le souvenir douloureux et confus de ses infidélités. C'est son cœur qui éclate malgré elle, en protestations continuelles de repentir et d'amour.

On entrevoit déjà par quels chemins Dieu la fit marcher pour éloigner d'elle jusqu'à l'ombre du péché, et la conduire à cette parfaite pureté de conscience, nécessaire aux grands desseins dont elle sera l'instrument. Mais précisons davantage encore.

### III

**J**E n'insisterai pas sur cette horreur instinctive de la souillure, ce sentiment si délicat de l'honneur, ce soin jaloux de la réputation, qui furent

l'apanage de cette belle nature. Heureuses, certes, les âmes qui naissent avec de si nobles tendances, et n'éprouvent que dégoût pour tout ce qui est vil, bas et honteux ! Mais, convenons-en, quel que soit le prix de ces dons naturels, ils n'aboutissent guère qu'à sauvegarder les apparences de la vertu, et sont un bien faible rempart contre les grandes séductions du mal.

Il y faut le concours tout-puissant de la grâce surnaturelle, c'est-à-dire de cette lumière qui éclaire et guide l'esprit, de cette force qui soulève, entraîne et subjugue la volonté. Or, d'où vient cette grâce divine, si ce n'est des sacrements, surtout de Pénitence et d'Eucharistie, de la méditation des vérités éternelles, et de tous les autres exercices de la vie chrétienne ?

On sait combien Thérèse fut toujours, même dès son jeune âge, saintement avide de se plonger dans ce bain sacré du sang du Sauveur, dont le sacrement de la réconciliation est comme le réservoir, et d'où l'âme sort toute renouvelée. C'est au point qu'elle ne pouvait avoir de repos tant qu'elle

n'avait pas accusé ses moindres fautes, qu'elle était comme obligée de recourir souvent au guide de son âme, ne pouvant souffrir la plus légère tache, et que, comme elle le déclare elle-même, elle trouvait bonheur, soulagement et consolation à s'humilier aux pieds du prêtre de JÉSUS-CHRIST.

Puis venait la très sainte Communion, qui était pour elle le baiser de paix du divin Époux, et l'achèvement, le sceau consacré de sa purification intérieure qu'elle voulait parfaite. Une faveur extraordinaire rendit une fois comme sensibles les merveilles que l'adorable Eucharistie opérait en elle. « Un dimanche des Rameaux, raconte Ribera, (*Vie de sainte Thérèse*, livre IV, chap. XII) en recevant la sainte hostie, elle entra dans une si grande suspension d'esprit qu'elle ne pouvait l'avaler ; et l'ayant encore sur la langue quand elle revint un peu à elle, il lui sembla que sa bouche était remplie du précieux sang de son Sauveur, que sa figure et toute sa personne en étaient arrosées, et que ce sang adorable conservait la même chaleur qu'au moment

de son effusion. Au milieu de la suavité excessive qu'elle en ressentait, Notre-Seigneur lui dit : *Ma fille, je veux que ton âme éprouve les heureux effets de mon sang ; ainsi ne crains pas que ma miséricorde te manque jamais.* » N'était-ce pas lui donner la délicieuse assurance d'un complet oubli du passé ?

Et pourtant les douceurs de l'amour ne faisaient en quelque sorte que raviver ses regrets et sa componction. Le glaive de douleur est enfoncé dans son cœur, il n'en sortira plus. De là ces larmes, ces gémissements, ces cris, ces aveux pénétrants, dont elle ne peut contenir l'explosion. C'est l'accent même des confessions de saint Augustin, moins sublime sans doute, mais plus simple, plus varié et plus attendri. Et que c'est bien là aussi ce dégoût du mal, cette nausée de tout ce qui n'est pas Dieu, marque authentique entre toutes de l'âme vraiment rajeunie et purifiée !

Ajoutez cet amour de la pénitence et de toutes ses rigueurs, qui fut un des attrait dominants de Thérèse. Au reste, Dieu sembla vouloir la

satisfaire en la faisant passer par le creuset de l'épreuve. Douleurs physiques, douleurs morales, rien ne lui fut épargné. Il faut lire ce qu'elle raconte elle-même des incroyables tortures qu'elle eut à souffrir en ces diverses maladies; et sa patience ne se dément pas un instant; et elle trouve que ce n'est rien en comparaison de ce qu'ont mérité ses fautes; et l'obéissance peut seule modérer son zèle à traiter toujours plus cruellement sa chair innocente; et telle fut sa vie tout entière!

Mais ce qui, plus que tout le reste, inspire l'horreur du péché et en déprend l'âme sous le coup d'une crainte salutaire, c'est la méditation assidue des vérités éternelles, spécialement des fins dernières de l'homme. Or, nous le savons, là se porta, dès l'enfance, l'attrait spécial de Thérèse.

Il y a la scène du martyre. Elle a six ans, son frère Rodrigue en a dix. Ils lisent ensemble les Vies des Saints. Ils trouvent bien heureux ceux qui sont morts pour la foi et ont acheté à si bon marché la couronne du ciel. Et les voilà partis pour le pays des Mau-

res, où ils espèrent bien qu'on leur coupera la tête en haine de JÉSUS-CHRIST ! Quel sentiment profond de la destinée humaine et des réalités à venir !

Il y a la scène du retour. Ramenés à la maison paternelle, ils recommencent leurs lectures, et s'éprennent cette fois des merveilles de la Thébaïde. Ils se feront solitaires à leur façon, et dans leurs entretiens prolongés sur la vie éternelle, ils se renverront l'un à l'autre ces paroles vraiment sublimes sur des lèvres d'enfant : Toujours ! Jamais ! Jamais ! Toujours !... Une raison à peine éclosée est donc capable de porter le poids de si hautes pensées ? Oui, par la grâce du baptême et de l'éducation chrétienne !

Plus tard, il y a la scène de la mort apparente de quatre jours, quand la fosse de Thérèse était déjà creusée, et qu'au réveil elle trouva sur ses yeux la cire des flambeaux qu'on avait approchés de son visage pour s'assurer qu'elle respirait encore. (*Vie* par elle-même, chap. v.)

Enfin, il y a la scène de la vision

de l'Enfer. Il faut entendre Thérèse elle-même. J'ouvre sa vie au chapitre XXXII :

« Déjà depuis longtemps Notre-Seigneur m'avait accordé la plupart des grâces dont j'ai parlé, et d'autres encore fort insignes, lorsqu'il me favorisa de celle que je vais dire. Étant un jour en oraison, je me trouvai en un instant, sans savoir de quelle manière, transportée corps et âme dans l'enfer. Je compris que Dieu voulait me faire voir la place que les démons m'y avaient préparée, et que j'aurais méritée par les péchés où je serais tombée si je n'avais changé de vie. Cela dura très peu, mais quand je vivrais encore de longues années, il me serait impossible d'en perdre le souvenir.

« L'entrée de ce lieu de tourments me parut semblable à l'une de ces petites rues longues et étroites, ou pour mieux dire, à un four extrêmement bas, obscur, resserré. Le sol était une horrible fange, d'une odeur pestilentielle, et remplie de reptiles vénimeux. A l'extrémité s'élevait une muraille, dans laquelle on avait creusé un réduit

très étroit, où je me vis enfermer. Tout ce qui jusqu'à ce moment avait frappé ma vue, et dont je n'ai tracé qu'une faible peinture, était délicieux en comparaison de ce que je sentis dans ce cachot. Nulle parole ne peut donner la moindre idée d'un tel supplice, il est incompréhensible. Je sentis dans mon âme un feu dont, faute de termes, je ne puis décrire la nature, et mon corps en même temps était en proie à d'insupportables douleurs. J'avais enduré de très cruelles souffrances dans ma vie, et, de l'aveu des médecins, les plus grandes qu'on puisse endurer ici-bas ; j'avais vu tous mes nerfs se contracter d'une manière effrayante, à l'époque où je perdis l'usage de mes membres ; en outre, j'avais été assailli par divers maux, dont quelques-uns, comme je l'ai dit, avaient le démon pour auteur ; tout cela néanmoins n'est rien en comparaison des douleurs que je sentis alors ; et ce qui y mettait le comble, c'était la vue qu'elles seraient sans fin et sans adoucissements.

Mais ces tortures du corps ne sont rien à leur tour auprès de l'agonie de

l'âme. C'est une étreinte, une angoisse, un brisement de cœur si sensible, c'est en même temps une si désespérée et si amère tristesse, que j'essayerais en vain de les dépeindre. Si je dis qu'on endure à tous les instants les angoisses de la mort, c'est peu ; car, au dernier soupir, c'est une puissance étrangère qui semble nous ôter la vie, mais ici c'est l'âme elle-même qui se l'arrache et se déchire. Non, jamais je ne pourrai trouver d'expressions pour donner une idée de ce feu intérieur et de ce désespoir, qui sont comme le comble de tant de douleurs et de tourments. Je ne voyais pas qui me les faisait endurer, et je me sentais brûler et comme hacher en mille morceaux : je ne crains pas de le dire, le supplice des supplices, c'est ce feu intérieur et ce désespoir de l'âme.

« Toute espérance de consolation est éteinte dans cet effroyable séjour ; on y respire une odeur empestée, et l'on manque d'espace pour s'asseoir ou pour se coucher. Telle était ma torture au fond de cet étroit cachot creusé dans le mur, où l'on m'avait enfermée.

Les murailles de ce cachot, effroi des yeux, me pressaient elles-mêmes de leur poids. Là tout vous étouffe ; point de lumière ; ce ne sont que ténèbres de la plus sombre obscurité ; et cependant, ô mystère ! sans qu'aucune clarté brille, on aperçoit tout ce qui peut être le plus terrible à la vue... Il s'est écoulé à peu près six ans depuis cette vision, et je suis encore saisie d'un tel effroi en l'écrivant, que mon sang se glace dans mes veines.... »

Ce fut le coup de grâce pour la vie naturelle. Nous sommes en 1558 ; la sainte avait alors quelque quarante-trois ans ; et l'année suivante elle allait se mettre sous la direction du Vénérable P. Balthasar Alvarez. A partir de cette époque, elle renonça sans retour à ces relations profanes, peu dignes d'une âme religieuse, moins dignes encore d'une âme comblée comme la sienne de faveurs célestes. Elle comprit l'abîme de malheurs où elle aurait pu être précipitée. Elle sentit toute l'indélicatesse de sa conduite. Aussi, morte enfin au péché, à la nature, à elle-même, elle n'aura plus désormais

à exercer sur les mouvements de son cœur que cette surveillance ordinaire, que l'on exerce toujours sur un ennemi désarmé, affaibli, bien que vivant encore et guettant l'heure de la revanche. Elle peut maintenant dire, en signe d'horreur pour la moindre faute: « Un seul péché véniel nous fait plus de mal que tous les démons ensemble. » Elle a maintenant le droit de s'écrier: « Plutôt mille fois mourir que de commettre un seul péché véniel! »





## Chapitre second.

### VIE D'ILLUMINATION.

Celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres. (*Évangile selon saint Jean, chap. VIII, v. 12.*)



NE fois dégagée de toute affection au mal, l'âme se tourne comme d'elle-même vers le bien, car elle ne saurait rester longtemps sans amour. Mais, de sa nature, la volonté est aveugle et a besoin d'un guide, qui la mène au bonheur véritable : c'est le rôle de l'intelligence. A l'intelligence de distinguer avec soin le bien du mal, le parfait de l'imparfait ; à elle d'étudier le devoir et de le signaler, en écartant les illusions des sens et de l'imagination, qui aspirent tou-

jours à usurper la direction de la vie humaine.

Or, un triple flambeau brille aux yeux de l'intelligence attentive : celui de la raison naturelle, celui de la foi, et celui des lumières spéciales dont souvent Dieu se sert pour attirer à lui l'âme fidèle. Suivre la raison et non la passion, c'est être un homme ; suivre la foi et non la raison seule, c'est être un chrétien ; suivre de plus les lumières propres à sa vocation, c'est être un saint ; et tout cela n'est autre chose que suivre JÉSUS-CHRIST lui-même, vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde, vérité par essence, universelle, infinie. On voit l'immense portée de cette parole : Celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres : *Qui sequitur me non ambulat in tenebris.*

Telle est, dans ses grandes lignes, la vie que les mystiques appellent illuminative, où l'âme s'élance sur les pas du divin Modèle, et s'élève de degré en degré sous le rayonnement de la grâce, jusqu'au sommet de la perfection. Imitation fidèle de JÉSUS-CHRIST

par la reproduction exacte de ses admirables vertus, voilà en deux mots le caractère distinctif de cette vie intermédiaire, entre la vie pénitente de purification qui en est le point de départ, et la vie sublime d'union qui en est le terme. Engageons-nous avec Thérèse dans cette nouvelle carrière.

## I.

L'HOMME est ainsi fait, et c'est là sa grandeur, qu'il lui faut à tout prix un type, un exemplaire, un modèle, dont son existence soit occupée à retracer les idéales beautés. De là vient que nous sommes tous, chacun à notre manière, des artistes, des peintres, des poètes. Heureux qui choisit bien son modèle : combien se trompent hélas ! et sont entraînés par leur illusion même aux plus déplorables écarts ! Qu'on se souvienne d'Augustin, demandant tour à tour son idéal à toutes les créatures, en reconnaissant le vide, et se retournant enfin, avec quels joyeux transports, vers « la beauté toujours ancienne et toujours nouvelle » de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, qu'il

regrette amèrement « d'avoir connue si tard et si tard aimée ! » Et ailleurs, dans une touchante effusion de cœur devant son peuple d'Hippone, il s'écrie enivré d'enthousiasme et d'amour : « Il est beau, notre Dieu ; beau, Verbe éternel au sein du Père, beau petit Enfant-Dieu entre les bras de sa mère ; beau quand il passe m'appelant à la vie, et beau quand pour moi il affronte la mort ; beau dans les miracles dont il sème sa route ; beau sous les coups de fouet qui font voler en lambeaux sa chair innocente ; beau sur la croix ; beau jusque dans le sépulcre.... Ah ! que les autres en pensent, ce qu'ils voudront : pour nous qui croyons, ce sera partout un Époux plein de charmes. » (Exposition du psaume XLIV.)

De bonne heure, cette beauté du CHRIST apparut à Thérèse : beauté même extérieure dont elle nous a laissé de si ravissantes descriptions ; beauté intellectuelle, qui l'illuminait sans cesse de ses clartés, lui révélant dans son adorable Personne le commencement et la fin, l'alpha et l'oméga de toute chose, le centre, la clef, l'unité, la

source de toute science humaine et divine, de tout événement et de toute sainteté ; et plus encore, beauté morale, qui lui présentait presque sensiblement l'Homme-Dieu, comme l'unique principe et le modèle achevé de cette vie surnaturelle, dont l'âme régénérée doit vivre ici-bas : *Mihi vivere CHRISTUS est.*

Et qui ne sait que le Verbe incarné, le Dieu de la crèche, de Nazareth, du Calvaire et de l'autel, notre adorable et tout aimable Emmanuel, notre Sauveur, notre victime, notre frère, l'ami et l'époux des âmes, fut avant tout l'objet des tendres prédilections de la vierge d'Avila ?

Dès le début, quand le démon lui représente qu'élevée si délicatement, elle ne pourra jamais soutenir les austérités du cloître, « son bouclier contre lui était la pensée des souffrances de JÉSUS-CHRIST : Certes, répondait-elle, je ne fais rien de considérable en souffrant un peu pour celui qui a tant souffert pour moi. » (*Vie* par elle-même, chap. III.) Et aussitôt son courage est récompensé. Toutes les difficultés s'évanouissent. Elle se sent dans son

élément et déborde de joie, au point de manquer de termes pour exprimer son bonheur. (Ibid. chap. iv.)

Les années s'écoulaient. Quelque relâchement se glisse dans sa ferveur, par suite des conversations trop humaines dont nous avons parlé. C'est encore Notre-Seigneur en personne qui daigne l'éclairer et lui faire sentir tout le danger de ces compromis. « Ce divin Maître, dit-elle, m'apparut avec un visage très sévère, me témoignant par là combien ces sortes d'entretiens lui causaient de déplaisir. Je le vis des yeux de l'âme beaucoup plus clairement que je n'eusse pu le voir des yeux du corps. Son image se grava si profondément dans mon esprit, qu'après plus de vingt-six ans je la vois encore peinte devant mes yeux. L'effroi et le trouble me saisirent, je ne voulais plus voir cette personne. » (Ibid. chap. vii.)

Malgré une telle grâce, elle se traîne encore et languit dans d'inénarrables angoisses, le cœur toujours partagé entre ses vaines attaches et son JÉSUS qui la comble de faveurs. JÉSUS triomphera, et ce sera par la vive représen-

tation de l'*Ecce Homo* : « Fatiguée d'une lutte si longue et si cruelle, mon âme aspirait au repos ; mais les tristes chaînes de mes habitudes ne lui permettaient pas d'en savourer la douceur. Dieu cependant qui m'entendait gémir, allait laisser tomber sur moi un regard de compassion. J'entre un jour dans un oratoire. Là se trouvait, pour être exposée dans une prochaine fête, une statue de Notre-Seigneur tout couvert de plaies. Elle frappe soudainement mes regards ; les blessures du divin Sauveur semblaient si récentes, c'était une peinture si touchante de ce qu'il endura pour nous, qu'en le voyant dans cet état je me sentis profondément bouleversée. A l'aspect de ces plaies reçues pour moi et de l'ingratitude dont j'avais payé tant d'amour, je fus saisie d'une si pénétrante douleur, qu'il me semblait sentir mon cœur se fendre. A l'instant même je tombe à genoux près de mon adorable Maître, je verse des torrents de larmes, et je le supplie de me fortifier de telle sorte que je ne l'offense plus désormais. » (*Ibid.* chap. ix.)

La passion du Sauveur et spécialement son agonie au Jardin firent dès lors son aliment, sa force, ses délices ; elle n'y recourait jamais sans en retirer des fruits merveilleux. Avec quelle douce et vive insistance elle conseille ce mode d'oraison, si doux, si facile, si utile à tous ! Elle se complaît à le décrire ; elle en signale les immenses avantages ; elle marque la part à faire aux considérations, et la part beaucoup plus large qui appartient aux affections, sous le regard ami de JÉSUS. (*Sa Vie*, surtout le chap. XIII.)

Ce n'est pas pourtant qu'elle exclue les autres mystères du Sauveur, ni ceux de sa vie cachée, ni ceux de sa vie publique, ni même ceux de sa vie glorieuse. N'est-ce pas elle qui nous décrit avec tant de charme et cette ineffable conversion de Marie Madeleine, et la scène de Béthanie, quand JÉSUS parle aux deux sœurs, et l'histoire de la Samaritaine au puits de Jacob ? A propos de ce dernier récit, elle nous apprend que, petite enfant, elle avait dans sa chambrette une image qui le lui mettait sous les

yeux ; et elle aimait à redire les paroles de la coupable mais heureuse femme : « Seigneur, donnez-moi de cette eau à boire ! » Oh ! comme ce vœu naïf de l'innocence devait être bien exaucé !

Faut-il rappeler ces admirables visions, où Notre-Seigneur glorifié lui montrait successivement ses mains, son visage et toute sa personne, la préparant peu à peu à supporter un spectacle écrasant pour les habitants de l'exil, et la jetant par avance dans les enivrements de la patrie ? (Sa *Vie*, chap. xxviii.) Mais bien mieux encore que tant de merveilles, ses rapports si délicieusement intimes avec le Dieu de l'Eucharistie irradiaient son âme de toutes les splendeurs divines. Qui dira sa piété envers l'auguste Sacrement de nos autels ; son allégresse quand il lui avait été donné de préparer un nouveau sanctuaire où il fixerait sa présence ; les faveurs extraordinaires qu'elle recevait presque toujours au moment de la communion ; son besoin, sa faim, sa soif, du pain quotidien, du pain vivant descendu des cieux, et son humble

résignation à s'en priver quand les circonstances le commandaient ; son recours assidu et toujours efficace au Tabernacle pour écarter les tentations, dissiper les doutes, consoler les plus profondes tristesses ? C'est sa vie tout entière qu'il conviendrait d'appeler ici en témoignage. (*Vie* par Ribera, liv. IV, chap. XII.)

Ainsi Notre-Seigneur devint-il son maître, son maître unique en quelque sorte et exclusif. « C'est, dit-elle, une vérité que je puis garantir : en vain plusieurs personnes spirituelles avec lesquelles j'ai conféré ont voulu me donner une idée claire des faveurs dont Dieu me comble, afin de m'aider à les exposer ; tous leurs efforts ont complètement échoué devant mon peu de pénétration ; ou, pour mieux dire, Notre-Seigneur, qui fut toujours mon maître, ne voulait pas qu'un autre que lui eût en cela des droits à ma reconnaissance. Qu'il soit béni de tout !... Cette grâce, qui est toute récente, fait que je ne me mets plus en peine d'apprendre ce que Notre-Seigneur ne m'enseigne pas. » (*Vie*, chap. XII.)

Le divin Maître fit davantage encore ; elle va nous l'expliquer elle-même : « Lorsqu'on porta défense de lire certains livres traduits en langue castillane, cette mesure m'affligea sensiblement ; j'en lisais quelques-uns avec plaisir ; et ne sachant pas le latin, je m'en voyais privée. Notre-Seigneur me dit : N'en aie point de peine, je te donnerai un livre vivant. Peu de jours après, il me fut facile d'entendre le sens de ces paroles. Car j'ai tant trouvé à penser et à me recueillir dans ce que je voyais présent, et Notre-Seigneur a daigné lui-même m'instruire avec tant d'amour et de tant de manières, que je n'ai eu que très peu besoin de livres. Ce divin Maître a été le livre vivant où j'ai vu les vérités célestes. Bénédiction et louange sans fin à ce livre qui laisse imprimé dans l'âme ce qu'on doit dire et faire, de telle sorte qu'on ne peut l'oublier ! » (*Sa Vie*, chap. xxvi.)

Aussi, avec quel accent elle déplore l'erreur, où l'entraînèrent pendant quelque temps certains faux mystiques, en lui persuadant que « l'humanité sainte de JÉSUS-CHRIST ne serait pas la voie

de la plus haute contemplation, » et qu'il y a des états d'âme où l'on doit s'en dégager ! Elle consacre un chapitre tout entier, le XXII<sup>e</sup> de sa *Vie*, à réfuter cette doctrine, et surtout à pleurer son illusion, heureusement passagère : nous y reviendrons ailleurs.

On le voit, l'ardent amour de JÉSUS-CHRIST est le centre de toute la vie spirituelle de Thérèse ; et cependant elle ne laisse pas de recourir à toutes les pratiques saintes qui peuvent servir d'aliment à la piété chrétienne. Quelle tendre dévotion, par exemple, pour la très sainte Vierge : orpheline de douze ans, elle la choisit en pleurant pour sa mère, et réformatrice du Carmel, elle l'installe solennellement prieure de son nouveau monastère d'Avila, sous le doux nom de Notre-Dame de Clémence ; — et pour les Anges : elle ne cesse de les invoquer dans ses voyages et dans toutes ses entreprises, elle oppose victorieusement leurs célestes légions aux légions infernales déchaînées contre elle ; — et pour le glorieux patriarche saint Joseph, dont le nom demeure désormais inséparablement uni à celui

de Thérèse : n'a-t-elle pas, plus que personne, contribué au prodigieux développement de son culte dans ces derniers âges ? Elle a de spéciales tendresses pour Madeleine, « pécheresse comme elle, » et pour Augustin, pécheur lui aussi, mais devenus l'une et l'autre les plus intimes et les plus vaillants amis de JÉSUS. Quelle charmante page consacrée à sainte Marthe, qu'elle ose bien défendre contre le Sauveur lui-même ! Quelle reconnaissance à l'austère saint Jérôme dont les lettres ont si profondément remué son âme ! Et combien d'autres noms ne pourrais-je pas enregistrer ici ! (Sa *Vie* par Ribera, liv. IV, chap. XIII.)

C'est ainsi que notre séraphique vierge, après avoir longtemps contemplé le visage de son CHRIST adoré, reposait en quelque sorte son regard sur le visage des saints, qui semblent avoir été les plus chers au Cœur de l'Homme-Dieu, mais pour remonter bien vite à la beauté divine dont nulle créature ne pourra jamais être que le pâle reflet !



## II.

PAR le tableau, pourtant bien imparfait, qui précède, on peut aisément comprendre que cette contemplation assidue, cette amoureuse imitation du CHRIST JÉSUS devaient faire naître dans l'âme de Thérèse toutes les grandes vertus chrétiennes ; et nous savons, par le jugement authentique de la Sainte Église, qu'elles atteignirent chez elle au degré héroïque. Il faudrait les énumérer ici l'une après l'autre, et montrer comment chacune concourait pour sa part à la détacher de la terre et à la rapprocher de Dieu ; mais ce serait entreprendre de raconter sa vie tout entière, ce qui n'entre pas dans notre plan. Contentons-nous donc d'en signaler quelques-unes, des plus fondamentales et des plus excellentes.

Il faut d'abord indiquer cette humilité si profonde, qui l'accompagne jusque dans ses plus sublimes élans, et ne lui permet pas, chose vraiment admirable ! de raconter une seule des grâces extraordinaires qu'elle reçoit, sans y mêler aussitôt, spontanément, et com-

me à son insu, l'humiliant souvenir de ses fautes et l'expression attendrie de son repentir. Elle se peint à merveille dans quelques paroles charman-tes que nous ont conservées les *Chroniques de l'Ordre*. Un de ses confesseurs lui demandait un jour, si elle n'était pas quelquefois tentée d'orgueil, en voyant que tout le monde la traitait de sainte ; elle répondit en riant : « On a dit autrefois que j'étais bien faite et que je ne manquais pas de prudence ; j'ai pu avoir la faiblesse de prêter quelque peu l'oreille à ces flatteries, mais il y a bien longtemps que je suis guérie de cette vanité ; quant à me croire une sainte, l'idée ne m'en est même pas venue. »

Sa mortification n'était pas moins étonnante. Elle fit de Thérèse une vraie martyre de pénitence volontaire, quand déjà ses maladies continuelles lui infligeaient d'atroces tortures, supportées avec une patience qui ne se démentit pas un instant, et qui arrachait aux médecins des cris d'admiration.

Que dire de son obéissance à ses supérieurs et à ses pères spirituels,

obéissance constamment parfaite même aux jours si orageux de sa Réforme, quand la voix de l'autorité visible ne semblait pas d'accord avec celle de son invisible Maître ? Et de cette prudence, vraiment surnaturelle, au besoin magnanime, qui, en dépit de mille obstacles, lui permit d'exécuter de si grands desseins, elle, simple femme, toujours languissante, sans ressources matérielles, presque toujours sans appui humain ? « Ah ! s'écriait-elle un jour, quatre ducats et Thérèse, c'est peu ; mais quatre ducats, Thérèse et Dieu, c'est beaucoup ; et pour fonder un monastère, il ne faut qu'une clochette et une maison louée (1). » Sentiment conforme à celui de saint Paul : « Je ne puis rien, mais je puis tout en celui qui me fortifie ; » ce que l'on pourrait traduire : Impossible n'est pas chrétien !

Mais remontons au principe de toutes ces vertus, dont je ne puis que tracer une ébauche. Ce principe, ce sont

---

1. Témoignage juridique de la Mère Anne de l'Incarnation, *Escritos de Sta Teresa*, édit. espagnole de 1877-1880, T. II, p. 388.

les trois vertus-mères, les trois grandes vertus théologiques, Foi, Espérance et Charité, qui resplendirent en Thérèse d'un si merveilleux éclat.

Sa foi ne connut jamais la moindre tentation. Plus les vérités divines sont obscures et impénétrables, plus elle trouve de consolation à les croire, et plus sa raison les juge dignes de Dieu. Elle se déclare impuissante à conseiller ses filles en cette matière, attendu qu'elle ne se rend pas compte de ce que peut bien être un doute contre l'enseignement révélé. Enfin, sa conviction est si forte, qu'elle serait prête à s'en aller combattre toute seule l'hérésie luthérienne. Quand, à certaine époque, il fut question de soumettre ses états extraordinaires à l'examen de l'Inquisition : « Ah ! dit-elle joyeusement, qu'on vienne, qu'on vienne au plus tôt ! Que ne suis-je sur tous les points en règle comme sur celui-là ! » Une des dernières paroles qui jaillirent de son cœur défaillant fut celle-ci : « Enfin ! enfin, je meurs fille de la Sainte Église ! » Cri naïf et sublime dont la tradition ne se perdra pas au Carmel !

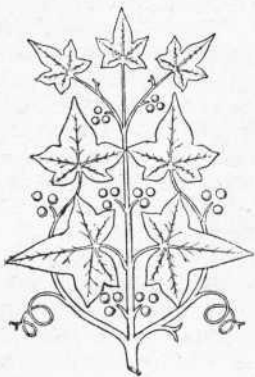
En 1793, je le recueille avec émotion sur les lèvres de la digne prieure du monastère de Saint-Denis, madame de Chamborand, qui, debout sur l'échafaud révolutionnaire, lançait à ses bourreaux cette suprême protestation de sa foi invincible : « Je meurs fille de l'Église catholique ! »

De cette foi si vive aux choses éternelles, qui les lui rendait présentes et en remettait comme la substance entre ses mains, naissait en Thérèse la plus ferme espérance de la grâce, de la gloire, de tous les biens célestes, dont la parole révélée nous apporta la promesse et nous fait palper la réalité. Par là s'explique cette inébranlable confiance qu'elle avait en Dieu et en son secours, dès qu'une fois elle avait reconnu sa volonté. Rien ne l'arrêtait plus, ni les représentations de ses meilleurs amis et de ses conseillers ordinairement les mieux écoutés : « Si Dieu est avec moi, s'écriait-elle, je ne crains rien ; » ni l'opposition formidable des démons, dont, le crucifix à la main, elle osait braver toute la puissance ; ni même les obstacles maté-

riels accumulés devant elle, comme en cette rencontre mémorable, où surprise par la nuit au bord d'une rivière débordée, elle disait en riant à ses compagnons effrayés : « Mais ce n'est pas le tout de rester ici au serein ; re-commandons-nous à Dieu et passons ! Je passe la première, et si j'atteins l'autre rive suivez-moi ; si je meurs, retournez au village. » En achevant ces mots, elle lançait sa voiture sur le pont couvert par les eaux ! En vérité, on pense à César ou à Larochejacquelein. Mais comme cette confiance est plus belle encore chez une femme, qui la puise tout entière dans son cœur et dans son espérance ! (*Vie* par Ribera, liv. IV, chap. XIV.)

Resterait à décrire sa charité, dont nous entrevoyons les magnificences. Mais son amour pour le prochain, spécialement pour les âmes, nous occupera plus tard à l'occasion de son zèle apostolique ; et son amour pour Dieu, déjà touché en passant, sera exposé avec développement quand nous parlerons tout à l'heure du troisième degré de sa sainteté ou de sa vie unitive. Cette vie

d'union, qu'est-ce autre chose, en effet, que l'amour de Dieu parvenu à sa perfection ?





## Chapitre troisième.

### VIE D'UNION.

Notre demeure est dans le ciel et notre entretien avec les Anges. (*Épître de saint Paul aux Philippiens, chap. III, v. 20.*)



QUI pourraient mieux s'appliquer ces belles paroles de l'Apôtre qu'à la séraphique Thérèse de Jésus ? Dès l'enfance, ses pensées sont tournées vers Dieu et les biens éternels. Au cours de sa pieuse jeunesse, en dépit de quelques concessions faites à la nature, on la voit constamment s'acheminer à grands pas vers les bienheureuses hauteurs où Dieu habite avec ses Anges. Enfin, parvenue vers l'âge de quarante ans à la pleine maturité de la vertu et de la perfection, elle est miraculeusement initiée non

plus seulement au parfait amour, mais à ses jouissances les plus délicieuses, à ses plus intimes mystères, à ses plus admirables effets.

Nous avons maintenant à la considérer dans cette vie nouvelle, connue des mystiques sous le nom de voie ou de vie unitive. Mais qui me donnera des ailes pour m'envoler au sein de la Divinité, à la suite de cette colombe privilégiée? Qui me donnera l'intelligence des secrets de l'Époux et de ses ineffables communications de lumière, de force et d'amour à l'âme de son épouse? Sur-tout, où trouver un langage assez clair, assez vivant, assez tendre à la fois et assez énergique, pour raconter à la terre ces choses du ciel? Ah! qu'il serait précieux d'avoir respiré soi-même cette atmosphère supérieure, entrevu ces merveilles, approché de ses lèvres le calice enivrant, senti par expérience quelque chose de cet épanchement, disons mieux, de cet écoulement de Dieu en l'âme et de l'âme en Dieu! A défaut de cette initiation personnelle, qui demeure l'apanage des saints, nous bégayerons ce que nous avons pu en-

tendre et recueillir de ce séjour anticipé dans le ciel, de ce commerce étrangement familier et sublime, entre l'exil et la patrie. Nous suivrons de loin Thérèse elle-même, nous éclairant au double flambeau de son regard extatique et de sa parole enflammée. Qu'elle daigne nous aider à remplir une tâche, qui devient à chaque pas plus écrasante pour notre faiblesse !

Pour pénétrer quelque peu dans la connaissance de cette vie parfaite d'union avec Dieu, observons qu'on peut y distinguer, comme du reste en toute chose, trois degrés : un commencement, un milieu, une fin, ou, si l'on aime mieux, le départ, la marche, l'arrivée. Division bien vulgaire sans doute, mais qui jalonnnera notre course.

### I.

**L**E commencement ou la préparation immédiate consiste à écarter les derniers obstacles. C'est pourquoi la vie unitive ne peut venir qu'après les deux autres, comme leur fruit et leur couronnement. Illusion trop commune hélas ! de ces âmes qui

prétendent atteindre à l'union, qui se flattent même d'y être parvenues, quand elles sont encore engagées dans le mal, dans l'imperfection volontaire, quand elles ont à peine commencé à mortifier leurs passions et à vaincre la nature, quand elles ne possèdent aucune de ces belles et grandes vertus, dont il faut être orné, comme d'une parure nuptiale, pour entrer dans les « celliers de l'Époux ».

Sans doute, Dieu demeure toujours le maître absolu de ces dons, et il les prodigue parfois à des âmes encore bien imparfaites. Nous en voyons un exemple frappant dans Thérèse elle-même, aux jours de ses résistances à la grâce. Mais ce sont là de rares exceptions qui ne tirent pas à conséquence et ne deviendront jamais la règle ; mais ces faveurs étaient ici appelées par une bonne volonté qui, faible sur certains points, se montrait déjà magnanime dans l'ensemble ; et Dieu savait bien d'ailleurs, qu'avec une âme aussi généreuse et une telle délicatesse de sentiments, cet excès de condescendance était le moyen le plus

puissant de briser les dernières attaches naturelles, par le contraste vivement senti d'une bonté si prodigieuse et d'une si étonnante misère. Et comment lire, en effet, sans une sorte de pitié respectueuse, ces pages que j'appellerais adorables de sa *Vie*, où le cœur de Thérèse se représente lui-même, avec tant de douleur, de confusion et déjà de tendresse, en lutte avec le Cœur de son Dieu? C'est beau comme un psaume de David, mais avec ce je ne sais quoi de plus tendre et de plus délicat, qui vient de l'Évangile et de la virginité chrétienne!

Et que fallait-il donc pour que l'union mystique s'accomplît dans l'allégresse? Je l'ai dit, faire disparaître les obstacles qui restaient encore.

Or, ces obstacles sont hors de nous ou en nous.

Les obstacles extérieurs se réduisent à la dissipation habituelle de l'esprit et à la trop grande préoccupation des affaires temporelles ou même spirituelles. Le recueillement devient impossible au milieu de ce tourbillon, et sans recueillement comment trouver

Dieu, entendre Dieu, s'unir à Dieu ? Rappelons-nous Marthe et Marie. Si Marthe, sous l'impulsion d'un empressement légitime mais trop naturel, se laisse envahir par les sollicitudes extérieures, elle n'échappera pas au trouble, et ne connaîtra jamais les paisibles entretiens avec le Seigneur, qui demeureront la « très bonne part » de Marie.

Tel fut, avec des nuances, l'empêchement qui, durant de longues années, entrava l'essor de Thérèse vers l'union divine, du moins complète et permanente. Quelques relations convenables mais trop suivies avec le monde, certaines amitiés bien pures mais dont Dieu n'était pas l'unique lien, des conversations qui n'avaient pas Dieu seul pour objet ni pour but, enfin le besoin pas assez surnaturalisé de répondre aux avances qui nous sont faites, en témoignage de sympathie et de reconnaissance : c'étaient là, ce semble, des chaînes bien faciles à rompre, ou plutôt de légères attaches qu'il n'y avait qu'à laisser tomber. Et pourtant, ce fut cette effusion au dehors,

qui devint pour Thérèse la source de plusieurs fautes, qui ne permit pas d'abord à la grâce de l'inonder de tous ses flots, et que, dans la suite, éclairée de plus vives lumières, elle pleura d'intarissables larmes. C'est que notre Dieu est un Dieu jaloux ; il ne peut souffrir de rapine dans l'holocauste ni de partage dans le cœur. Du moment qu'elle eut pleinement secoué ce joug, elle s'envola sans effort jusqu'au sein de Dieu, et son union devint si forte, si étroite, que rien ne pouvait plus l'en retirer, et qu'au milieu même du bruit et du tumulte des affaires les plus diverses et de plus distrayantes, elle demeurait tout absorbée en Dieu, sans que son activité extérieure en fût ralentie : précieuse récompense, heureux fruit de la victoire remportée sur la nature et ses profanes attractions.

Il y a une autre catégorie d'obstacles, dont le siège est plus en nous-mêmes : c'est principalement la présomption. Nous osons au-delà de nos forces par entraînement ; et par excès de confiance nous nous précipitons, sans être appelés, vers le trône d'As-

suérés. Nous nous complaisons dans nos vertus acquises, comme si débiteurs insolvables de tant de millions, nous pensions faire beaucoup en payant une obole. Ah ! qui que nous soyons, nous ne sommes que des serviteurs inutiles. D'autres sont tombés, qui étaient montés plus haut que nous. Nous sommes tombés, nous aussi : prenons garde de tomber encore. Mettons-nous toujours à la dernière place, et ne méprisons personne : le Publicain trouva sa justification dans son humilité et dans l'orgueil du Pharisien. Que si au commencement, cette voie de timide abjection semble épineuse et manque de consolation sensible, ne donnons pas pour cela dans l'excès opposé ; armons-nous contre toute atteinte de défiance et de découragement. N'attendons rien de nous-mêmes, mais attendons tout de Dieu, et aux heures d'épreuve, que notre consolation soit de le servir sans consolation et gratuitement.

N'est-ce pas là le portrait fidèle de notre grande Thérèse ? Jamais la moindre présomption. Toujours le senti-

ment profond de son impuissance. Nulle aspiration à ces états surnaturels, en qui elle sait très bien que ne consiste pas la sainteté. Loin de les rechercher ou de les désirer, elle les redoute. Ils sont l'honneur mais le tourment de sa vie. Elle n'en suit jamais les aspirations sans les avoir soumises au jugement des guides de son âme ; et plus Dieu l'éclaire, la soutient, la fortifie, l'élève, plus elle s'abaisse et se confond dans son néant.

Ah ! voilà bien ce que Dieu demande pour s'emparer de sa créature et l'envahir tout entière ! Dégagée des influences étrangères par le recueillement, et par l'humilité des influences égoïstes, elle peut désormais s'avancer librement dans les voies du parfait amour.

## II.

**A** PEINE subjuguée de la sorte par la divine charité, l'âme en éprouve de merveilleux effets ; elle se sent toujours poussée en avant ; Dieu occupe de plus en plus toutes ses facultés, et se les assimile par une véritable transformation.

L'âme s'unit d'abord à Dieu par la mémoire. Elle songe toujours au Bien-Aimé, partout elle le voit présent. Elle le découvre dans tous les objets, dans une fleur comme dans un soleil. Elle entend sa voix dans le plus léger souffle comme dans les mugissements de la tempête. Un mot suffit pour la ravir. Elle ne peut avoir d'autre pensée, ou du moins c'est la pensée souveraine d'où tout part et où tout revient.

Combien de fois la séraphique Mère ne fut-elle pas ainsi enlevée à elle-même, parfois à l'heure du délassement ! Citons un exemple. C'était le jour de Pâques 1571, au monastère de Salamanque. Thérèse se trouvait en récréation avec toutes ses filles. Une d'entre elles, « de qui je tiens le fait, » dit Ribera (*Vie*, liv. IV, chap. x), chanta de pieux couplets sur le martyre de l'âme enbrasée de l'amour de Dieu et encore enchaînée dans cet exil. Les premiers vers étaient ceux-ci :

Doux bon Jésus, que je te voie,  
Que je te voie et meure en même temps de joie !

Comme notre sainte se mourait habituellement du désir de voir Dieu,

elle fut si profondément blessée par ces paroles, et entra dans une telle extase de douleur, qu'on crut qu'elle allait mourir. Ses filles l'ayant prise entre leurs bras, la transportèrent comme morte à sa cellule. Là sur sa pauvre couche, Thérèse reste livrée à une ineffable agonie d'amour et de douleur. Et le lendemain elle était encore comme hors d'elle-même. C'est à cette occasion qu'elle laissa couler de son cœur l'admirable glose : *Je me meurs de ne point mourir*. Elle n'oublia pas la scène de Salamanque, et plus tard, quand elle rencontrait l'angélique chanteuse, avec sa grâce ordinaire, elle lui disait, en passant, à l'oreille : « Ma fille chantez-nous : *Doux bon JÉSUS, que je te voie !* »

Dans la suite, ce fut mieux encore. Non seulement tout rappel extérieur était devenu inutile, mais elle ne s'arrachait plus qu'à grand'peine au souvenir du divin Époux, souvenir qui ne la quittait ni le jour ni la nuit et était devenu pour elle comme pour les habitants du ciel une nécessité, un besoin irrésistible, la respiration de sa vie, tout en laissant, chose admirable !

pleine liberté et pleine puissance à son activité naturelle !

L'exercice de l'intelligence rend encore l'union plus intime, mais à condition qu'elle voie, regarde, admire, se place sous le rayonnement divin, sans poursuivre l'éternelle vérité à travers de longs et vains raisonnements : telle est la contemplation. Elle demande avant tout un cœur pur et un œil limpide ; et par là même elle est très accessible à la simplicité de l'enfant et à la candeur de la vierge. Nous en exposerons ailleurs la doctrine d'après Thérèse elle-même, qui fut, comme on sait, une maîtresse incomparable en cette matière. Contentons-nous de rappeler ici qu'elle consiste essentiellement en ce simple regard, fixe et direct, sur son objet, à la différence de la méditation qui n'est que la marche, plus ou moins laborieuse, vers ce même objet non encore pleinement possédé.

Nul n'ignore que la contemplation fut admirable en sainte Thérèse, et qu'il faut la placer au premier rang des plus illustres contemplatifs. Mais on oublie trop souvent qu'elle monta si

haut par les moyens ordinaires, c'est-à-dire en cherchant Dieu, en ne cherchant que Dieu et en le cherchant de toutes ses forces. Sans doute, Dieu couronna ses efforts de dons tout à fait extraordinaires, auxquels il serait insensé de prétendre. C'est qu'il y a, comme nous le dirons ailleurs, une double contemplation : celle qui est acquise avec une grâce commune et celle qui est surnaturellement infuse. Cette dernière n'est pas à la portée de tout le monde. Le Saint-Esprit la donne à qui il veut, quand il veut et dans la mesure qu'il veut. Mais la première n'est refusée à personne. Elle aussi produit des fruits précieux de paix, de sainte joie et d'ardent amour. Allons par degrés. Creusons humblement et avec foi les vérités divines. Demandons, cherchons, frappons à la porte, et peut-être Dieu daignera-t-il répandre sur notre intelligence quelques rayons de cette lumière infinie, qui nous éclaire plus en un instant, que ne le feraient pendant des siècles tous les efforts de la science humaine.

Enfin, l'union s'achève dans la volon-

té, qui en est le principal organe et le siège. En effet, vouloir ce que Dieu veut et ne vouloir que ce qu'il veut en dépit des attraites et des répugnances; le vouloir parce qu'il le veut, s'oubliant soi-même et ne voyant que la gloire divine; le vouloir comme il le veut, sans plainte ni murmure, sans rien ajouter ni retrancher : n'est-ce pas là toute la perfection? Oui sans doute, bien que cette disposition admette du plus ou du moins. De là dépend tout le bonheur de la vie présente, qui n'est au fond que la paix de l'âme, que le tranquille repos en Dieu au-dessus de la région des tempêtes.

Or, qui ne salue à ces traits l'héroïque Réformatrice du Carmel, dont toute l'existence, surtout depuis sa conversion entière à la ferveur, ne fut qu'un acte de conformité au bon plaisir divin? Elle se faisait gloire de n'obéir à aucun mouvement propre. Elle attendait pour agir le signal d'en haut; mais une fois le signal aperçu, et puis reconnu par l'autorité légitime, elle n'hésitait pas un instant, elle ne connaissait plus rien qui fût capable de l'arrêter. Calme au sein de l'orage, sereine quand tout fré-

missait ou tremblait autour d'elle, le cœur au ciel et l'œil fixé sur Dieu, elle poursuivait sa course triomphante sans plus ressentir de trouble que si tout avait souri à ses desseins : admirable effet de sa parfaite conformité à la volonté divine, où elle puisait tant de force, de constance et de douce paix !

C'est pour être plus assurée de ne jamais faire un seul pas en dehors de cette volonté adorable, qu'elle émit ce vœu du plus parfait, tant loué par les saints et par les pontifes, tant imité depuis, mais dont elle semble la première avoir donné l'exemple. C'est pour ce même motif qu'elle eut toujours soif d'obéissance, qu'elle s'en montra toute sa vie un modèle accompli, et que, même dans ses dernières années, elle crut devoir faire vœu d'obéissance absolue à un Père de la Réforme devenu son supérieur. (*Vie* par Ribera, liv. IV, chap. xx.)

« C'est ainsi, disait-elle à ses filles, que nous nous montrons au grand jour les esclaves de JÉSUS-CHRIST, esclaves vendues volontairement par amour pour lui à l'obéissance. Nous demeurons tellement sous l'empire de cette

vertu, qu'au moindre signe de sa part, nous nous arrachons en quelque sorte à la jouissance de Dieu même. Mais qu'est-ce après tout qu'un tel sacrifice, quand nous considérons que ce grand Dieu est venu par obéissance, du sein de son Père, se faire notre esclave ! Comment reconnaître jamais une pareille faveur, et que pouvons-nous lui offrir en retour ! » (*Livre des Fondations*, chap. v.)

### III.

Nous sommes arrivés au terme qui est la perfection même de l'union dans l'amour ; mais plus on monte, et plus il devient difficile d'exprimer ce que l'on pense et ce que l'on sent : impuissance dont se plaint si souvent la sainte elle-même. Les images font défaut pour revêtir les idées, et les mots pour rendre les images. On est réduit à bégayer comme un enfant.

Heureusement, nous pourrions souvent céder la parole à Thérèse et à ses biographes. Les Bollandistes racontent, d'après les documents les plus authentiques et les paroles de la sainte, la

mystérieuse scène de son mariage spirituel avec le Verbe incarné. C'était le jour de la Saint-Martin 1572, au moment de la communion. Elle entendit d'abord une voix qui lui disait : « Ne crains rien, ma fille ; il n'est personne au monde qui puisse me séparer de toi. » Et au même instant JÉSUS lui apparut, comme il faisait souvent, au plus intime de son âme. Prenant sa main droite dans la sienne, et tenant de la main gauche un clou acéré, il lui dit : « Regarde ce clou, il est la marque et le gage qu'à partir de ce jour tu seras mon épouse. Je ne veux plus être seulement ton Créateur, ton Roi, ton Dieu, mais ton véritable Époux. Désormais mon honneur est le tien et ton honneur est le mien. » (*Acta Stæ Teresiæ*, n° 552.) Et plus tard, dans une autre rencontre : « Tu sais l'alliance qui existe entre toi et moi ; aussi tout ce qui est à moi est à toi ; je te donne tous mes travaux et toutes mes douleurs ; tu peux te présenter à mon Père en les lui offrant comme ta propriété. » L'amitié avec laquelle il me fit cette grâce, ajoute la sainte, ne peut se dire. Et encore : « Que peux-tu

me demander, ma fille, que je ne fasse pour toi ? »

Cette faveur également accordée aux Cécile, aux Catherine de Sienne et à plusieurs autres, symbolise admirablement l'union parfaite de l'âme avec Dieu, son intimité, sa douceur, sa complète réciprocité, sa fécondité en fruits de salut et de vie. Mais qui oserait sonder ces mystères d'amour ? Ceux-là seuls peuvent en parler que le Maître daigne y convier !

J'aime mieux revenir aux pensées et au langage, qui conviennent à tous et que tous entendent. Qu'est-ce donc enfin que cette union parfaite avec Dieu ? Ah ! c'est la communauté absolue de vues, de désirs, d'intérêts ; c'est par conséquent juger toutes choses comme Dieu, estimer ce qu'il estime, mépriser ce qu'il méprise ; c'est désirer ce que Dieu lui-même désire, sa gloire et le salut des âmes ; c'est oublier le châtiment et la récompense, pour ne voir que ses perfections, ses amabilités infinies si bien faites pour nous prendre le cœur.

Qu'est-ce encore ? C'est vouloir à

Dieu tout le bien qu'il se veut à lui-même ; lui souhaiter toujours plus de bonheur et toujours plus d'hommages ; se complaire, se délecter dans la contemplation de sa félicité et de sa grandeur sans mesure et sans fin.

Quoi de plus ? C'est répondre à cette parole du Sauveur qui ravissait Thérèse et la jetait dans des extases d'étonnement et de reconnaissance : « Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes ; » mais comment y répondre ? En ne privant jamais JÉSUS de ses délices, ce qu'on ferait en s'éloignant de lui ; en se persuadant bien que « la place la plus digne d'être ambitionnée sur la terre est aux pieds des saints autels ».

Et pour citer encore cette femme étonnante, « c'est être bien, très bien avec Notre-Seigneur ». Mot bien pénétrant dans sa simplicité, et dont la force est plus facile à sentir qu'à exprimer !

Que si maintenant nous essayons de saisir les caractères les plus saillants de cette union et ses effets les plus remarquables, nous découvrirons d'autres merveilles.

Cette union est exclusive ; elle n'admet aucun partage, aucune réserve dans l'holocauste. Renoncez à votre pays, à votre famille, à vos amis, à tout ce qui vous est cher ; renoncez à vous-même et à toute affection personnelle : sinon vous n'êtes pas digne du royaume de Dieu, de son règne parfait au fond de votre cœur. Ah ! ne craignez pas que le prochain, que vos frères perdent rien à cette absorption totale de l'amour en Dieu : il redescendra de ce divin foyer, tout brûlant de flammes nouvelles et embrasera la terre. N'est-ce pas l'histoire de notre séraphique vierge ? Qui jamais montra plus d'amour pour Dieu, et plus de tendre dévouement pour les hommes ? Il n'y a de véritable charité que celle qui naît et s'alimente en Dieu.

Cette union est crucifiée. Il faut aller où est notre Dieu. Et où le trouver, si ce n'est sur la croix ? Il y est déjà à Bethléem, à Nazareth, dans sa vie publique ; il y est encore dans son Église, dans nos tabernacles. Il y monte dès l'Incarnation et n'en descend plus. C'est là que ses amis le

rencontrent, l'embrassent, le prennent tel qu'il est, et se crucifient avec lui. N'est-ce pas la continuelle aspiration de Thérèse, son sublime et doux gémissement : Ou souffrir ou mourir ! La vie lui est insupportable sans l'assaisonnement de la douleur, et une journée est perdue, si elle n'a pas apporté quelques gouttes de sang ou de larmes à mêler aux larmes et au sang du Bien-Aimé.

Mais il faut que l'union se consume. Quand JÉSUS sentit approcher l'instant suprême, il jeta un coup d'œil sur les prophéties, elles étaient toutes accomplies ; sur les créatures qu'il était venu délivrer, aucune qui n'eût part à la rédemption ; sur les souffrances du corps et de l'âme que l'homme peut endurer, il avait épuisé le calice et bu jusqu'à la lie. Alors il s'écria : « Ma mission est finie, tout est consommé : *Consummatum est.* » Ainsi l'âme, parvenue au terme de sa carrière mortelle, et à la pleine maturité de perfection que Dieu lui demandait : « Ma journée est achevée, dit-elle, je n'ai plus rien à faire ici-bas ; le jour

éternel va se lever ; tout est consommé : *Consummatum est.* » On trouvera ces paroles mêmes sur les lèvres de Thérèse expirante, comme on les avait jadis recueillies de la bouche du grand saint Martin, et de tant d'autres serviteurs de Dieu. La terre a donné son fruit, et la main du Seigneur n'a plus qu'à le cueillir.

Reste cet acte suprême d'amour, cet acte héroïque qui fait le saint, qui fait même le martyr : l'abandon complet, tranquille, souriant, au bon plaisir divin. Ici encore le Sauveur du monde est l'unique modèle. Cet acte d'abandon, il l'offrit à son Père dans sa prière agonisante de Gethsémani, quand, sous le coup de la peur, du dégoût et d'une tristesse mortelle, prosterné durant trois longues heures la face contre terre, il avait doucement murmuré la plainte aussi résignée que suppliante de sa détresse : « Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi ; mais que votre volonté soit faite et non pas la mienne ! » Il l'avait renouvelé sur la croix, « en l'accompagnant de grands cris et de beaucoup

de larmes », affirme saint Paul, quand il disait avec l'accent de la plus humble soumission : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Il n'avait plus, sa tâche terminée ici-bas, qu'à le répéter une dernière fois : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains. » Ainsi Thérèse, toujours attentive au moindre signe de la volonté de son Dieu, en était venue sur la fin à n'avoir plus d'autres mouvements que ceux qui répondaient aux battements du Cœur divin !

Il est à remarquer que ses dernières années présentent moins de ces phénomènes extraordinaires, qui, à certaine époque de sa vie, étaient presque continuels, moins d'extases, moins de ravissements, moins de visions : ces faveurs, si puissantes à détacher l'âme de tout ce qui n'est pas Dieu, n'avaient plus, ce semble, leur même raison d'être, puisque le détachement était déjà parfait. Elles sont remplacées par cette conformité habituelle, calme, douce et pourtant agissante au bon plaisir du Maître. Thérèse ne pense

plus, ne veut plus, n'agit plus qu'en vertu de cette impulsion souveraine. Jamais de résistance, jamais de désaccord. Toujours, au contraire, joyeux empressement à marcher dans la voie indiquée, sans même se demander si elle est agréable ou pénible, la trouvant délicieuse du moment que Dieu parle ! Mais n'est-ce pas là précisément la perfection ? Quoi de plus grand pour l'homme que de ressembler à son Dieu, d'être sa copie vivante ? Et les bienheureux habitants du ciel eux-mêmes, où trouvent-ils leur bonheur et leur gloire, si ce n'est à redire sans fin l'amen de leur plein contentement et l'alleluia reconnaissant de leur louange ?

Une page admirable du livre des *Exclamations* va nous initier aux vrais sentiments de la Séraphique Mère à ce sujet : « O Dieu de mon cœur ! Sagesse infinie, sans mesure, sans borne, au-dessus de tous les entendements angéliques et humains, ô amour, qui m'aimes infiniment plus que je ne puis m'aimer et que je ne puis comprendre, c'est à toi que je m'abandonne !

Et pourquoi, mon tendre Maître, désirerais-je plus que vous ne voulez me donner ? Pourquoi me fatiguerais-je à vous demander ce qui est selon mon attrait ? Vous voyez clairement le terme où aboutiraient toutes les pensées de mon esprit et tous les désirs de mon cœur, et ce terme m'est inconnu. J'ignore ce qui doit m'être utile, en sorte que mon âme peut trouver une perte là où elle croyait rencontrer un gain. Si je vous demandais, par exemple, de me délivrer d'une peine dont le but, selon vous, serait de me mortifier, que serait-ce vous demander, ô mon Dieu ? Si je vous suppliais de m'envoyer cette peine, peut-être surpasserait-elle ma patience, trop faible encore pour la supporter ; et si j'en sortais victorieuse, peut-être, n'étant pas encore bien affermie dans l'humilité, m'imaginerais-je avoir fait quelque chose, au lieu que c'est vous, mon Dieu, qui faites tout. Si je vous demandais de souffrir, je ne voudrais peut-être pas que ce fût dans ma réputation, quand je la juge nécessaire pour votre service ; et pourtant que sais-je si cette apparente diminu-

tion d'estime n'était pas précisément ce qui dans vos desseins, ô mon Dieu, devait l'augmenter et me donner plus de moyen de vous servir, unique objet que je poursuiवे ?

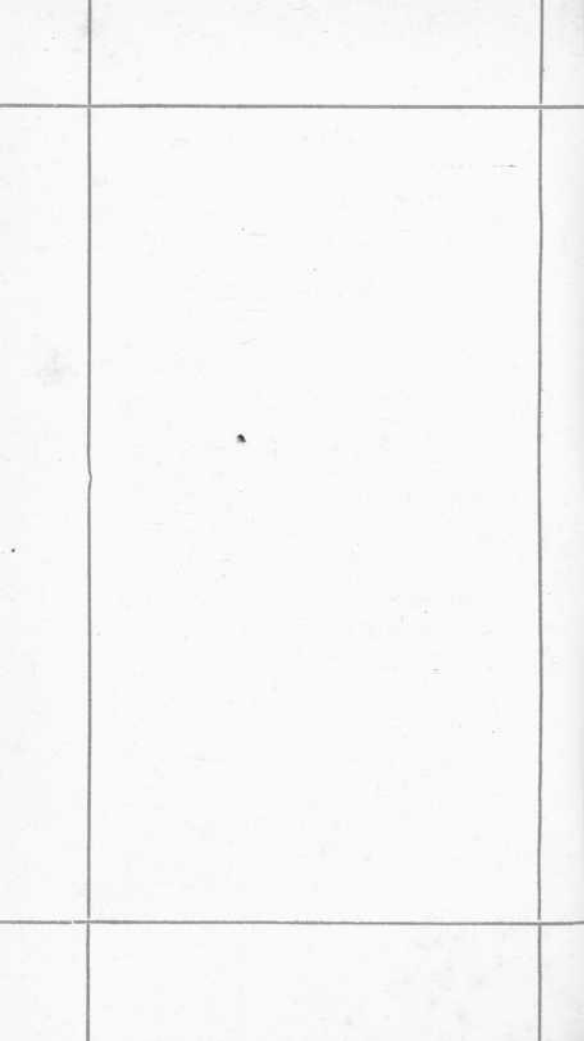
« Non, mon Dieu, non, je ne veux plus désormais mettre ma confiance en rien de ce que je pourrais désirer pour moi-même. Que votre volonté ordonne de moi tout ce qui lui plaît ; c'est ce que je veux, parce que tout mon bien consiste à vous contenter. »  
(Exclamation xvii.)

La pensée se reporte involontairement à la sublime offrande par laquelle saint Ignace conclut son livre des *Exercices*, et qui est pour lui la formule du plus parfait amour : « Prenez, Seigneur, et recevez toute ma liberté. Recevez ma mémoire, mon intelligence et toute ma volonté. Tout ce que j'ai et tout que ce je suis, vous me l'avez donné : je vous le rends, pour en disposer selon votre bon plaisir. Accordez-moi seulement votre amour et votre grâce : je suis assez riche, et je ne demande rien de plus. »  
(*Exercices spirituels*, IV<sup>e</sup> semaine, Con-

templation pour exciter à l'amour divin.)

C'est ainsi qu'au sommet de la perfection évangélique, les grandes âmes se rencontrent dans une entière conformité de vues, d'aspirations, de sentiments, et font tout converger vers l'abandon absolu à la volonté divine, vers une sorte de mystérieuse absorption en Dieu. Mais ce comble de la sainteté, qui semblerait à première vue l'apanage exclusif de quelques privilégiés, est au contraire, par un prodige que le christianisme seul pouvait réaliser, proposé à tous comme un idéal à poursuivre ! Tous peuvent le comprendre, tous dans quelque mesure peuvent y atteindre ; et le petit enfant, l'humble femme du peuple ne visent pas moins haut, dans leur simplicité, que les Thérèse de Jésus et les Ignace de Loyola, lorsque, récitant l'Oraison Dominicale, ils disent à notre Père céleste : Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel !







Deuxième Partie.

LE DOCTEUR.





## Chapitre premier.

### SA DOCTRINE EN GÉNÉRAL.



Le Seigneur lui a donné une sagesse et une prudence vraiment surabondantes. — (*III<sup>e</sup> Livre des Rois, iv, 29 ; appliqué par l'Eglise à Ste Thérèse dans l'Introït de sa Messe pour l'Ordre du Carmel.*)



OUS abordons ici un nouvel ordre de faits et de considérations.

Sainte Thérèse mérite-t-elle vraiment le titre de Docteur de l'Eglise ? Aura-t-elle autour du front pendant l'éternité cette auréole spéciale et distinctive, qui, d'après saint Thomas et l'enseignement commun de la théologie, couronne au ciel les Docteurs comme les Vierges et les Martyrs ? Quelques auteurs l'ont soutenu, en

s'appuyant à la fois sur l'éminence de la doctrine Thérésienne et sur l'autorité des papes Grégoire XV et Urbain VIII, qui en ont fait l'éloge le plus magnifique ; et rien n'empêche assurément de lui décerner, dans un sens large, ce beau titre d'honneur.

On parlera de la sorte comme les plus illustres théologiens de son temps et des temps modernes, comme le dominicain Bañez et le jésuite Suarez, comme le grand Bossuet, dont nous citons plus loin les propres paroles, comme le docte M. Emery et tant d'autres. On sera aussi d'accord avec la célèbre Université de Salamanque, qui choisit officiellement sainte Thérèse pour sa patronne, et ne craignit pas de la faire représenter avec tous les insignes du doctorat, la barette blanche, la mosette et l'anneau : elle tient la plume de sa main droite levée, un grand livre de sa main gauche ; et son visage radieux est tourné vers la colombe mystique, qu'elle semble écouter avidement. Les Bollandistes se sont plu à la reproduire dans ce glorieux appareil.

Il est donc difficile d'excéder dans l'éloge et l'admiration, pourvu toutefois qu'on n'aille pas, avec certains enthousiastes, jusqu'à prétendre qu'elle est réellement et dans toute la force du terme Docteur de l'Église, au même titre que les Augustin, les Thomas d'Aquin et les François de Sales. Un seul mot tranche la question : le Saint-Siège n'a jamais authentiquement conféré ce titre ni à Thérèse ni à aucune autre femme ; et c'est au Saint-Siège seul qu'appartient ce droit.

Cela dit pour écarter toute équivoque, essayons de donner une idée, nécessairement incomplète, des trésors de lumière, de sagesse, de science divine, renfermés dans les écrits de cette incomparable maîtresse de la vie spirituelle. Chose admirable ! elle se croit et se proclame en toute rencontre une pauvre ignorante ; elle ne cesse de consulter les plus savants théologiens sur les phénomènes surnaturels qui s'accomplissent en elle ; elle n'a aucune confiance dans ses pensées ni même dans les communications célestes tant que l'autorité compétente

ne les a pas sanctionnées de son approbation : et pourtant c'est elle qui instruit et étonne ses guides les plus éclairés ; c'est elle qui fait dire au Vénérable P. Balthazar Alvarez, en montrant toute une bibliothèque ascétique et mystique : « Voilà ce qu'il m'a fallu lire pour la comprendre et la diriger ! »

Nul n'osera désormais traiter ces grandes et délicates questions de la vie parfaite, de l'oraison et de ses divers états, de la contemplation et de ses degrés, du discernement des esprits etc. sans la consulter comme un oracle : elle demeure à jamais le flambeau le plus pur et le plus brillant de la théologie mystique. Saint François de Sales, grand maître, lui aussi, de cette science sacrée, s'inspire manifestement des leçons de Thérèse aux livres VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> de son chef d'œuvre, l'admirable *Traité de l'amour de Dieu*. Au reste, l'illustre Docteur de Genève l'avait expressément déclaré dans la préface de cet ouvrage, en indiquant avec sa naïveté ordinaire les sources où il a puisé. Écoutons-le : « Mais enfin, la

Bienheureuse Thérèse de JÉSUS a si bien écrit des mouvements sacrés de la dilection en tous les livres qu'elle a laissés, qu'on est ravi de voir tant d'éloquence en une si grande humilité, tant de fermeté d'esprit en une si grande simplicité ; et sa très savante ignorance fait paraître très ignorante la science de plusieurs gens de lettres, qui, après un grand tracas d'étude, se voient honteux de n'entendre pas ce qu'elle écrit si heureusement de la pratique du saint amour. Ainsi Dieu élève le trône de sa puissance sur le théâtre de notre infirmité, se servant des choses faibles pour combattre les forts. »

Ne pouvant donner un exposé complet de cette céleste doctrine, nous nous bornerons d'abord à la présenter dans un aperçu très général, en faisant ressortir les principaux caractères qui la distinguent.

# I.

**L**E premier caractère de la doctrine Thérésienne, c'est sa parfaite sûreté et orthodoxie. Nous savons que de son vivant même, elle fut

examinée par les plus saints et les plus savants personnages. Saint François de Borgia, de la Compagnie de JÉSUS, saint Pierre d'Alcantara, fils de saint François d'Assise, saint Louis Bertrand, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, déclarèrent formellement et tour à tour que c'était l'esprit de Dieu qui l'animait et agissait en elle. Saint Pierre d'Alcantara allait même jusqu'à dire que, après les vérités de la foi, rien ne lui paraissait plus certain que le caractère divin des extases, visions et révélations de Thérèse de JÉSUS.

*Sa Vie*, écrite par elle-même malgré toutes ses répugnances, sur le commandement exprès de ses confesseurs, surtout du Père dominicain Pierre Ibañez, fut lue avec soin et hautement approuvée par le vénérable Jean d'Avila, l'apôtre de l'Andalousie, par le non moins vénérable Louis de Grenade, cette gloire de l'Ordre de Saint-Dominique, et un peu plus tard par l'illustre Frère Louis de Léon, religieux Augustin, docteur de Salamanque. Ce dernier fut même le Censeur officiel de la première édition sérieuse des *Œuvres*

de la sainte, qui parut à Salamanque, en 1587, et voici quel est son jugement : « J'ai vu les livres que composa la Mère Thérèse de JÉSUS, portant pour titres : *Sa Vie, les Demeures ou le Château de l'âme, le Chemin de la Perfection*, et autres qui les accompagnent. Tous contiennent une très saine et catholique doctrine, et ils ne peuvent, selon moi, que faire le plus grand bien à ceux qui les liront. Ils instruisent parfaitement l'homme à former une étroite amitié avec Dieu, découvrent les moyens de parvenir à ce bonheur, et signalent les dangers et les embûches semés sur la route. Tous ces enseignements sont donnés, d'une part, avec tant d'aisance et de douceur, de l'autre en un langage si vivant, que nul ne les lira sans en retirer de grands fruits s'il est homme spirituel, et s'il ne l'est pas, sans désirer le devenir et s'y sentir animé ; ou du moins sans admirer la tendre bonté de Dieu envers ceux qui le cherchent, sa condescendance à se laisser trouver et les doux rapports qu'il entretient avec eux. C'est pourquoi, pour la gloire de Dieu

et le profit de tous, il convient que ces livres soient imprimés et livrés au public. »

On peut dire que cette appréciation fut celle de tous les théologiens de la catholique Espagne, à l'époque glorieuse entre toutes pour cette nation, où elle servait d'école de théologie au monde entier, et donnait tant de beaux génies à cette reine des sciences. Ce jugement est demeuré celui des générations qui ont suivi, et de nos jours la gloire doctrinale de la séraphique vierge d'Avila semble atteindre son apogée.

Il serait aisé de multiplier les témoignages, et quelques autres trouveront naturellement place dans le cours de cette étude. Mais à quoi bon s'attarder à ces détails, quand nous avons la décision souveraine et infaillible de l'Église elle-même ? Ne nous fait-elle pas réciter à l'autel que « sa doctrine est vraiment céleste », qu'elle est « un aliment dont nous sommes invités à nous nourrir : *Coelestis ejus doctrinae pabulo nutriamur.* » N'ajoute-t-elle pas dans les leçons du Bréviaire « que Thérèse a

laissé dans ses nombreux écrits des enseignements d'une sagesse céleste, qui excitent puissamment les âmes au désir de l'éternelle patrie : *Multa coelestis sapientiae documenta conscripsit, quibus fidelium mentes ad supernae patriae desiderium maxime excitantur* » ?

Après cela, faut-il s'arrêter aux accusations de quiétisme qu'on n'a pas craint de lancer, à certaine époque, contre notre virginal Docteur ? Les dignes sectateurs de Molinos et les imprudents disciples de madame Guyon osèrent, il est vrai, s'appuyer de l'autorité de son nom et la faire complice de leur faux mysticisme. Mais il est facile de voir qu'ils ne l'avaient pas comprise, ou que de parti pris ils lui faisaient dire ce qu'elle ne dit pas et même le contraire de ce qu'elle dit. Ils confondaient systématiquement, malgré les distinctions qu'elle a soin d'établir elle-même, l'état surnaturel *extraordinaire* de quiétude, qui dure toujours très peu, où les puissances de l'âme restent suspendues, où elles sont en effet beaucoup plus passives qu'actives, et n'ont qu'à se livrer à l'action irrésistible de Dieu, avec

cet autre état, surnaturel aussi, mais *ordinaire*, d'oraison où les actes de l'intelligence et de la volonté remplissent, toujours sous l'influence de la grâce, le rôle principal. Jamais elle n'imagina, comme l'ont rêvé les quiétistes, que le suprême degré de la perfection exclue les actes formels de la demande, de la contrition, de l'action de grâces, et encore moins que le pur amour implique le renoncement positif au bonheur éternel. Tous ses écrits, toutes ses directions spirituelles, toutes ses pratiques de piété et tous ses élans de cœur jusqu'à la fin protestent à l'envi contre une interprétation, aussi mal fondée que pleine d'extravagance et de dangers.

Ajoutons que Thérèse a trouvé un vengeur digne d'elle dans le génie de Bossuet. Dans sa célèbre *Instruction sur les états d'oraison*, il exalte « cette sainte que l'Église met presque au rang des docteurs, en célébrant la sublimité de sa céleste doctrine dont les âmes sont nourries. » (Livre IX, § 3.) Mais ce n'est pas tout; au cours de sa grande controverse avec Fénelon, il

écrit un traité *Mystici in tuto*, ce qu'on pourrait traduire par les *Mystiques justifiés*, presque uniquement dans le but de laver sainte Thérèse et son école de tout reproche de quiétisme. C'est l'enseignement de la vierge d'Avila qui est surtout son point de mire. Il le commente, il l'explique; il témoigne pour chacune de ses paroles le même respect qu'il ferait pour un passage de saint Augustin; il met en pleine lumière la parfaite exactitude non seulement de sa doctrine, mais de son langage; il va jusqu'à la citer comme une autorité sans réplique.

Quant aux médecins et physiologistes qui de nos jours, à propos de sainte Thérèse, n'ont pas rougi de parler d'exaltation morbide, de magnétisme ou même de névrose, en vérité, ce serait leur faire trop d'honneur que d'engager avec eux une discussion approfondie. Que dire à de pauvres aveugles qui disputent des couleurs? à de prétendus savants, qui ont pour premier principe que tout doit s'expliquer par les lois fatales de la matière? à des sectaires fanatiques et affolés, dont la

vie se passe à éliminer de partout le surnaturel, le divin ou même le spirituel ? Pour leur fermer la bouche, il suffit de les inviter à nous présenter un ensemble de vertus, d'œuvres et d'écrits, qui soient le produit certain de forces purement physiques, et qui aient quelque proportion, même lointaine, avec les merveilles toujours vivantes de la sainteté et de l'influence de sainte Thérèse... Mais prions pour ces malheureux, plaignons-les, et passons!

## II.

UN deuxième caractère de la doctrine Thérésienne, c'est son étendue et sa variété. On est vraiment frappé du nombre prodigieux d'objets qu'embrasse l'œuvre de cette femme étonnante, vouée dès l'enfance à la prière, au recueillement et à la solitude du cloître, mais que la Providence semble prendre plaisir à tirer de l'obscurité pour la placer sur le chandelier.

La simple nomenclature des écrits tombés de sa plume, et qui en ont fait à son insu, et certainement malgré

elle, une des premières illustrations littéraires de son pays, donnera quelque idée de cet ensemble, unique au monde chez une humble religieuse, de productions historiques, mystiques, législatives, morales et même poétiques dont se compose sa double couronne de Docteur et d'écrivain.

La dernière édition des *Escritos de Santa Teresa* a paru à Madrid, de 1877 à 1880, et forme deux beaux volumes compacts <sup>(1)</sup>. Elle est due aux soins intelligents de Don Vincent de la Fuente, professeur de discipline ecclésiastique en l'université de Madrid, qui assigne sans hésiter à notre sainte une place d'honneur dans la Bibliothèque officielle des auteurs espagnols depuis les origines de la langue. Je lui emprunte la classification, à la fois exacte et ingénieuse, qu'il a dressée des divers écrits de la glorieuse Réformatrice. Il les divise en quatre catégories, non compris les lettres.

La première contient : la *Vie*, écrite par elle-même, avec les additions ;

---

1. *Rivadeneira*, Calle de la Madera, 8. — 2 vol. in-4°.

c'est son chef-d'œuvre, la plus pure fleur de son âme et de son génie : je ne trouve qu'un livre qu'on puisse lui comparer, les *Confessions* de saint Augustin, dont Thérèse parle avec tant d'admiration et de reconnaissance. (*Vie*, chap. ix) ; — les *Relations spirituelles*, souvent classées parmi les lettres, dont en effet plusieurs affectent la forme, et où elle achève de révéler son état intérieur à divers guides de son âme ; — et les *Fondations*, livre exquis, où la sainte raconte elle-même, avec autant de grâce que de simplicité, les créations de son zèle, les origines de ces TRENTE-DEUX maisons du Carmel réformé, dix-huit de Carmélites et quatorze de Carmes, qui naquirent comme par enchantement sous ses mains en moins de vingt années : c'est là qu'à côté des merveilles de la Providence, on admire les qualités de cette femme vraiment forte, les ressources de son esprit, la fermeté de son caractère, la finesse unie à la droiture, la prudence à la hardiesse, la vigueur à la condescendance.

Telle est l'œuvre historique.

La deuxième série comprend son œuvre législative de réformatrice : les *Constitutions* de son ordre, ramenées à la sévérité de l'observance primitive, qu'avait établie saint Albert et instituée Innocent IV ; — les *Avis à ses Religieuses*, au nombre de LXVIII, qui sous une forme concise et souvent piquante, présentent des conseils très pratiques de perfection ; — et l'*Instruction pour la Visite des Monastères*, qui fut toujours considérée comme le guide le plus sûr en pareille matière et un monument de haute sagesse.

La troisième catégorie est plus directement doctrinale ou même dogmatique et contient les admirables enseignements de la sainte sur la nature et les voies du parfait amour : c'est spécialement cette partie que louait tout à l'heure Frère Louis de Léon. Le *Chemin de la perfection* en présente une première esquisse, déjà ravissante, où brille d'un si vif éclat cette naïve et sublime exposition du *Pater Noster*. Les *Pensées du divin amour*, qui ne sont qu'un fragment, arraché aux flammes, de son commentaire du Cantique des Canti-

ques, ajoutent de nouveaux développements, étincelles échappées du foyer de la plus brûlante charité. Enfin, le *Château ou les Demeures de l'âme*, ouvrage aussi achevé de forme que de fond, écrit par la séraphique vierge à l'âge de soixante-deux ans, quand ses forces déclinaient sensiblement tandis que sa sainteté atteignait le faite, nous présente à la fois le résumé scientifique et le sublime dernier mot de sa spiritualité.

La quatrième et dernière série renferme ses poésies où chants d'amour, qui jaillissaient à certaines heures de son cœur embrasé ; il n'en reste malheureusement qu'un petit nombre d'authentiques. Le plus célèbre est la glose au délicieux refrain : *Je me meurs de ne point mourir* <sup>(1)</sup>. L'amour divin, surtout séraphique, est toujours plus ou moins poète : voyez le Séraphin d'Assise.

En dehors de ces quatre classes d'écrits qui forment déjà toute une bibliothèque mystique, aussi riche que variée, il faut encore signaler le très précieux recueil de ses lettres. On en

---

1. Voir à l'Appendice, n° III, *Choix des Poésies de la Sainte*, une traduction nouvelle de ce chant.

possède plus de quatre cents, dont la première est du 31 décembre 1561 et la dernière du 17 septembre 1582, peu de jours avant la mort de la sainte. Quelques-unes sont fort étendues, d'autres ne sont que de simples billets. Plusieurs ont été plus ou moins mutilées. Elles sont adressées à toute sorte de personnes, depuis le roi Philippe II, jusqu'à d'humbles aspirantes et même à des enfants. Ses correspondants les plus ordinaires sont ses fils et ses filles de la Réforme, les membres de sa famille, ses bienfaiteurs, ses amis, ses directeurs, certains prélats, certains religieux éminents, et même à l'occasion, les grands seigneurs et les grandes dames.

C'est là surtout qu'on est ravi des merveilleuses qualités d'esprit et de cœur, que Dieu avait prodiguées à sa fidèle épouse ; là qu'elle déploie les ressources infinies de la plus heureuse nature, en qui force et bonté, élan et prudence, amabilité joyeuse, finesse piquante, douce gravité, tous les dons en apparence les plus incompatibles formaient un si harmonieux mélange ; là

aussi que tous, prêtres séculiers et réguliers, supérieurs et inférieurs, femmes du monde et femmes du cloître, personnes de tout rang, de tout caractère, de tout état d'âme, peuvent recueillir d'utiles leçons : leçons d'autant plus efficaces, qu'elles sont données sans prétention et avec une grâce exquise, qu'elles vont directement à un autre que nous, et qu'elles nous viennent du Saint-Esprit par un organe fidèle mais qui n'y pense pas.

Cette correspondance rappelle à certains critiques, celle de Madame de Sévigné. De part et d'autre, en effet, c'est le même esprit souriant et fin, la même agilité de pensée, la même délicatesse de sentiment, et aussi la même souplesse de style. Mais avec cela, j'en demande bien pardon à la spirituelle marquise, on est bien obligé de reconnaître entre ces deux femmes, toute la distance qui sépare le plus beau génie simplement humain, du même beau génie accoutumé à plonger dans une atmosphère divine.

Tous les ouvrages de cet humble et parfait écrivain portent le cachet du

naturel et de la simplicité. Partout éclatent le charme et la grâce, relevés souvent de cette vivacité piquante et de ce grain de gaieté, que met au grand jour la célèbre *Lettre de la satire*. Citons en abrégé ce spécimen du genre épistolaire de la sainte.

Un jour que Dieu lui avait fait entendre ces mystérieuses paroles : *Cherche-toi en moi*, elle les avait répétées à son frère Laurent. L'évêque d'Avila, Alvaro de Mendoza, un des amis et des protecteurs les plus dévoués de Thérèse, qui en eut aussi connaissance, avait prié Laurent de Cepeda et trois autres personnes : François de Salcedo, Julien d'Avila et saint Jean de la Croix, d'écrire leur sentiment sur cette communication divine ; puis, il avait envoyé le tout à sainte Thérèse pour avoir son avis. Dans sa réponse, qui a été pieusement conservée, on voit qu'elle se tire avec beaucoup d'aisance et de tact du pas difficile où elle est engagée. Elle corrige gaiement les quatre compositions.

« Salcedo a pris à gauche, » et

s'il ne veut faire connaissance avec « l'Inquisition sa voisine » qu'il ait soin de rétracter au plus tôt des propositions hasardées.

Le P. Julien « commence bien et finit mal », il sort de la question ; mais il faut lui pardonner, car il a un mérite, celui d'être « moins long que le P. Jean de la Croix ».

Celui-ci est trop raffiné, il spiritualise à l'excès ; « avec tout cela, sachons-lui pourtant gré de nous avoir si bien expliqué ce que nous ne lui demandions pas. »

Quant à son frère, « le pauvre Laurent de Cepeda, il en a dit plus qu'il n'en savait, et il a bien raison d'en être un peu honteux. »

Imagine-t-on plus d'esprit et de belle humeur ? La sainte n'avait pas à résoudre ici le problème. Mais elle le fait admirablement dans un petit poème, récemment publié pour la première fois, et dont la pensée peut se résumer ainsi : comme l'âme a été créée par un effet de l'amour de Dieu, l'empreinte de son image se trouve dans le cœur de ce tendre Père ; si donc elle vient

à se perdre, c'est là qu'elle doit se chercher (1).

### III.

L'ÉLEVATION est un troisième caractère de la doctrine de Thérèse. A ce propos, on a prononcé le nom de celui que l'antiquité païenne appela le divin Platon, et ce n'est pas sans fondement. Aspiration à l'idéal, recherche de l'éternelle beauté, vol de l'âme par delà tout le sensible, dégagement complet de la matière : voilà bien les traits distinctifs du philosophe d'Athènes ; mais, en dépit de ces nobles tendances, quels tristes écarts, quelles extravagances, que de chutes ! Les élans de Thérèse ne sont pas moins sublimes, et ils ne s'égarent jamais. La foi et l'amour de JÉSUS-CHRIST, c'est-à-dire du vrai, du bien et du beau incarnés, sont les deux ailes qui lui impriment un essor assez haut et assez sûr pour déconcerter le génie même de Platon.

Un autre Platon, mais chrétien quoi-

1. Voir, à l'Appendice, une traduction inédite de ce petit poème.

que protestant, Leibnitz, avoue hautement qu'il a lu les écrits de sainte Thérèse, qu'ils l'ont éclairé et aidé à établir les principes de sa philosophie. « C'est à bon droit, dit-il, qu'on estime ces livres ; j'y ai trouvé entre autres cette magnifique sentence : que l'âme doit ici-bas considérer toutes choses comme si rien n'existait dans le monde qu'elle et Dieu. Il est bon en philosophie de ne pas perdre de vue cette pensée, et je l'ai employée utilement dans mes *Hypothèses*. » Et ailleurs : « Le sage devrait imprimer dans son âme la beauté de la vie future, c'est-à-dire la beauté de Dieu, ce qui entraîne avec soi l'amour de Dieu et de l'harmonie universelle. Si cette beauté était une fois bien gravée dans son imagination, s'il goûtait en la contemplant une douceur toujours nouvelle, il en résulterait : premièrement, que toutes ses actions seraient dirigées vers sa fin dernière ; secondement, que l'amour de Dieu serait en lui à l'épreuve de tous les tourments, en sorte que, renfermé dans le taureau de Phalaris, la béatitude éternelle serait l'unique objet de ses pen-

sées, et que, accablé de pierres comme saint Étienne, il verrait comme lui les cieux ouverts sur sa tête. » (Cité par M. Émery, *Esprit de sainte Thérèse*, préface.) C'est ainsi que ce grand homme, qui a mené de front toutes les sciences et les a menées si loin, achemine sa pensée vers une explication rationnelle des extases et des ravissements, insérée dans sa *Théodicée*.

Ajoutons avec M. Émery que les éternelles disputes des philosophes, sur la nature, la valeur et les opérations de notre âme, ne nous en donnent pas au fond une connaissance bien étendue. « C'est à sainte Thérèse qu'il appartient de jeter, sur un objet si intéressant, quelques traits de lumière ; c'est elle qui nous aide à découvrir dans notre âme un nouveau monde ; c'est elle qui nous en fait entrevoir la capacité immense ; c'est elle qui nous a rendu plus sensible, par sa propre expérience, cette vérité si éloignée des sens, si philosophique, si étonnante dans les Apôtres, et que n'auraient jamais imaginée des hommes grossiers, abandonnés à eux-mêmes : *La contemplation de Dieu*

*est le principe de la souveraine félicité.* Et combien, en général, de découvertes utiles, de faits curieux, ne renferme pas cette partie (la plus mystique) des *Œuvres de sainte Thérèse*, où elle raconte ce qu'elle voyait, ce qu'elle éprouvait dans ses ravissements et ses extases ! » (Ibid.)

Inutile de rappeler la haute admiration que professait l'Aigle de Meaux pour ces sublimes enseignements. Celle de Fénelon était peut-être plus grande encore, et, comme nous le verrons, parfaitement motivée. Le grave Bourdaloue lui-même, dans une étude approfondie consacrée à notre sainte sous le titre trop modeste d'*Exhortation*, ne peut se défendre d'un véritable enthousiasme. Écoutons-le.

« Quelle abondance de lumières au-dessus de toutes les connaissances humaines ! Elle voit Dieu aussi clairement que les prophètes ; elle traite avec Dieu aussi familièrement que les patriarches ; elle parle de Dieu plus hautement que les docteurs. Il n'y a qu'à lire ses merveilleux ouvrages. Ils

ont servi autrefois à convaincre et à gagner des hérétiques. Ils enflamment encore tous les jours la piété des fidèles. Pour peu qu'on entre dans ce mystérieux Château dont elle nous a tracé le plan, on se trouve tout investi des splendeurs célestes, et l'on croit être dans ces demeures éternelles où règnent les saints : *In splendoribus sanctorum*. Ne l'avez-vous pas éprouvé cent fois, que, sans bien comprendre la doctrine de ces excellents traités, on se sent néanmoins, à la seule lecture qu'on en fait, le cœur tout ému, et que l'on conçoit pour Dieu des ardeurs secrètes dont on ignore même le principe ? C'est ce qu'avait remarqué avant nous ce savant maître de la vie mystique, Jean d'Avila ; et c'est sur quoi nous ne pouvons trop bénir le Seigneur de ce qu'ayant mis souvent sa toute-puissance dans la main d'une femme, il a bien voulu combler celle-ci des trésors de sa science. »

Nul ne s'étonnera maintenant que la conservation de ses ouvrages soit devenue en Espagne une affaire d'État. Le roi Philippe II en fit partout

rechercher avec soin les manuscrits authentiques, et ordonna qu'ils fussent placés dans son palais de l'Escorial, derrière une grille de fer, au fond d'un riche écrin, dont ce monarque portait toujours la clef sur lui : honneur tout spécial que sainte Thérèse ne devait partager qu'avec saint Augustin et saint Jean Chrysostome.

#### IV.

**C**ONCLUONS par un quatrième et dernier caractère de la doctrine Thérésienne, à savoir que, malgré son élévation, elle est pratique.

Pratique par sa clarté. Sans doute, il y a des obscurités, et il doit y en avoir en matières si divines. Mais elles tiennent à la nature même des choses, et nullement au langage qui est toujours simple, limpide, exempt de toute recherche. C'est au point qu'on est soulevé de terre presque à son insu, et que les mystères mêmes de Dieu sont mis à la portée des intelligences communes. On s'imaginait ne trouver là qu'exaltation, enthousiasme, visions, ravissements, et l'on est tout surpris

d'avoir à faire à un esprit calme, modéré, pleinement maître de lui, usant de l'imagination comme d'un instrument sans en être l'esclave, doué d'un parfait bon sens, toujours en garde contre l'illusion et pourtant libre dans ses allures.

Dans un voyage que sainte Thérèse fit à Alcala pour y visiter le monastère des Carmélites, elle passa par Madrid et reçut l'hospitalité au couvent des Franciscaines déchaussées, qui la retinrent pendant quinze jours. Toute la communauté, qui s'attendait à voir une femme austère, toujours sérieuse et quelque peu extraordinaire, fut ravie de sa conversation, de sa gaîté, de ses manières. La supérieure de la maison, qui était la propresœur de saint François de Borgia, disait après son départ : « Dieu soit béni de nous avoir fait connaître une sainte, que nous pouvons toutes imiter. Sa conduite n'a rien de singulier : elle mange, elle boit, elle parle et rit comme tout le monde, sans affectation, sans façon, sans cérémonie ; et pourtant l'on voit bien qu'elle est remplie de l'Esprit de Dieu. » Ce

qui est dit ici de sa personne s'applique également à sa doctrine.

Elle est pratique encore par les enseignements qu'elle donne. Ils embrassent toutes les vertus chrétiennes, jusqu'aux plus parfaites. Ils en montrent la beauté, en signalent les écueils, en tracent la route. Nous avons déjà fait entrevoir quelle variété de leçons on y peut recueillir ; et avec quelle dextérité, quelle éloquence, quelle finesse, quelle connaissance du cœur humain ne sont-elles pas présentées ! On se tromperait étrangement si on allait y chercher un prétendu secret pour avoir des extases et des visions. La sainte ne cesse de répéter que ce sont là des dons absolument gratuits de la libéralité divine, que par eux-mêmes ils ne font pas la sainteté, que c'est présomption et folie d'y aspirer et de les demander, et que quand le Seigneur daigne les accorder, il n'y a qu'à le remercier humblement, dans le sentiment profond de son indignité.

Et voilà précisément dans quel esprit il faut lire ces admirables écrits. Conviennent-ils à tout le monde ? Oui,

selon nous, sous le bénéfice de certaines réserves. Il faut y être suffisamment préparé par la pratique de la vertu et quelque habitude de la piété : encore est-il vrai que bien des pécheurs y ont trouvé la grâce de la conversion. Il faut de plus y apporter les précautions de prudence et d'humilité tant recommandées par la sainte, surtout l'absence de toute prétention aux faveurs surnaturelles dont elle-même fut comblée. Enfin, il est fort à souhaiter que le lecteur ait le jugement solide, l'imagination réglée et la sensibilité un peu refroidie, de peur qu'une prédisposition plus ou moins consentie à l'extraordinaire n'entraîne aux illusions les plus dangereuses.

Il demeure donc établi que les écrits de sainte Thérèse offrent à toutes les natures saines et animées de quelque bonne volonté l'aliment le plus solide et le plus savoureux, le plus abondant et le plus substantiel. Que si maintenant vous voulez pénétrer plus avant, entrer vraiment dans le Saint des Saints de cette doctrine, purifiez au moins vos désirs, invoquez le divin

Esprit, et en prenant le livre, tâchez d'imposer silence aux souvenirs profanes, à tous les vains bruits du dehors. Si vous parvenez à bien vous recueillir sous le regard de Dieu, il vous sera sans doute donné de percevoir quelques rayons du céleste flambeau ; vous monterez de clarté en clarté, à la suite de Thérèse, jusqu'à une plus parfaite possession des vérités divines ; et de cette ascension en compagnie d'une grande âme, vous reviendrez animé d'une foi plus vive, plus dégoûté de la terre, plus épris des choses du Ciel !





## Chapitre second.

### SA DOCTRINE SUR L'ORAISON.



Seigneur, enseignez-nous à prier (*Evangelie  
selon S. Luc, XI, 1*).

NTRE les innombrables et si précieux enseignements que nous offrent les écrits de sainte Thérèse, nous devons nécessairement faire un choix, pour ne pas nous perdre dans cet océan presque sans fond et sans rivage.

Or, deux surtout m'ont paru réunir le multiple avantage de bien caractériser sa doctrine, de convenir à tous les chrétiens sérieux, et de ne pas manquer d'une certaine opportunité : ce qu'elle dit de l'oraison, et ce qu'elle dit du discernement des esprits. Deux

sujets que nous allons traiter tour à tour et uniquement d'après elle.

Nul ne contestera que sainte Thérèse ne figure au premier rang parmi les plus sublimes contemplatifs et les plus favorisés du ciel que mentionnent les annales de la sainteté. De bonne heure, même quand elle était encore bien loin d'avoir secoué le joug de toute affection imparfaite, l'oraison est son élément, son bien, sa vie. Ses dispositions à l'union avec Dieu dans la prière se développent, sous l'action de la grâce, avec une étonnante rapidité. Vers l'âge de quarante ans, elle est élevée à la contemplation la plus haute; et dans les dernières années de sa carrière mortelle, ces communications célestes deviennent si intimes et si prolongées, bien que accompagnées peut-être de moins de phénomènes extraordinaires, qu'elles ne semblent plus subir d'interruption. La sainte plane habituellement et sans effort dans une région supérieure à la terre; et son dernier soupir, tout porte à le croire, ne fut qu'un suprême élan de ce divin amour, dont il fallait bien

qu'elle fût enfin la victime et la martyre.

Mais c'est précisément ce cachet merveilleux, dont fut presque constamment marquée l'oraison de Thérèse, qui a pu faire croire que son état est tout à fait exceptionnel ; et de là on a conclu que les pages sublimes où elle célèbre les bienfaits de son Dieu, sont bien faites sans doute pour exciter notre admiration, mais ne nous présentent rien d'imitable ni de pratique. Erreur grossière, qui suppose une grande ignorance des écrits et de la vie de notre sainte. Assurément, s'il était question d'apprendre à son école je ne sais quel art des extases et des visions, ce serait, nous l'avons dit, la plus extravagante de toutes les entreprises ; mais, grâce à Dieu, il ne s'agit de rien de semblable, et Thérèse est la première à nous prémunir contre cet écueil. On va clairement le voir dans l'exposé, que j'ose tenter, de son enseignement sur cette matière capitale dans la vie spirituelle.



## I.

**A**VANT tout, elle inculque avec force et insistance la grande utilité, la nécessité même de l'oraison. « L'oraison, dit-elle, c'est le chemin royal du ciel ; en le suivant, on trouve un trésor inestimable, dont il n'est pas surprenant que la conquête coûte beaucoup d'efforts. » Et ailleurs : « Une âme sans oraison, ressemble à un corps frappé de paralysie, qui ne peut remuer, bien que muni de pieds et de mains. » C'est la méditation seule des vérités divines qui tire nos facultés de leur torpeur morale, et leur rend le mouvement, la sensibilité, la vie.

L'oraison est bonne pour tout le monde, enseigne-t-elle encore. Les pécheurs y sentiront se raviver leur foi, poindre le remords, renaître avec la crainte de Dieu, l'horreur de leur état, le dégoût et la contrition de leurs fautes : ce sera l'aurore de leur conversion. Les imparfaits, encore pleins de misères, doivent s'y attacher par une ferme et inébranlable résolution : c'est là qu'ils achèveront de se purifier et feront

la rapide acquisition de toutes les vertus.

On sait comment Thérèse elle-même, jouet d'une funeste illusion, cessa pendant près de deux années de s'appliquer à ce saint exercice. Elle alléguait pour prétexte que ses infidélités la rendaient tout à fait indigne des entretiens de son Dieu ; et au fond la vraie raison, dont elle avait à peine conscience, c'est que son noble cœur ne pouvait supporter les caresses du divin Époux, au moment même où elle se reprochait si amèrement mais si vainement de le contrister. Comme elle pleura ces jours d'erreur, et comme elle s'efforce de les réparer en inspirant aux autres l'amour d'une pratique qu'elle avait eu le malheur d'abandonner ! Quelle éloquence entraînant ! Il faut l'entendre elle-même :

« Plusieurs auteurs qui unissaient la sainteté à la science ont fait d'excellents traités sur les avantages de l'oraison mentale, et nous devons en bénir Dieu. Mais ne l'auraient-ils pas fait que, malgré mon peu d'humilité, je ne serais pas assez orgueilleuse pour oser

en parler. Instruite par l'expérience, je me permettrai seulement de dire : Quelques fautes que commettent ceux qui commencent à faire oraison, ils ne doivent pas y renoncer. Par elle, ils pourront se corriger ; sans elle, ce sera beaucoup plus difficile. Qu'ils se tiennent également en garde contre le démon, qui, sous couleur d'humilité, les tentera, comme il m'a tentée moi-même, de s'en éloigner. Qu'ils croient à la parole infaillible du Seigneur : un repentir sincère et une ferme résolution de ne plus l'offenser le désarment ; il nous rend son amitié, il nous fait les mêmes grâces qu'avant, souvent même de plus grandes, si la vivacité de nos regrets le mérite.

« Quant à ceux qui sont encore étrangers à la sainte pratique de l'oraison, je les conjure de ne plus se priver d'un bien si précieux. Là rien à craindre, et tout à désirer. Les progrès seront lents : soit. On ne fera pas de mâles efforts pour atteindre la perfection et mériter les faveurs et les délices que Dieu accorde aux parfaits : soit encore. Mais du moins on apprendra peu à peu à

connaître le chemin du ciel ; et si l'on persévère, j'attends tout de la miséricorde de Dieu : ce n'est pas en vain qu'on le choisit pour ami. Car, d'après moi, L'ORAISON N'EST QU'UN COMMERCE D'AMITIÉ, OÙ L'ÂME S'ENTRETIENT SEULE A SEUL AVEC CELUI QU'ELLE AIME ET DONT ELLE SE SAIT AIMÉE. » Admirable définition qu'elle jette en passant, qui renferme tout le secret de cette divine science, et sur laquelle nous aurons à revenir !

Mais écoutons-la toujours : « Vous n'en êtes pas encore là, direz-vous. N'importe, persistez dans l'oraison. Pour que l'amour soit vrai et l'amitié durable, il faut, j'en conviens, égalité de condition, et JÉSUS-CHRIST, on le sait, n'a pas l'ombre d'un défaut, tandis que nous avons un naturel vicieux, sensuel, ingrat. Il doit dès lors vous être difficile d'aimer d'un parfait amour un Dieu dont une si grande inégalité de condition vous sépare. Mais, en voyant combien cette amitié vous est avantageuse et de quel cœur aimant elle part, ne passerez-vous pas par-dessus l'ennui de rester longtemps

avec celui qui est si différent de vous ? »

A cette pensée, Thérèse ne peut se contenir : « O bonté infinie de mon Dieu, s'écrie-t-elle, je viens, ce me semble, de peindre au naturel ce qui se passe entre vous et moi. O délices des Anges, mon tendre Maître, je voudrais à cette vue me consumer, mourir d'amour pour vous ! Oui, grand Dieu, vous souffrez en votre présence celui que votre société fatigue ! Quel excellent ami vous êtes à son égard ! Quels témoignages d'amour vous lui prodiguez ! Quelle bonté à le supporter, à l'attendre ! Avec quelle condescendance, jusqu'à ce qu'il se plie à votre humeur, vous daignez vous prêter à la sienne ! Vous lui tenez compte, mon Seigneur, de quelques instants qu'il vous donne, et un moment de repentir vous fait oublier toutes ses offenses. Je l'ai vu clairement, j'en ai fait l'heureuse expérience, et je ne comprends pas pourquoi tout le monde n'aspirerait pas à s'approcher de vous par une amitié si intime. Les méchants perdraient dans ce commerce divin leurs

inclinations, bien différentes des vôtres. »

Et plus loin, car on ne se lasse point de citer : « Je ne m'explique pas les craintes de ceux qui redoutent de commencer à faire oraison mentale. Je ne sais vraiment pas de quoi ils ont peur. Mais le démon sait bien ce qu'il fait : il nous cause un mal réel, quand, par ces vaines terreurs, il nous empêche de penser à Dieu, à nos devoirs, à nos péchés, à l'enfer, au paradis, aux travaux et aux douleurs que Notre-Seigneur endura pour nous... Si l'oraison est un grand bien, une nécessité même pour ceux qui, loin de servir Dieu, l'offensent, si par elle-même elle n'offre aucun danger, tandis qu'il y en a de sérieux à vivre sans elle : pourquoi ceux qui servent le Seigneur et veulent lui être fidèles abandonneraient-ils ce saint exercice ? Non, je ne le comprends pas, à moins que ce ne soit pour mieux savourer ce qu'il y a d'amer dans les peines de la vie, et pour fermer la porte à celui qui viendrait les consoler. En vérité, je les plains, ils servent Dieu à leurs dépens. Il n'en est

pas de même pour ceux qui s'appliquent à l'oraison : cet adorable Maître fait les frais pour eux... » (*Vie* par elle-même, chap. VIII.)

C'est principalement pour les grandes âmes, ambitieuses d'une vertu plus qu'ordinaire, qu'elle jugeait l'oraison indispensable. « Elle en apprend, disait-elle, plus en une heure que tous les autres exercices réunis en bien des années. » Et cette science, pour elle, n'a rien de spéculatif, elle est toute pratique. En même temps qu'elle détrompe et détache de tout ce qui n'est pas Dieu, elle fait estimer et goûter les choses divines. Elle rend faciles les plus durs sacrifices. Elle donne à l'âme un tempérament fort et vraiment surnaturel. Elle l'enrichit peu à peu de tous les dons de la sainteté. Enfin, elle lui inspire ce courage, cet élan magnanime, dont le Sauveur nous donne l'exemple, quand, au sortir de sa longue prière agonisante de Gethsémani, il court au-devant de ses bourreaux, en s'écriant : « Levez-vous, allons ! » Allons à l'ignominie, à la croix, à la mort : *Surgite, eamus !*

II.

QUELLE préparation faut-il apporter à l'oraison ? Sainte Thérèse parle ici exactement comme tous les maîtres de la vie spirituelle. Elle distingue la préparation habituelle ou éloignée, et la préparation prochaine ou actuelle.

La première consiste à tenir son esprit habituellement tourné du côté du ciel, et son cœur habituellement affranchi de toute affection désordonnée. En effet, une intelligence plus ou moins absorbée dans les pensées vaines, profanes, terrestres, sera peu propre aux entretiens familiers avec Dieu. Les préoccupations étrangères l'assailiront à l'heure de l'oraison. La liberté de son essor sera fatalement entravée. Les communications célestes sont incompatibles avec la dissipation ; elles réclament le silence extérieur, et surtout intérieur, en d'autres termes, le calme et le recueillement. De même, le cœur doit être dégagé de toute passion coupable, volontairement imparfaite, ou même simplement trop

naturelle. Même au prie-Dieu, un cœur esclave pensera malgré lui à l'objet qui le possède ou l'occupe ; et quels battements lui restera-t-il pour son Dieu ?

Cependant, nous l'avons observé ailleurs, l'oraison ne suppose point une absolue pureté de cœur, et Thérèse elle-même en est la preuve éclatante. Pendant les quelque vingt années qu'elle n'offrit pas au Seigneur un holocauste complet, la divine Bonté ne laissait pas de la combler de grâces dans l'oraison ; et c'est même ce qui acheva de la fixer en Dieu sans partage, un cœur aussi délicat ne pouvant plus tenir contre de telles avances. Voilà pourquoi elle nous inculquait tout à l'heure avec tant de force la pratique de ce saint exercice, serions-nous encore plongés dans toute sorte de misères. Mais il demeure vrai que, règle générale, l'oraison n'est pleinement efficace que pour l'âme recueillie et purifiée. Du moins ne jouit-on guère de Dieu qu'à cette double condition.

Quant à la préparation prochaine, voici quelques conseils pratiques de notre sage Docteur. Thérèse veut que,

dès la veille, le sujet soit lu ou entendu, afin que l'on s'endorme en y pensant. Elle veut que, de préférence, on fasse son oraison dans une cellule solitaire plutôt que dans une salle commune : le recueillement y est plus facile. Elle veut encore que, l'heure venue, on commence par se mettre en la présence de Dieu, et qu'on s'aide au besoin de quelque image, de quelque emblème de piété : elle-même y trouvait un grand secours. Enfin, tous ces préliminaires devront se terminer par un acte d'humilité devant la Majesté divine, par exemple, la récitation du *Confiteor*, afin de témoigner que nous nous reconnaissons indignes d'être admis à son audience et honorés de sa conversation.

Ici vient se placer un détail remarquable : la sainte recommande de recourir au livre, s'il en est besoin, pour rafraîchir le souvenir du sujet prévu, et aussi pour fixer l'attention fugitive. Elle nous raconte comment, durant quelque dix-huit années, il lui fut impossible à elle-même de se mettre en oraison sans avoir son livre sous les

yeux. Parfois, ajoute-t-elle, se trouvant comme frappée d'impuissance et envahie par les distractions, il lui fallait s'en servir durant l'heure entière, tandis que d'autres fois, dès les premières lignes, l'Esprit-Saint l'emportait sur ses ailes, lui suggérant, au milieu d'ineffables délices, une surabondance enivrante de pensées et de saintes affections.

Admirable tempérament de douce contrainte et de vraie liberté, de généreux effort de la créature et de filial abandon à l'action du Créateur ! Quoi de plus opposé en même temps, et à l'inertie immorale du quiétisme, et aux entraves d'un formalisme étroit ?

### III.

QUE si nous demandons à Thérèse quels sujets il convient de méditer, elle nous répondra d'abord que les sujets doivent varier suivant l'état habituel de chaque âme, et suivant les besoins présents d'une même âme.

Ainsi, pour le pécheur encore plus ou moins livré au mal, la considéra-

tion des grandes vérités, des quatre fins dernières de l'homme, sera l'aliment ordinaire. Dès qu'il commencera à secouer sa fange ou sa poussière et à relever vers Dieu un front déjà purifié, il faudra le conduire à Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, dont au reste la douce figure ne doit jamais être entièrement absente même des méditations les plus austères : son apparition seule apporte la confiance, la lumière, la vie.

Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST ! tel doit être l'objet le plus fréquent des oraisons de l'âme qui avance dans les voies spirituelles, de l'âme sacerdotale et religieuse, de toute âme enfin qui aspire à la perfection. Thérèse y revient et y ramène sans cesse. Surtout à partir du jour qu'elle fut plus habituellement sous la direction des Pères de la Compagnie de JÉSUS, elle n'eut guère d'autre sujet de contemplation, selon la doctrine et l'exemple des saints, spécialement de saint Bonaventure et de saint Ignace. Entre tous les mystères du Sauveur, ceux de sa passion et de sa mort avaient pour elle d'irrési-

tibles attraits. Elle ne se lassait pas de le suivre à la Cène, au Jardin, à la Colonne, au Prétoire, au Calvaire, recueillant à chaque pas la manne la plus douce et la plus fortifiante ; elle voudrait entraîner avec elle tous les cœurs sur cette voie royale de la croix ! Pourtant, rien d'exclusif : vie cachée, vie publique, vie glorieuse et eucharistique la captivent aussi par leurs enseignements et leurs charmes. Partout où elle trouve son JÉSUS, son cœur est à l'aise ; mais il le lui faut absolument, elle ne peut plus vivre sans lui.

On sait comment, égarée par certains faux mystiques, elle demeura quelque temps persuadée que la contemplation parfaite rencontrait un embarras ou un obstacle dans tout ce qui tombe sous les sens, *sans en excepter même l'humanité de JÉSUS-CHRIST*. Son cœur ne trouve pas que ce soit trop de tout un chapitre de sa *Vie*, le XXII<sup>e</sup>, pour raconter sa méprise et s'en humilier. « O Seigneur de toute mon âme et mon unique bien, s'écrie-t-elle, ô mon JÉSUS crucifié, je ne me souviens jamais sans douleur de cette opinion

que j'ai eue. Je la considère comme une grande trahison dont je me rendis coupable à l'égard de ce bon Maître, et quoiqu'elle partit de mon ignorance, je ne saurais trop la regretter : j'avais été toute ma vie si dévote à Notre-Seigneur ! Ceci, en effet, n'arriva que vers la fin, je veux dire avant l'époque où Dieu m'accorda des ravissements et des visions. Le temps de mon illusion dura très peu, et je revenais toujours à ma coutume de chercher ma joie dans ce bon Maître, surtout lorsque je communiais. J'aurais voulu avoir toujours devant les yeux son image, ne croyant jamais l'avoir assez profondément gravée dans mon âme. Ai-je bien pu, Seigneur, avoir en l'esprit une heure seulement, cette pensée que vous me dussiez être un obstacle dans la voie d'un plus grand bien ? Et d'où me sont venus, à moi, tous les biens, si ce n'est de vous ? ... Aussi vous êtes-vous hâté d'apporter remède à mon ignorance. Dans votre bonté, vous m'avez envoyé de sages guides pour m'en retirer. Vous avez fait plus, vous avez daigné vous montrer à moi très

souvent : c'était, ô mon Maître, pour me mieux montrer combien grande était mon erreur, pour que je le fisse comprendre à plusieurs à qui je l'ai dit, enfin pour me le faire écrire maintenant en cet endroit. »

Et elle ajoute cette déclaration formelle : « Quant à moi je suis convaincue que si plusieurs âmes arrivées à l'oraison d'union n'avancent pas davantage, et ne parviennent pas à une très grande liberté d'esprit, ce qui les arrête, c'est cette fausse idée. » Elle expose ensuite les raisons de son sentiment : il faut les lire dans le texte avec tout leur développement qui est admirable. Elle-même les ramène à deux qu'on peut résumer ainsi.

S'éloigner systématiquement de la très haute humanité du Sauveur, c'est d'abord un petit défaut d'humilité : « On prétend s'élever avant que le Seigneur nous élève, être Marie avant d'avoir travaillé avec Marthe. Quand le Seigneur veut que l'âme soit Marie, serait-ce dès le premier jour, il n'y a rien à craindre ; mais de grâce, ne nous invitons pas nous-mêmes. » — C'est

ensuite la prétention téméraire de se passer d'un appui indispensable : « Faibles humains que nous sommes, il est, toute la vie, d'une immense utilité pour nous de nous représenter JÉSUS-CHRIST comme homme. Nous ne sommes pas des anges, nous avons un corps. Vouloir sur cette terre, surtout quand on y est aussi enfoncé que je l'étais, se faire ange, c'est folie... Quand viennent les affaires, les persécutions, les peines, les sécheresses, quel bon ami pour nous que JÉSUS-CHRIST ! Nous le voyons dans les infirmités et les souffrances de son humanité ; il devient pour nous une compagnie, et quand on en prend l'habitude il est très facile de le trouver près de soi... »

Une dernière citation pour conclure : « Bienheureux celui qui l'aime véritablement et se tient toujours à côté de lui ! Le glorieux saint Paul ne pouvait se lasser de dire JÉSUS, tant son cœur en était rempli. Les plus grands et les plus saints contemplatifs n'allaient pas par un autre chemin. Saint François nous en donne la preuve par sa dévotion aux plaies du Sauveur, saint Antoine

de Padoue, par sa tendresse pour Jésus enfant ; saint Bernard trouvait ses délices dans la contemplation de la très sainte Humanité ; sainte Catherine de Sienne et beaucoup d'autres en faisaient autant... Et qui donc, même après toute une vie passée dans l'oraison et dans la pénitence, sous le coup des plus cruelles persécutions, ne regarderait comme le plus précieux trésor et la plus magnifique récompense la grâce de rester au pied de la croix avec saint Jean ? »

Ce n'est pas qu'il n'y ait des temps, où la présence de cette adorable Humanité nous est enlevée. Mais c'est là un état purement gratuit, et auquel nul ne doit aspirer. De plus, il ne dure que peu d'instants. Notre aliment habituel ne peut être que la contemplation du divin Sauveur, par qui seul Dieu nous donne toutes les grâces et veut recevoir nos hommages.

#### IV.

**I**L nous reste à traiter de ce qu'il y a de plus difficile en ces délicates matières, à savoir des formes et des

degrés divers de l'oraison mentale. Continuons à suivre autant que nous le pourrons notre séraphique guide.

Commençons par distinguer avec elle l'oraison acquise et l'oraison infuse : faute de cette distinction trop souvent négligée, on s'expose à des confusions étranges. Dans l'une et l'autre oraison, le secours surnaturel est assurément nécessaire puisque sans lui nous ne pouvons absolument rien faire de méritoire pour le ciel. Mais dans la première, l'âme humaine, aidée de la grâce divine, agit par elle-même et procède par ses opérations naturelles d'intelligence et de volonté. Dans la seconde, au contraire, c'est Dieu qui fait tout ou presque tout, et nos facultés dont l'usage est suspendu, n'ont qu'à se livrer sans résistance à cette action supérieure, comme il sera dit plus loin. Celle-là serait bien nommée l'oraison surnaturelle mais ordinaire ; celle-ci, l'oraison surnaturelle et extraordinaire ou miraculeuse.

Quelle est notre part de coopération à l'oraison ordinaire ? Cette part est considérable. Après les préliminaires

expliqués précédemment, le priant doit s'efforcer de rentrer sérieusement en lui-même et de bien fixer son esprit sur le sujet même de l'oraison. S'agit-il d'une vérité plus ou moins abstraite, comme le péché, le salut, etc. ? il tâchera de la pénétrer dans son fond, dans ses éléments, dans ses conséquences, pour aboutir à des applications pratiques. S'agit-il d'un objet sensible, par exemple, de quelque fait de la vie du Sauveur ? Il le considérera dans toutes ses circonstances de personnes, de temps et de lieux, afin d'en recueillir quelque fruit spirituel. Sainte Thérèse conseille de regarder Notre-Seigneur, ou sur le théâtre même du mystère qui nous occupe ; ou mieux comme se tenant à côté de nous pour nous écouter, nous parler, nous charmer le cœur ; ou mieux encore comme habitant en nous et faisant de nous son vivant sanctuaire, dans l'amoureux dessein de nous honorer de sa présence, de nous animer de sa vie et enrichir de tous ses dons.

Qui ne reconnaît là cette contemplation familière à tous les saints et si

formellement enseignée par les *Exercices* de saint Ignace, où l'âme s'éclaire, se fortifie, se délecte dans l'intimité de celui qui est la voie, la vérité et la vie, en attendant que Dieu daigne la prendre par la main pour la faire monter « jusqu'au baiser de la bouche », c'est-à-dire jusqu'aux innarrables et si fécondes douceurs de l'oraison infuse ?

Mais que ferons-nous si nous n'avons pas la facilité de *discourir*, c'est-à-dire, de creuser un sujet, que notre impuissance vienne de fatigue physique, ou d'aridité morale, ou même de châtiement et d'épreuve surnaturelle ? Loin de nous le découragement, et toute pensée de renoncer à l'oraison ! Redoublons, au contraire, d'insistance et d'efforts. Recourons à quelque formule consacrée, comme serait un psaume, le *Pater* etc. Arrêtons-nous avec foi et désir sur chaque mot, tâchant d'en exprimer une leçon utile, une pieuse affection, quelque nourriture pour l'âme ; et peut-être Dieu, touché de notre persévérance, finira par nous rendre son sourire.

Au reste, quoi qu'il arrive, ne nous plaignons pas. Pourvu que nous nous tenions de notre mieux sous le regard de Notre-Seigneur, nous occupant de lui, nous ouvrant au rayonnement de sa lumière et de sa bonté, même sans pensée bien distincte, mais dans un sentiment réel d'adoration, de prière, d'offrande, d'amour, notre temps sera parfaitement employé ; et nous le reconnaitrons à ce signe infailible d'un courage toujours plus généreux pour nous oublier, sortir de notre égoïsme et nous dévouer sans réserve.

Telle est, en effet, la vraie pierre de touche de toute bonne oraison, comme elle l'explique admirablement dans une lettre à son cher et vénéré Père Gratien de la Mère de Dieu : « Que votre Paternité prenne son parti de se contenter de sa manière d'oraison, et ne s'embarrasse pas des actes de l'entendement, quand Dieu daigne la favoriser d'une autre manière. Le grand principe dans les matières intérieures et spirituelles, c'est que l'oraison la plus sûre et la plus agréable à Dieu est toujours celle qui laisse après

elle de meilleurs effets. Je n'entends pas parler ici de grands désirs ; car quoique ce soit une bonne chose que les désirs, ils ne sont pas toujours tels que notre amour-propre nous les représente. J'appelle bons effets ceux qui s'annoncent par les œuvres : en sorte que l'âme fasse paraître le désir qu'elle a de la gloire de Dieu par son attention à ne travailler que pour lui, à n'occuper sa mémoire et son entendement que des moyens de lui plaire et de lui témoigner toujours plus d'amour.

« Oh ! que c'est bien là la véritable oraison, et non pas ces goûts à notre goût et rien de plus ! Quand l'oraison n'a pas le caractère que j'ai dit, il reste dans l'âme beaucoup de lâcheté, de vaines frayeurs et même de l'aigreur contre ceux qui font peu de cas de nous. Pour moi, je ne désirerais pas d'autre oraison que celle qui me ferait croître en vertu. Serait-elle accompagnée de grandes tentations, sécheresses et tribulations, pourvu qu'elle me rendît plus humble, je la tiendrais pour excellente ; car la plus agréable à Dieu

est selon moi la meilleure. Il ne faut pas croire que celui qui souffre ne prie pas, s'il offre à Dieu ses souffrances. Souvent il prie beaucoup plus que tel autre qui se rompt la tête dans un coin de sa cellule, et qui pensera faire oraison s'il tire par force quelques larmes de ses yeux. » (Édition espagnole de 1880, Lettre CXXVII<sup>e</sup>.)

On pressent, d'après cette doctrine, ce que notre sainte pensait du désir et de la demande des consolations sensibles dans l'oraison. Un jour d'aridité, elle se surprit à solliciter ces sortes de faveurs : il faut entendre comme elle se reprend, comme elle se traite de lâche et d'immortifiée. « Ah ! dit-elle, au moment où je trace ces lignes, je rougis encore de ma faiblesse. Est-il possible, ô mon divin Maître, que nous ne voulions vous servir qu'en vils mercenaires, qui réclament à l'heure même le prix de leur travail ! »

Maintenant, essayons de nous élever encore.

On connaît la célèbre comparaison, dont Thérèse tire un si merveilleux parti pour nous expliquer les divers

états, par où l'âme, de degré en degré, monte, quand Dieu le veut et la soulève, jusqu'à l'oraison la plus haute, l'oraison infuse et de parfaite union.

« L'âme, dit-elle en substance, ressemble à un jardin, où il y a de mauvaises herbes à extirper, et à faire pousser les fleurs et les fruits des belles vertus. Or, l'oraison est le grand moyen à employer pour obtenir ce double résultat. Par elle, en effet, on puise l'eau céleste de la grâce, sans laquelle rien ne germe que le mal ou l'imperfection. Et voyez ce qui se passe dans ce jardin.

« Tantôt le jardinier n'a que ses bras pour tirer de l'eau de son puits ; il se donne beaucoup de peine et avance peu : telle est l'âme qui, dans l'oraison, est réduite à ses seules forces et au secours ordinaire de la grâce.

« Tantôt le jardinier s'aide d'une noria, sorte de roue munie des eaux, qui lui permet de puiser de l'eau sans tant d'efforts, et avec plus d'abondance et de rapidité : telle est l'âme que soutient dans le saint labeur un rayon de lumière céleste, un supplément de vigueur, quelque invention condescendante

de la divine charité s'inclinant vers la bonne volonté.

D'autres fois enfin Dieu répand sur la terre une abondante pluie, qui, en peu d'instant, arrose tout le jardin, pénètre le sol de ses eaux jusqu'à la racine des plantes et des arbres, en imbibe la tige et les feuilles, et rafraîchit toute l'atmosphère. Que fait alors le jardinier ? Il n'a qu'à se tenir en repos et qu'à bénir la Providence. Telle est l'âme favorisée du don gratuit d'oraison infuse : son rôle devient passif, l'exercice de ses facultés est suspendu, elle plonge dans la lumière et s'enivre d'amour. » (*Vie par elle-même*, chap. XI à XXI.)

C'est alors que Dieu, agissant en maître dans sa créature, établit en elle des ascensions rapides et merveilleuses, qui, parfois d'un seul bond, l'emportent aux plus hauts sommets de la contemplation mystique.

Le premier degré consiste en une certaine *présence de Dieu*. « Ce n'est point une vision, c'est l'état d'une personne qui, toutes les fois qu'elle veut se recommander à Notre-Seigneur,

même par une prière vocale, le trouve aussitôt présent. »

Le deuxième degré est un *recueillement intérieur*, qui débarrasse l'âme de l'agitation des sens extérieurs, et semble lui en donner d'autres au dedans d'elle-même, pour traiter seule à seul avec Dieu. De là ordinairement une paix, un bonheur tels qu'il lui semble n'avoir plus rien à désirer. Prier vocalement et méditer sont pour elle une fatigue : elle ne voudrait qu'aimer. Pourtant, son activité demeure tout entière, mais uniquement pour s'occuper de Dieu.

Le troisième degré est la *quiétude*. L'âme, dit Thérèse, est alors comme un petit enfant à la mamelle que sa mère caresse, en faisant couler le lait dans sa bouche sans qu'il cherche à s'aider. De même, Notre-Seigneur veut que, sans travail et sans y penser, elle connaisse qu'elle est avec lui et qu'elle jouisse de ce repos incompréhensible. C'est une faveur que ni prières ni pénitences ne peuvent donner : seul, Notre-Seigneur en dispose.

L'*union* est le quatrième degré. Ici,

les sens et les facultés de l'âme sont tellement absorbés en Dieu, que l'on ne s'appartient plus, et que toute action humaine s'arrête pour faire place à l'action divine. Là s'accomplissent, par un effet purement gratuit de la bonté infinie, ces admirables phénomènes de l'extase, du ravissement, du vol de l'esprit, du transport et de la blessure du cœur, que Thérèse seule peut bien décrire pour les avoir souvent éprouvés. Je renvoie donc le lecteur, jaloux d'en savoir davantage, à ses écrits, et spécialement à sa merveilleuse lettre au Père Rodrigue Alvarez (<sup>1</sup>). (Edit. espagnole de 1880, T. I. Relation VIII<sup>e</sup> p. 164.)

Jetons pourtant un regard sur le terme suprême de l'union extatique. « Alors, dit Thérèse, les trois personnes de l'adorable Trinité se montrent à l'âme dans une très grande lumière. Par une mystérieuse clarté qui lui vient de Dieu, elle voit que les personnes sont distinctes, et qu'elles ne sont qu'une substance, une puissance, une

1. Nous publions cette lettre dans l'*Appendice*, à la fin de ce volume.

sagesse, un seul Dieu ; en sorte que ce que nous savons par la foi, elle le sait, si je l'ose dire, par la vue. Elle entend ces paroles de Notre-Seigneur dans l'Évangile, que lui, son Père et l'Esprit-Saint viendront habiter dans l'âme fidèle. C'est le moment, en effet, où JÉSUS-CHRIST, vrai Dieu et vrai homme, apparaît au centre de l'âme par une vision intellectuelle. L'âme l'y voit soudain, comme les apôtres le virent au Cénacle quand il leur dit : La paix soit avec vous ! » L'union est consommée : le divin et unique Médiateur en demeure à jamais l'instrument, l'objet et le lien.

Je ne résiste pas au plaisir de citer encore une page, aussi belle de poésie que riche d'enseignements, où notre Séraphin résume en traits saisissants sa doctrine sur l'oraison et toute la vie spirituelle. Elle est empruntée au *Château intérieur*, cinquième Demeure, chapitre deuxième. « Vous avez entendu parler de la manière dont se fait la soie, merveilleux ouvrage dont Dieu seul peut être l'inventeur ; et l'on vous a dit comment elle provient d'une semence

qui ressemble à de petits grains de poivre. A peine les mûriers commencent-ils à se couvrir de verdure, que cette semence, au moyen de la chaleur, commence de son côté à recevoir la vie. Car elle demeure comme morte, jusqu'à ce qu'elle trouve tout prêt, dans le feuillage de cet arbre, l'aliment qui doit la sustenter. C'est donc avec les feuilles du mûrier qu'on nourrit les petits vers éclos de cette semence. Quand ils ont grandi, on met devant eux de petites branches où ils montent ; c'est là que, de leurs petites bouches, ils filent la soie qu'ils tirent d'eux-mêmes, et en font de petits cocons admirablement tissus, dans lesquels ils se renferment et trouvent la fin de leur vie. Ensuite, au lieu de ce ver qui était assez grand et difforme, il sort de chacun des cocons un petit papillon blanc d'une beauté charmante...

« Ce qui arrive à ce ver est l'image de ce qui arrive à l'âme. Morte par la négligence de son salut, elle commence à revivre, quand réchauffée par la chaleur du divin Esprit, elle profite du

secours général que Dieu offre à tous et use des remèdes dont il a laissé la dispensation à son Église. Ainsi rendue à la vie, nourrie par les sacrements et les saintes méditations, elle se fortifie et grandit jusqu'à l'âge parfait. Or, comme nous l'avons vu, dès que le ver est devenu grand, il commence à filer la soie et à construire la maison où il doit mourir. Cette maison pour l'âme, c'est JÉSUS-CHRIST, selon ces paroles de saint Paul : *Notre vie est cachée en Dieu, et JÉSUS-CHRIST est notre vie.* Vous le voyez, ce qui est en notre pouvoir avec la grâce pour faire que JÉSUS-CHRIST soit lui-même notre demeure, c'est de travailler de notre côté à la bâtir comme le ver à soie construit sa coque... A peine aurons-nous fait ce qui dépend de nous, que JÉSUS-CHRIST notre divin Maître, agréant ce faible travail qui n'est rien, l'unira à sa grandeur, et en rehaussera tellement le mérite qu'il voudra en être lui-même la récompense...

« Courage donc, mes filles, et à l'œuvre sans perdre un instant. Hâtons-nous de former le tissu de cette coque

mystérieuse, en ôtant de nous l'amour-propre, tout attachement aux choses de la terre, en faisant des œuvres de mortification, en pratiquant l'obéissance et toutes les vertus. Qu'au plus tôt notre travail s'achève, et puis, mourons, mourons, ainsi que fait le ver à soie, après avoir accompli son ouvrage. Cette mort nous fera voir Dieu, et nous nous trouverons comme abîmés dans sa grandeur...

« Que devient ce ver mystique après avoir cessé de vivre ? A peine entré dans une si haute oraison, il meurt entièrement au monde et se convertit en un beau papillon blanc. O merveille de la puissance divine ! Et qui pourrait dignement peindre l'état d'une âme qui vient de se voir, durant un court espace de temps, si étroitement unie à Dieu et comme perdue en lui ? Car ce temps, à mon avis, ne va jamais jusqu'à une demi-heure. Je vous dis en vérité que cette âme ne se reconnaît plus elle-même. Entre ce qu'elle était et ce qu'elle est, il y a autant de différence qu'entre ce ver difforme et ce papillon blanc. Elle ne sait d'où lui a pu venir un si grand bonheur. Elle sent un dé-

sir qui la consume de louer Dieu et de souffrir pour lui mille morts, s'il était possible. Elle a un incroyable besoin de retraite et de solitude. Enfin, elle souhaite avec tant d'ardeur que Dieu soit connu et aimé de tous, qu'elle ne peut, sans une peine extrême, voir qu'on l'offense...

« Mais surtout, qui dira le trouble et l'inquiétude de ce mystique papillon, bien que jamais il n'ait goûté un calme plus pur ni un plus doux repos ? Il ne sait où aller ni où se reposer. Après les délices qu'il vient de goûter en Dieu, tout ce qu'il voit sur la terre lui déplaît... Des ailes lui sont venues : comment, pouvant voler, se contenterait-il d'aller pas à pas ? Tout ce que l'âme, dans ce nouvel état, fait pour Dieu, ne lui semble rien en comparaison de ce qu'elle voudrait faire. Elle se sent pleinement libre de l'attachement aux parents, aux amis, aux biens de la terre. Tout la fatigue ici-bas, parce qu'elle a reconnu que les créatures ne sauraient lui donner le véritable repos. Faut-il donc s'étonner que ce bienheureux papillon, qui se trouve

tout dépaysé dans ce monde périssable et ne sait en quel lieu s'arrêter, cherche à se reposer ailleurs ? Mais où ira-t-il, le pauvre petit ? Retourner au lieu d'où il est sorti, il ne le peut ; car, comme je l'ai dit, il n'est pas en notre pouvoir de nous élever à l'oraison d'union, et tous nos efforts sont vains jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de nous rendre cette faveur. O Seigneur, que de nouvelles peines commencent alors pour cette âme ! Et qui l'eût dit, après une grâce aussi haute ? Enfin, enfin, de manière ou d'autre il faut porter sa croix, tant que dure cet exil. »

On nous pardonnera sans peine d'avoir reproduit, malgré sa longueur, tout ce splendide morceau. C'est un langage, une poésie qui n'est pas de la terre. On pense malgré soi aux tercets tant admirés de Dante, mais que je trouve ici infiniment dépassés :

O chrétiens orgueilleux, pauvres paralytiques,  
Qui, le regard voilé d'un coupable bandeau,  
Comptez comme vertus vos démarches obliques,

Nous sommes, pensez-y, l'informe vermisseau,  
D'où nous devons sortir, papillons angéliques,  
Pour prendre un libre essor vers un monde nouveau !

(*Le Purgatoire*, chant x.)



## Chapitre troisième.

### SA DOCTRINE SUR LE DIS- CERNEMENT DES ESPRITS.



Mes bien-aimés, gardez-vous de croire à tous les esprits, mais ayez soin de les éprouver pour voir s'ils viennent de Dieu : car grand nombre de faux prophètes ont surgi en ces jours. (*Saint Jean, 1<sup>ère</sup> Epître, chap. IX, 1.*)

IEU, qui voulait faire briller en Thérèse les miracles les plus surprenants de sa grâce en la comblant de faveurs extraordinaires, voulut en même temps, par une adorable disposition de sa sagesse, qu'elle fût un modèle achevé de cette prudence surnaturelle, qui distingue avec certitude les opérations divines de celles qui ne le sont pas : don

précieux bien connu des mystiques sous le nom de discernement des esprits.

A ce seul mot d'esprits, c'est-à-dire de bons et de mauvais anges, le siècle sourit de pitié. Il a fait justice, lui, avec les lumières infailibles de sa science, de tous ces vains fantômes, de toutes ces ridicules superstitions du passé ! Et pourtant, un observateur chrétien, quelque peu attentif, n'a pas de peine à reconnaître aujourd'hui partout les ténébreux effets de l'action diabolique. Jamais, peut-être, depuis le Calvaire, Satan n'exerça un plus puissant et plus universel empire ; et cela s'explique aisément. De même qu'au temps de la conquête du monde par l'Évangile, le démon avait perdu tout ce que gagnait JÉSUS-CHRIST, et dû se cacher ou rentrer dans l'abîme, de même maintenant le démon regagne tout ce que perd JÉSUS-CHRIST, et le réduit à fuir, à demander un asile aux ombres de la nuit ou de la solitude. Partout où n'est plus l'Homme-Dieu, son rival règne en maître. Il règne dans les loges de la franc-maçonnerie où il a établi son trône, dans les assemblées

publiques qu'il inspire, dans un trop grand nombre d'académies et d'écoles auxquelles le crucifix ne préside plus. Il règne sans obstacle dans le roman et le théâtre, qui sont presque toute la littérature contemporaine, souvent même dans la philosophie et l'histoire. Il règne jusque dans la famille, dont il entend former seul le lien, garder seul les berceaux et les tombes : règne qui envahit tout avec d'autant plus de facilité, que les puissances infernales sont répandues dans l'air que nous respirons, et que, très peu croyant à leur réalité, on ne prend aucune précaution pour s'en défendre.

Il y a donc quelque opportunité à demander aux enseignements de sainte Thérèse les moyens de mettre des bornes aux ravages du démon, et surtout des principes, des conseils, des règles pratiques pour reconnaître à coup sûr son action, et n'en pas être victime.

I.

**A**VANT tout, rappelons avec saint Ignace, dont la doctrine ici encore concorde merveilleusement avec

celle de notre sainte, que l'âme humaine est soumise à l'influence de trois sortes d'esprits qui s'en disputent la possession : l'esprit propre, qui voudrait se constituer indépendant et ne relever que de lui-même, c'est-à-dire de sa pensée, de sa volonté et de ses passions ; le bon esprit, qui nous tourne sans cesse du côté de la vertu et de Dieu ; l'esprit mauvais ou le diable, qui nous pousse par ruse ou par violence dans le sens contraire. Inutile d'insister : comme thèse générale, ceci est élémentaire et absolument incontestable dans l'enseignement catholique.

Or, Thérèse ressentit, elle aussi, l'action de ces divers esprits, et avec d'autant plus de persistance et de force que Dieu, nous l'avons dit, se proposait de lui donner aussi cette science expérimentale des choses surnaturelles, que rien ne peut suppléer, et qui devait faire d'elle le guide spirituel d'un nombre incalculable d'âmes. Sa propre conduite, si bien exposée dans ses livres, va éclairer la nôtre.

Elle commence à se défier de l'extraordinaire, et c'est là une première

règle à suivre. Aussitôt que se produisent en elle les grands phénomènes dont nous avons parlé, elle se prend à douter de leur véritable auteur : est-ce Dieu ? est-ce le démon ? est-ce la nature ? Au moment même où son âme est le siège, l'organe plus ou moins passif de ces faits étranges, elle ne peut méconnaître l'intervention divine ; mais à peine revenue à son état ordinaire, et surtout quand l'état extatique est déjà loin, ses perplexités la ressaisissent et la jettent dans d'inexprimables angoisses.

Par là s'explique, et non par de vains scrupules de conscience, ce besoin, qui étonne d'abord, de consulter toujours de nouveaux confesseurs, des personnages illustres par leur sainteté et par leur expérience personnelle des mêmes faveurs, enfin des docteurs fameux dans les universités et dont la science devait dissiper tous les nuages. On a souvent signalé la préférence qu'elle marque constamment pour les directeurs, non pas précisément les plus pieux mais les plus éclairés : « Ceux-ci, dit-elle, ne m'ont jamais

trompée ; il n'en est pas de même des autres, dont plusieurs m'ont fait beaucoup de mal. » Par le même esprit, elle avait plus de confiance en ceux qu'elle savait plutôt disposés d'avance à contester le surnaturel qu'à l'admettre facilement et sans examen sérieux.

Quelle leçon à recueillir en passant ! Comme cette conduite ressemble peu à celle de certaines stigmatisées et extatiques de nos jours, qui ne doutent jamais du caractère divin des phénomènes accomplis en elles, qui veulent imposer à tous leur jugement dicté peut-être par un secret orgueil, et s'étonnent, se scandalisent même qu'on n'y souscrive pas du premier coup ! Thérèse ne se rassure entièrement qu'après des incertitudes prolongées, quand toutes les autorités divines et humaines sont d'accord pour reconnaître l'action de Dieu ; ici l'assurance est complète dès les premiers instants et demeure inébranlable, parfois en dépit des oppositions les plus légitimes. De quel côté est le bon esprit ?

Ses observations personnelles, souvent répétées, et toujours contrôlées par

l'autorité compétente, amenèrent Thérèse à deux règles pratiques dont elle ne s'écarta jamais, elle l'atteste à plusieurs reprises.

La première qui devint « une maxime essentielle de sa vie », c'était de ne jamais se conduire d'après les communications ni même les ordres qu'elle recevait par voie extraordinaire, mais de tout soumettre préalablement au jugement de son confesseur. On sait ce qui arriva quelquefois : Notre-Seigneur commandait et le confesseur défendait. Que faisait Thérèse ? Sans se troubler, elle consultait le bon Maître, qui lui disait d'obéir à son ministre, mais ne tardait pas alors à incliner la pensée du prêtre dans le sens de la volonté divine. Quelle sagesse, mais quelle force d'âme pour ne jamais aller en avant sans le signal de ses supérieurs hiérarchiques ! C'est par cette humble soumission, en apparence si contraire au but, qu'elle remporta les plus triomphantes victoires.

La seconde règle n'est pas moins conforme à l'Esprit de Dieu. Elle consiste à ne se prononcer définitivement

sur la nature des états et phénomènes extraordinaires que d'après les effets produits sur l'âme. Sort-elle de là plus petite à ses propres yeux, plus prête à la mortification, plus avide de travaux et de croix, plus disposée à tous les sacrifices, en un mot plus riche de vertus et de sainteté? Aucun doute n'est permis, c'est manifestement Dieu qui agit. Cette remarque décisive finit par gagner à Thérèse certains esprits qui avaient d'abord témoigné de la défiance. Il était évident que cette oraison mystérieuse la dégageait d'elle-même et de toute affection terrestre, lui inspirait un profond mépris pour tout ce qui n'est pas Dieu ou selon Dieu, un zèle immense pour sa gloire et un courage magnanime pour l'extension de son royaume; enfin la transfigurait comme à vue d'œil en une autre femme, en un ange visible d'amour, de dévouement, de virginale et céleste beauté : comment ne pas saluer à de tels signes une manifestation de l'Esprit de Dieu? On connaît l'arbre à ses fruits et l'artisan à son œuvre.

C'est dans le même ordre de pru-

dence surnaturelle, que saint Ignace recommande de considérer avec attention toute la suite des opérations mentales, qui s'accomplissent en nous au cours de la prière et des exercices spirituels. Il veut qu'elles ne soient attribuées sans hésitation à l'Esprit de Dieu qu'autant que tout y est bon, excellent, parfait, au commencement, au milieu et à la fin, sans aucune déviation même légère qui trahisse la queue du serpent. (*Exercices spirituels*, seconde série de règles pour le discernement des esprit, règles IV<sup>e</sup>, V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup>.)

Thérèse n'est pas moins habile à découvrir les instincts de la nature, se déguisant sous les dehors d'une plus grande perfection, et fournissant encore une arme dangereuse à l'ennemi de nos âmes. Elle est curieuse et instructive, l'histoire de cette pieuse fille, adonnée à des jeûnes continuels et rigoureux, toujours couverte de haïres et de cilices, et qui, à la suite de ces macérations effrayantes, tombait dans de longues défaillances de huit ou neuf heures, que l'on prenait autour d'elle pour des ravissements. Son confesseur

n'était pas éloigné d'y croire comme les autres. Il eut occasion d'en parler à la sainte. Avec cette clairvoyance supérieure dont l'expérience et Dieu l'avaient gratifiée, elle trouva quelque chose de suspect dans ces phénomènes, et surtout dans cette circonstance singulière, qu'une fois revenue à elle, elle ne gardait plus aucun souvenir de ce qui était arrivé. Soupçonnant que tout cela n'était que pure faiblesse physique, elle conseilla de la faire bien manger, en lui interdisant jeûnes et pénitences. Le conseil fut suivi, les forces revinrent, il ne fut plus question de ravissements.

Elle n'est pas moins frappante, la guérison, j'entends morale, de ces deux bonnes religieuses, l'une de chœur, l'autre converse, très régulières, très mortifiées, très édifiantes, qui avaient peu à peu obtenu de communier tous les jours « pour soutenir leurs forces défaillantes d'amour ». Elles avaient même fini par se persuader à elles-mêmes et par persuader à leur confesseur, qu'il leur fallait communier à une heure très matinale sous peine de mou-

rir de langueur. La sainte essaya d'abord de les désabuser par ses douces remontrances ; mais voyant qu'elle n'avancait à rien, elle en vint à leur dire : « Eh bien, moi aussi, vous le savez, j'ai besoin de la communion quotidienne ; cependant, pour rentrer dans la vie commune, je vous propose de nous en priver demain toutes les trois ; et s'il le faut, nous mourrons toutes les trois ensemble. » Une si aimable proposition ne pouvait être refusée. On ne communia donc pas le lendemain. Comme on le pense bien, personne ne mourut, et les deux excellentes filles ne tardèrent pas à reconnaître leur illusion. (Voir la *Vie de sainte Thérèse* par Ribera, livre IV<sup>e</sup>, chap. xxiv et xxv.)

Encore deux petits traits, qui achèveront de mettre en lumière sa perspicacité vraiment merveilleuse à reconnaître sous les plus belles apparences de ferveur et de zèle les recherches de la nature et de l'amour-propre.

Un jour, c'était à Tolède, une aspirante vient s'offrir à Thérèse, munie de bonnes recommandations. La sainte

l'admet, et fixant le jour de l'entrée, lui indique le peu d'objets qu'elle peut apporter : « Et ma Bible, ma Mère, s'écrie la future novice, et ma Bible, ma Bible ! Il faudra bien aussi que j'apporte ma Bible. » Thérèse la regarde ; ce ton, ces instances lui déplaisent : « Votre Bible, ma fille, lui répond-elle ? nous n'en avons pas besoin. Gardez-la, et restez chez vous. Chez nous, on ne sait que filer et obéir. » La suite ne prouva que trop la clairvoyance de la sainte. La pauvre savante finit par rendre sa foi suspecte et mérita d'être citée devant le tribunal de l'Inquisition.

L'autre trait présente quelque chose d'analogue. Au monastère de Séville, on s'était pris d'un beau zèle pour étudier le latin. N'était-ce pas bien naturel ? L'office que l'on psalmodie au chœur est en latin ; les prières que l'on récite sont en latin ; les Livres Saints sont en latin ; tout est en latin dans le couvent ! Quoi d'étonnant que l'on désire connaître le secret de tant de belles choses, jusque-là sans doute inconnues ?

On voulut toutefois avoir l'avis de

sainte Thérèse. Mais, en attendant, on mena bon train les déclinaisons et le reste ; et déjà le rudiment faisait merveille au couvent, quand, un matin, éclata comme un coup de foudre la défense formelle de la Fondatrice à la prieure : « Dieu préserve toutes mes filles, disait la sainte, de vouloir être des latinistes ! Que cela ne vous arrive plus, je vous prie, et ne le permettez à personne. Que mes filles se piquent de simplicité comme il convient à des saintes : cela vaudra beaucoup mieux que de passer pour des rhétoriciennes. » (Voir *Étude sur les lettres de sainte Thérèse*, p. 51.)

On admirera en tout ceci le parfait bon sens, qui fut une des qualités maîtresses de la grande Réformatrice, et qu'elle exigea toujours rigoureusement comme la première et la plus indispensable des conditions pour entrer au Carmel.

## II.

EXAMINONS maintenant de plus près, toujours à l'école de Thérèse, la tactique ordinaire du

malin esprit. C'est principalement sa *Vie* par elle-même qui renferme à ce sujet tous les enseignements désirables. La doctrine qu'on va lire est fidèlement empruntée aux chapitres XI, XII, XIII, XXV, XXVI, XXXI, où le lecteur la retrouvera dans toute son ampleur.

Aux commençants le démon a coutume d'inspirer de vaines terreurs. « Voit-il en nous quelque crainte, c'en est assez : soudain il nous persuade que tout va nous tuer ou du moins nous ruiner la santé. Il nous fait redouter jusqu'aux larmes versées dans l'oraison, comme pouvant nous rendre aveugles : je le sais, puisque j'en ai fait l'épreuve. Eh bien, je le demande, le plus précieux avantage d'une vue, d'une santé parfaites, ne serait-ce pas de les perdre l'une et l'autre pour une si belle cause ? Infirme comme je le suis, je me vis toujours enchaînée, incapable du moindre bien, jusqu'au moment où je pris la détermination de ne faire aucun cas ni du corps ni de la santé. Dieu m'ayant éclairée sur cet artifice du démon, j'avais des armes contre lui.

M'objectait-il la perte de la santé, je répondais : Il importe peu que je meure. Me parlait-il de la perte de mon repos, je disais : Je n'ai plus besoin de repos mais de croix ; et ainsi du reste. Je vis clairement que, malgré des infirmités réelles, je cédaï en bien des circonstances à la tentation de cet esprit de ténèbres ou à ma propre lâcheté. Par le fait, depuis que je me traite avec moins de soins et de délicatesse, je me porte beaucoup mieux. Puisse mon exemple instruire les autres !... »

Ce ne sont pas les seules craintes que le démon nous suggère, et il en est de plus dangereuses : « Tous les biens semblent à la fois se cacher et s'enfuir de l'âme ; le trouble et le dégoût s'emparent d'elle ; et elle ne se sent de force pour aucun acte de vertu. Il lui reste encore quelques bons désirs, mais qui l'effleurent à peine et sont frappés d'impuissance. L'humilité qu'elle ressent est fausse, inquiète et sans douceur. A ces traits, l'action de l'esprit des ténèbres sera visible, selon moi, à toute âme qui aura éprouvé les

effets du bon Esprit. Néanmoins, comme le démon peut en cette matière nous tendre bien des pièges, le parti le plus sûr est de toujours nous tenir sur nos gardes et d'avoir un guide éclairé auquel notre âme soit entièrement ouverte. »

Retenons qu'un des caractères propres de l'esprit mauvais, c'est de nous attrister, même sans raison apparente, sans savoir pourquoi, d'amonceler les nuages, de nous jeter dans le découragement, dans de prétendues impossibilités d'agir, et s'il le peut, dans le désespoir.

C'est lui encore, nous venons de l'entendre, qui est l'auteur de cette humilité trompeuse, dont Thérèse nous décrit souvent les tortures et les suites : « Toutes les grâces que le Seigneur m'avait faites, dit-elle, s'effaçaient alors de ma mémoire ; je n'en gardais, comme d'un songe, qu'un vague souvenir qui ne servait qu'à me tourmenter. Mon esprit était tellement obscurci, que je roulais de doute en doute, de crainte en crainte. Il me semblait que je m'abusais moi-même

et que j'abusais tout le monde. Enfin, je me trouvais si mauvaise, que je m'imaginai être cause par mes péchés de tous les maux et de toutes les hérésies qui désolaient le monde... Une pareille humilité est évidemment l'ouvrage du démon. Tout le temps qu'elle dure, ce n'est que bouleversement intérieur, obscurcissement et affliction de l'esprit, sécheresse, dégoût de l'oraison et de toute bonne œuvre. L'âme n'a de lumière pour aucun bien. Elle se sent comme étouffée, et le corps comme lié, de telle sorte qu'ils sont incapables d'agir. Pour comble, nous nous représentons Dieu comme armé pour tout mettre à feu et à sang; et nous n'avons sous les yeux que l'image de sa justice. »

En regard, elle a soin de placer le tableau de l'humilité qui vient de Dieu: « Avec celle-ci, l'âme reconnaît, il est vrai, sa misère; elle en gémit, elle s'exagère beaucoup sa propre malice, tout en voyant que les sentiments qu'elle a d'elle-même sont la pure vérité; mais cette vue ne lui cause ni trouble, ni inquiétude, ni ténèbres, ni

sécheresse ; elle répand au contraire en elle la joie, la paix, la douceur, la lumière. Si elle a de la peine, c'est une peine qui console... En même temps qu'elle se sent brisée de repentir d'avoir offensé un Dieu si bon, elle se sent dilatée par la vue de ses miséricordes infinies ; et si la lumière qu'elle reçoit la confond, elle la porte en même temps à bénir Dieu de l'avoir si longtemps supportée. »

Et ailleurs, elle ajoute encore ces réflexions si frappantes de justesse pratique : « La bannière de l'humilité doit toujours marcher devant nous ; mais il faut avoir une idée exacte de cette vertu ; et le démon, je n'en doute pas, nuit beaucoup aux personnes d'oraison par l'idée fausse qu'il leur en donne. Il leur fait croire qu'il y a de l'orgueil à former de grands désirs, à vouloir imiter les saints, à souhaiter le martyre. Bientôt il leur persuade que les actions des saints doivent être admirées, mais non imitées par des pécheurs comme nous. Je ne conteste point cela, je dis seulement qu'il est besoin de discerner ce que nous pou-

vons imiter et ce que nous ne pouvons qu'admirer. Pensons que, par de généreux efforts et avec le secours de Dieu, nous pouvons comme les Saints arriver à un grand mépris du monde et de l'honneur et au détachement des biens périssables. Il semblerait, en vérité, tant nos cœurs sont étroits, que la terre va nous manquer, si nous oublions un instant ce corps pour nous occuper des intérêts de l'âme ! »

Après la fausse humilité, le faux zèle : autre piège de l'ennemi.

« Venant à peine de goûter, dit Thérèse, la douceur et les avantages de la vie spirituelle, les commençants voudraient voir tout le monde l'embrasser sur-le-champ. Le désir est bon ; mais le mode de le réaliser peut n'être pas exempt d'inconvénient, si l'on n'use d'une sage réserve et de beaucoup d'adresse, afin de ne point paraître faire la leçon aux autres. Pour leur être utile, il faut des vertus très solides ; autrement, on leur devient un sujet de tentation ou même de scandale par le désaccord qu'ils voient entre nos conseils et nos actes... De plus,

ce zèle a un autre fâcheux résultat, c'est que l'âme y perd au lieu d'y gagner. Dans les débuts, elle ne doit prendre soin que d'elle-même ; là doivent tendre ses plus vaillants efforts ; et il lui sera souverainement utile de vivre comme si sur la terre elle était seule avec Dieu seul. »

Autre tentation de nature analogue, et que la Sainte nous signale ainsi : « Les commençants ont encore à se défier d'un certain déplaisir que leur cause la vue des péchés et des fautes du prochain. Le démon leur persuade que s'ils s'affligent, c'est uniquement parce qu'ils désirent ne point voir Dieu offensé, et qu'ils ne sauraient souffrir les outrages faits à sa gloire. Ils voudraient aussitôt y porter remède, et leur inquiétude les empêche de s'appliquer à l'oraison. Le plus grand mal est de s'imaginer que c'est vertu, perfection, zèle ardent pour Dieu. Je ne parle pas ici de la peine que donnent les péchés publics ou les hérésies qui entraînent tant d'âmes à leur perte : cette peine est très légitime, et venant de la source la plus pure elle

n'inquiète pas. Afin de nous soustraire aux dangers d'un zèle intempestif de réformateur, efforçons-nous d'avoir toujours les yeux ouverts sur les vertus des autres, et pour ne pas voir leurs défauts, considérons la grandeur de nos péchés. Une telle pratique nous conduit peu à peu à l'acquisition de cette belle modestie chrétienne, qui nous porte à croire tous les autres meilleurs que nous. »

La Sainte, nous le savons, tenait du fond des entrailles à la foi catholique et à tous ses enseignements. Aussi la meilleure garantie à ses yeux que l'âme est sous l'action du bon Esprit, c'est que « se défiant d'elle-même, elle se sente si ferme dans sa croyance, que pour la moindre des vérités révélées, elle serait prête à affronter mille morts. Pour prix d'une disposition si généreuse, Dieu rend encore plus vive et plus forte la foi de cette âme. Elle met un soin continuel à prendre en tout l'esprit de l'Église ; dans ce but elle interroge souvent ceux qui peuvent l'éclairer. Elle est si immuablement attachée à son symbole, que

toutes les révélations imaginables, vît-elle les cieux ouverts, ne seraient pas capables d'ébranler sa conviction sur le plus petit article enseigné par l'Église... Lorsqu'une âme ne voit point en elle cette mâle vigueur de la foi, et lorsque les tendresses de dévotion ou les visions qu'elle a ne contribuent pas à l'augmenter, je dis qu'elle ne doit pas les tenir pour sûres... La plus légère divergence avec l'Écriture dispense de toute recherche ultérieure : seule, elle accuse d'une manière si évidente l'action du mauvais esprit, que si le monde entier m'assurait que c'est l'Esprit de Dieu, je ne le croirais point. »

Il serait trop long, et peu utile après ce qui précède, d'expliquer avec notre admirable Maîtresse, quelle différence distingue essentiellement les paroles intérieures qui viennent de Dieu et celles qui viennent de nous-mêmes ou du démon ; comment encore le grand ennemi de la nature humaine, comme l'appelle saint Ignace, ne pouvant plus nous entraîner directement au mal, s'efforce de nous surprendre par l'ap-

parence du bien, et nous pousse à des excès inconsiderés dans la pratique de la mortification, surtout extérieure, de l'humilité même et de toutes les vertus. Ce sont là des leçons qui reviennent sous mille formes et, pour ainsi dire, à chaque page dans les écrits de la sainte Mère : qu'on aille les chercher à la source, où elles conservent toute leur saveur native.

Ajoutons seulement un mot sur les tentations même extérieures, dont le diable se sert, comme d'une dernière machine de guerre, contre ceux qu'il trouve invincibles à ses attaques secrètes : Thérèse eut aussi sa large part de ce nouveau genre d'épreuve. Entre beaucoup de faits qu'elle raconte, je choisis le suivant : « Un jour le démon me tourmenta durant cinq heures par des douleurs si terribles et par un trouble d'esprit et de corps si affreux, que je ne croyais pas pouvoir y résister plus longtemps. Quelques sœurs qui étaient présentes en furent épouvantées, et cherchaient en vain, comme moi, un remède à ma torture. J'ai la coutume dans ces moments d'intolé-

rables souffrances de me recommander à Dieu du fond de l'âme, et de faire des actes intérieurs de résignation. Je demande au Seigneur la grâce de la patience, et j'accepte ensuite, s'il y va de sa gloire, de rester dans cet état jusqu'à la fin du monde.

« Je cherchais donc par cette pratique quelque allègement à mes cruelles douleurs, lorsqu'il plut au Seigneur de me faire voir que le démon en était l'auteur ; car j'aperçus près de moi un petit nègre d'une figure horrible, qui grinçait des dents, désespéré d'essuyer une perte là où il comptait sur un gain. Je me mis à rire et n'eus point peur. Mais les sœurs qui me tenaient compagnie étaient saisies d'effroi, et ne savaient que faire pour me soulager. L'ennemi se déchaînait contre moi avec une telle fureur, que par un mouvement irrésistible, je me donnais de grands coups, heurtant de la tête, des bras et de tout le corps contre ce qui m'entourait. Pour surcroît de souffrance, j'étais livrée à un trouble intérieur plus pénible encore, qui ne me laissait pas un seul instant de repos ; et je n'osais

demander de l'eau bénite, de peur d'effrayer mes compagnes et de leur faire connaître d'où cela venait....

« A la fin cependant je dis à mes sœurs que, si elles ne devaient pas en rire, je leur demanderais de l'eau bénite. Elles m'en apportèrent, et en jetèrent sur moi, mais sans aucun effet. J'en jetai moi-même du côté où était l'esprit de ténèbres, et à l'instant il s'en alla. Tout mon mal me quitta de même que si on me l'eût ôté avec la main. Je restai néanmoins toute brisée, comme si j'avais été rouée de coups de bâton. Une leçon bien précieuse venait de m'être donnée : je pouvais me former une idée de l'empire si tyrannique exercé par le démon sur ceux qui sont à lui, puisqu'il peut, quand Dieu le permet, torturer à un tel excès un corps et une âme qui ne lui appartiennent pas. Cela me donna un nouveau désir de me délivrer d'une si détestable compagnie. » Comment s'obtient cette délivrance ? C'est précisément ce qu'il nous reste à demander à notre Sainte.



## III.

N OUS le savons déjà par les faits et enseignements qui précèdent ; mais il sera bon de les résumer ici avec quelque méthode, en y ajoutant à l'occasion de nouveaux éclaircissements.

Il y a deux sortes d'armes à employer contre Satan : les unes sont plus matérielles, les autres toutes spirituelles ; souvent elles se prêtent un secours mutuel.

Parmi les armes directement matérielles, sainte Thérèse indique : le Crucifix, le signe de la croix et l'eau bénite. Gardons-nous de croire qu'il y ait dans ces détails rien de minutieux : comme elle nous l'a dit ailleurs, « nous ne sommes pas des anges », et nous avons besoin de signes sensibles pour exciter notre foi. Un pieux auteur de ce temps, M. l'abbé Gaume, a publié deux opuscules remarquables, sous les titres respectifs de : *Le Signe de la Croix* et *L'Eau bénite au XIX<sup>e</sup> siècle*. Il démontre par de très bons arguments, qu'on est en droit d'attribuer à l'usage, de plus en plus rare, de

ces deux sacramentaux, les maladies auparavant inconnues qui frappent aujourd'hui les hommes, les animaux et les fruits de la terre. Quand tout était pour ainsi dire marqué du signe de notre salut ou imprégné de la bénédiction divine, le démon n'osait approcher, et se sentait rejeté au loin par une force supérieure. Aujourd'hui son action a le champ libre, et c'est pour écarter les derniers obstacles qu'il fait en ce moment, par lui-même et par ses suppôts, une guerre acharnée aux Crucifix et à tous les emblèmes religieux. Sa tactique nous montre suffisamment quelle doit être la nôtre; ne serait-ce pas pure folie de faire le jeu de l'ennemi?

Il n'est pas besoin de dire quelle confiance Thérèse avait au Crucifix. Ce fut toujours son premier recours contre les assauts du démon, et bien des fois, il ne lui en fallait pas d'autre. Ce qui est moins connu, c'est sa confiance vraiment extraordinaire en l'eau bénite. Écoutons-la : « Je l'ai éprouvé bien des fois, rien n'égale le pouvoir de l'eau bénite pour chasser les démons.

et les empêcher de revenir. La vertu de cette eau est donc bien grande ! Pour moi, je goûte une consolation toute particulière et fort sensible lorsque j'en prends. D'ordinaire, elle me fait éprouver comme un renouvellement de mon être que je ne saurais décrire, et un plaisir intérieur qui fortifie toute mon âme. Ceci n'est pas une illusion, je l'ai ressenti un très grand nombre de fois, et j'y ai prêté une attention fort sérieuse. Volontiers je comparerais une impression si agréable à ce rafraîchissement dans toute la personne que l'on sent à boire un verre d'eau froide, quand on est excédé de chaleur et de soif. Je considère à ce sujet quel caractère de grandeur l'Église imprime à tout ce qu'elle consacre ; je tressaille de joie en voyant la force mystérieuse que ses paroles communiquent à l'eau, et l'étonnante différence qui existe entre celle qui est bénite et celle qui ne l'est pas. »

La présence eucharistique du Corps de Notre-Seigneur, soit renfermé au tabernacle, soit immolé sur l'autel, soit bien plus encore reçu dans la

sainte Communion est aussi, on le comprend, un très efficace agent de préservation et de protection contre les influences diaboliques. Souvent la sainte Mère l'éprouvait, même sensiblement. Combien de fois le grand ennemi est refoulé dans l'abîme, rien que par la rencontre d'une église, d'un sanctuaire où réside notre Dieu ! Il est aisé d'entendre pourquoi, toujours et partout, ses efforts ne tendent qu'à diminuer le nombre de ces asiles sacrés. Son bonheur, son triomphe, est de les détruire et d'en faire disparaître jusqu'aux ruines. Au contraire, les amis du Sauveur n'ont pas de meilleure joie que de multiplier sa présence sacramentelle, et de s'en approprier le plus possible les immenses bienfaits. Ils savent bien qu'alors ils sont plus forts que Satan, et qu'il n'ose plus les attaquer que de loin.

Quant aux armes exclusivement spirituelles, on les a vues déjà indiquées.

C'est la prière ardente et continuelle, surtout à l'heure du combat, mais sans trouble, sans violents efforts, sans

contention d'esprit et sans vaine discussion avec le tentateur. Dieu ne repousse jamais une telle prière, ne serait-elle formulée que dans un cri : Mon Dieu, au secours !

C'est la communication fidèle à qui de droit, ordinairement au prêtre de JÉSUS-CHRIST, aux supérieurs, quelquefois à un sage et sûr ami ; cette simplicité humble et docile ne manque guère d'être bénie et de dissiper l'orage.

C'est, quand on est sous le coup même de l'assaut, ou bien la résistance ouverte, directe, énergique, s'il s'agit d'une répugnance à vaincre ; il faut savoir dire alors coûte que coûte : En avant ! — Ou bien, la fuite, la diversion la plus prompte, s'il s'agit d'un attrait, d'un plaisir séduisant ; ici le courage consiste à fuir.

C'est enfin, la pleine confiance en Dieu ; dans aucun cas on ne doit s'en départir : elle assure la victoire, et il n'y a jamais au fond à succomber que ceux qui cessent de compter sur la grâce. Mais ici il convient d'entendre notre Docteur. Thérèse vient d'être sou-

dainement délivrée, par un simple mot de Notre-Seigneur, de cette affreuse tourmente de quatre ou cinq heures, qui fut comme son Gethsémani. « N'aie point de peur, ma fille, avait dit JÉSUS, c'est moi ; je ne t'abandonnerai jamais, bannis toute crainte ; — et voilà, s'écrie-t-elle, qu'à ces seules paroles, je sentis renaître la sérénité ; au triste état de mon âme succédèrent soudain la force, le courage, l'assurance, la paix, la lumière ; en un instant j'avais été si complètement changée, que j'aurais hardiment soutenu contre le monde entier que ces paroles venaient de Dieu. » Voilà bien assurément la marque infaillible du bon Esprit : lui seul peut opérer, dans de telles conditions, une si absolue et si subite métamorphose. Mais ce que nous devons particulièrement remarquer ici, ce sont les réflexions qu'ajoute la Sainte :

« Voici les pensées qui s'élevaient alors dans mon âme : De quoi ai-je peur ? qu'est-ce donc ? Je veux servir mon adorable Maître ; je n'aspire qu'à le contenter ; je mets dans l'accomplissement de sa volonté toute ma joie,

tout mon repos et tout mon bonheur. Ce sont là mes sentiments, j'en suis sûre, et je le puis affirmer sans crainte. Si donc ce Maître est tout-puissant, comme je le vois ; si les démons sont ses esclaves, comme la foi m'en donne la certitude ; quel mal peuvent-ils me faire, à moi, la servante de ce Seigneur et de ce Monarque ? Pourquoi n'aurais-je pas la force de combattre contre tout l'enfer ? Je prenais en main une croix, et Dieu, à qui seul j'étais redevable de ce changement instantané, m'armait d'un tel courage, que je n'aurais point eu peur d'attaquer tous les démons réunis ; je sentais qu'avec cette croix je les aurais facilement vaincus. Je leur disais donc : Maintenant venez tous ; servante du Seigneur, je veux voir ce que vous pouvez me faire ! »

Elle ajoute, en s'élevant peu à peu du fait personnel à la doctrine : « Je puis affirmer qu'à dater de cette époque, ces malheureux esprits avaient peur de moi. Par un pur don du souverain Maître, j'ai gardé sur eux un tel empire, que je n'en fais pas plus de

cas que de mouches. Je les trouve pleins de lâcheté : dès qu'on les méprise, tout courage les abandonne. Si Dieu leur permet de tenter et de tourmenter quelques-uns de ses serviteurs, ce n'est que pour éprouver leur vertu et accroître leur sainteté, Je prie sa divine Majesté de nous faire la grâce de ne craindre que ce qui est réellement à craindre, et d'être bien convaincus qu'un seul péché véniel peut nous faire plus de mal que tout l'enfer ensemble. Si ces esprits pervers nous épouvantent, c'est que nous leur donnons volontairement prise sur nous par notre attachement à l'honneur, à la richesse, aux plaisirs : ils conspirent avec nous contre nous-mêmes. Si, au contraire, nous avons en horreur le monde et tous ses faux biens, si par un sincère amour nous embrassons la croix de JÉSUS-CHRIST, c'en est fait ; le démon est en fuite. Il abhorre de tels sentiments, il les redoute comme la peste. Ami du mensonge, et le mensonge même, il n'aura garde de faire un pacte avec qui marche dans la vérité. Mais s'aperçoit-il que l'entendement de quelqu'un est

obscurci, il travaille avec une merveilleuse adresse à éteindre en lui un reste de lumière ; et dès qu'il le voit assez aveugle pour mettre son repos dans ces hochets d'enfant qu'on appelle les vanités du monde, il sent bien que ce n'est plus là qu'un enfant : il le traite donc comme tel, et, avec une hardiesse qui va toujours croissant, il lui livre combat sur combat.

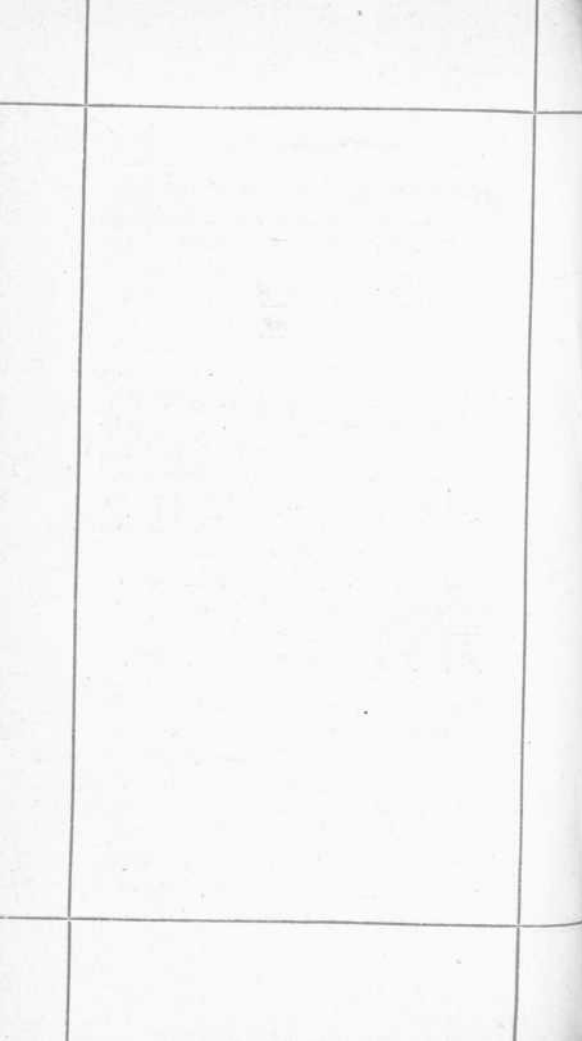
« Daigne le Seigneur, conclut-elle humblement, me faire la grâce de n'être pas du nombre de ces infortunés, et de toujours chercher mon repos, mon honneur, mon plaisir, dans leur véritable source ! Alors je n'aurai que du mépris et du dédain pour tous les démons. Je ne comprends pas ces craintes qui nous font dire : le démon, le démon ! quand nous pouvons dire : Dieu, Dieu ! et faire ainsi trembler notre ennemi. » (*Vie*, par elle-même, chap. xxv.)





Troisième Partie.

L'APOTRE.





## Chapitre premier.

### APOSTOLAT PERSONNEL.

Je me suis consumée de zèle pour le Seigneur Dieu des armées ; car les enfants d'Israel ont abandonné le pacte de votre alliance, ô mon Dieu ; ils ont détruit vos autels et tué vos prophètes. (*Paroles d'Elie, Troisième Livre des Rois, ch. XIX, v. 10 ; appliquées par l'Eglise à sainte Thérèse.*)



TOUTE sainteté est un foyer d'apostolat : ce foyer a un rayonnement plus ou moins sensible, plus ou moins étendu, mais toujours réellement efficace.

D'ordinaire, le rayonnement est proportionné à l'éminence même de la sainteté, par la raison bien simple que, l'action apostolique sur les âmes étant une œuvre essentiellement surnaturelle

et divine, le saint le plus uni à Dieu doit l'exercer avec le plus de puissance. Et c'est la pensée insinuée par le Sauveur lui-même, quand il dit à son Père : « Pour ceux que vous m'avez donnés, je fais éclater de plus en plus ma sainteté, afin qu'eux-mêmes soient aussi sanctifiés dans la vérité : *Pro eis sanctifico meipsum.* » (Évangile selon S. Jean, chap. XVII, v. 19.)

Le XVI<sup>e</sup> siècle, siècle de Luther, de Calvin et de Henri VIII, c'est-à-dire de l'orgueil, de l'immoralité et de toutes les passions en révolte contre l'Épouse immaculée du CHRIST, avait besoin de cette sainteté apostolique pour venger l'honneur de l'immortelle Église et réparer ses pertes : elle ne lui manqua pas. Voyez Ignace de Loyola, François Xavier et François de Borgia ; voyez Gaétan de Thienne, Philippe de Néri, Joseph de Calasanz ; voyez Charles Borromée et François de Sales, sainte Angèle de Mérici, sainte Chantal et tant d'autres : quelle pléiade d'astres lumineux paraît au firmament de l'Église !

Or, entre tous ces astres brille, com-

me une étoile de première grandeur, notre illustre Vierge d'Avila. Elle aussi concourait pour sa part à former cette puissante digue, destinée à contenir le débordement de l'erreur et de la corruption. La grande réforme catholique, inaugurée par le Concile de Trente, trouve en elle un de ses plus utiles auxiliaires. C'est au point qu'on a pu dire, non sans vraisemblance, que Thérèse et ses filles firent plus pour arrêter les progrès du protestantisme que les rigueurs de l'Inquisition et les armées de Phillippe II (1).

Nous avons maintenant à étudier notre héroïne sous cet aspect nouveau. Voyons tour à tour comment et jusqu'à quel degré elle fut apôtre, d'abord par son action personnelle, puis par ses écrits, enfin par son Carmel réformé.

Sans prétendre établir aucun rang

---

1. Edg. Quinet a même osé affirmer, en 1845, dans une de ses fameuses leçons du Collège de France, que « Ste Thérèse avait plus efficacement combattu le Protestantisme que Philippe II et qu'Ignace de Loyola. » Ma « nous attachons peu d'importance à cette boutade d'un écrivain, assurément fort peu compétent en pareille matière, et si connu d'ailleurs par sa haine furieuse contre les Jésuites, la monarchie chrétienne et l'Eglise.

de mérite entre Thérèse de JÉSUS et tant de grandes saintes qui l'avaient précédée, telles que les Hildegarde, les Gertrude, les Melchilde, les Brigitte de Suède et les Catherine de Sienne, il est assurément permis de chercher le caractère propre de sa sainteté. Eh bien, je ne crois pas me tromper en affirmant qu'il consiste précisément dans l'esprit de zèle dont elle fut dévorée.

Ces merveilleuses lumières de la vie contemplative, ces angéliques ornements du cloître, la plupart du moins, n'ont que peu de rayonnement hors de leurs solitudes : c'est là que ces belles âmes vivent, se délectent et se consomment dans les actes et les flammes de la divine charité. L'état général du monde chrétien, soumis en principe au CHRIST et à son Vicaire, leur permet cette heureuse sécurité et ce repos d'ailleurs si fécond. Elles prient sans doute, elles s'immolent même dans la pénitence pour la gloire du Seigneur et le salut des âmes. Mais ce n'est pas directement leur préoccupation souveraine ni l'objet habituel de leurs pieuses ardeurs. Elles aspirent plutôt à

s'entretenir avec leur Bien-Aimé, à pleurer tour à tour et à se réjouir avec lui, à l'adorer, à le remercier, à lui dire et redire sans fin l'hymne toujours le même et toujours différent de leur amour pour lui et de son amour pour elles.

Catherine de Sienne semble faire exception, puisque la Providence la mêla, humble fille inconnue et si jeune encore, aux plus grandes affaires religieuses de son siècle, et lui confia la mission, si courageusement remplie, de ramener le Saint-Siège d'Avignon à Rome ; c'est, en effet, le précurseur le plus remarquable de notre Thérèse. Mais pourtant Catherine, si ardente et si habile à la conversion des pécheurs, n'a pas laissé après elle de famille religieuse pour continuer son apostolat ; et dans son admirable *Dialogue* on retrouve plus ordinairement les effusions intarissables de son amour que les insatiables aspirations de son zèle.

Telle et plus apôtre encore m'apparaît Thérèse de JÉSUS.



## I.

ELLE est apôtre dès le premier âge. Faut-il rappeler la scène de son départ pour le martyre, à sept ans ? Rodrigue, son frère, en a dix ; et cependant il n'a pas l'initiative de cette magnifique résolution. Après leur retour forcé à la maison, quand il faut s'expliquer devant la mère, en apparence mécontente mais au fond bienheureuse, Rodrigue ne peut s'empêcher de dire : « C'est la petite, *la niña*, qui m'a entraîné ! » Elle l'entraînera à bien d'autres saintes folies. Mais voyez donc la petite conquérante !

Elle grandit, et son zèle avec elle. Elle est forcée de convenir que partout on lui témoigne estime, confiance, amitié. Elle exerce autour d'elle je ne sais quelle fascination, à laquelle très peu résistent. Les cœurs volent après elle, attirés par sa bonne grâce, et captivés par le charme surnaturel qui semble émaner de toute sa personne. Quelle puissance, et combien dangereuse, si la vertu n'en avait pas dirigé l'emploi ! Mais elle n'en usa jamais que pour le

bien de ceux qui en subissaient le prestige.

Ce furent d'abord les membres de sa famille, pour lesquels elle ne cessa de montrer la plus tendre et la plus religieuse sollicitude. On nous permettra ici quelques détails intimes.

Elle forma elle-même son excellent père, Alphonse de Cepeda, à la pratique de l'oraison mentale. Il y fit de grands progrès et devint rapidement un chrétien modèle. Sa fille applaudissait, et bien que ce fût le temps où elle négligeait ce saint exercice, elle ne laissait pas de l'y encourager de son mieux. C'est elle qui le soigna dans sa dernière maladie, et avec quel dévouement, avec quelle tendresse ! Son cœur déborde dans le récit qu'elle nous fait de cette sainte mort : « Qu'il fut admirable, dit-elle, à son heure suprême ! Comme sa belle âme soupirait après la patrie ! Quels touchants avis après avoir reçu l'Onction des mourants !... Il souffrait surtout d'une douleur très vive aux épaules, qui ne lui laissait pas un instant de relâche. Comme je savais avec quelle dévotion il contemplait,

en méditant, JÉSUS chargé de sa croix, je lui dis que ce bon Maître voulait lui faire sentir quelque chose des douleurs qu'il avait endurées dans ce mystère. Cette pensée lui donna tant de consolation, que dès ce moment je ne l'entendis plus se plaindre. C'est en récitant le *Credo*, qu'il rendit doucement son âme à son Créateur. Aussitôt il partit beau comme un ange. » Heureux père d'avoir eu cet autre ange pour l'assister à la mort ! (*Vie* par elle-même, chap. VII.)

Son frère le plus chéri, Rodrigue, suivit la carrière des armes, et s'y distingua par son courage et la noblesse de ses sentiments. Il était passé, jeune encore, dans les possessions espagnoles d'Amérique. Il y fut tué, à Rio de la Plata, en combattant pour sa religion et pour son roi. Thérèse, d'accord en cela avec plusieurs anciens Pères de l'Église, le considérait comme un vrai martyr. Ainsi le héros avait réalisé les naïves aspirations de l'enfant.

Un autre de ses frères, Laurent de Cepeda, le chef de la famille, n'eut pas une moindre part aux saintes préoccu-

pations de cette tendre sœur. Après un séjour de trente-quatre ans au Nouveau-Monde, où il perdit sa femme, il revint en Espagne avec ses nombreux enfants. C'était en 1575, l'année même de la fondation du Carmel réformé de Séville. Laurent fut l'insigne bienfaiteur du nouveau monastère, et Thérèse, toujours si reconnaissante, redoubla de soins pour la sanctification de cette âme chérie. Il faut lire les nombreuses lettres qu'elle lui écrivit à ce sujet. Deux surtout m'ont paru aussi délicieuses qu'instructives.

Elle y prend tous les tons, même celui d'une agréable plaisanterie. Elle va jusqu'à lui envoyer des couplets spirituels, qu'elle vient de composer et dont elle s'amuse beaucoup. Mais elle n'oublie rien, pas même les affaires temporelles, que Laurent était un peu porté à négliger au profit-prétendu de son salut. « N'allez pas vous imaginer, lui dit-elle, que si vous aviez plus de temps à vous, vous feriez plus d'oraison. Désabusez-vous de cette idée : un temps aussi bien employé que celui qu'on passe à prendre soin du bien de

ses enfants ne nuit jamais à l'oraison. » Plus loin, elle ajoute : « Je vous dirai même que, pour vous écrire cette lettre, j'ai manqué ce soir mon oraison. Je ne m'en fais point de scrupule ; mais franchement j'ai grand regret de n'avoir pas plus de temps que je n'en ai. Que Dieu nous en donne davantage, à vous et à moi, pour l'employer toujours à son service ! Ainsi soit-il. » (Edit. Espagnole de 1830, Lettre CXXXII<sup>e</sup>.)

C'est dans cette même lettre qu'elle parle avec une si vive tendresse d'une de ses nièces, fille de Laurent, la petite Teresita : « Dites-lui bien, s'il vous plaît, qu'elle ne craigne point que j'aime personne autant qu'elle. J'ai grande envie de la voir. Ce que vous avez écrit d'elle à Séville m'a donné de la dévotion. On m'a envoyé ici vos lettres, qui ont beaucoup diverti nos sœurs ainsi que moi... » Cette enfant dont la sainte dit encore « qu'elle a la grâce d'un ange », n'avait que sept ans quand son admirable tante voulut bien se charger de son éducation. Elle fut reçue, par une exception unique, au couvent de St-Joseph d'Avila, où dans un âge si

tendre elle suivit de son mieux les exercices de la vie religieuse, ravissant tout le monde par son innocence et ses vertus précoces. A treize ans elle fut admise parmi les novices. La sainte, voulant lui prodiguer ses soins jusqu'à la fin, l'emmena avec elle à sa dernière fondation, qui fut celle de Burgos. De cette ville elle écrivait encore, le 6 juillet 1582, à la Mère Marie de S. Joseph : « Avec toutes vos filles, recommandez instamment à Notre-Seigneur la sœur Thérèse qui est une petite sainte, *que esta muy santita*, et qui brûle du désir de faire profession. » (Edit. Espagnole, Lettre cccxcie.) Elle regagnait Avila, précisément pour présider aux noces spirituelles de sa nièce, quand un ordre de ses supérieurs la dirigea sur Albe de Tormez, d'où elle devait s'envoler à la couronne. La jeune Thérèse justifia pleinement cette prédilection et de si belles espérances.

Je m'attarde devant tous ces types charmants, et je n'ai encore rien dit de Jeanne de Ahumada, sœur bien-aimée de notre sainte, ni de son intéressante famille : c'est toujours le

même cœur, la même pieuse sollicitude. Voici d'abord le jeune Gonzalve, ressuscité à cinq ans par Thérèse, dans des circonstances attendrissantes, et qui, au rapport de Ribera, disait souvent à sa tante : « Madame, vous êtes tenue en conscience de me faire aller au ciel, car sans vous j'y serais depuis longtemps. » Thérèse ne trompa pas sa confiance. A vingt-huit ans, après avoir mené une vie sérieusement chrétienne à la cour des ducs d'Albe, il purifia une dernière fois son âme par une confession générale, et mourut saintement en 1587, revêtu du saint habit du Carmel, que venait de lui envoyer sa sœur Béatrix, déjà carmélite à Saint-Joseph d'Avila.

Cette Béatrix avait quelque temps résisté à la grâce et tourné ses pensées vers le monde. Mais la Sainte lui disait : « Vous avez beau faire, Béatrix, vous serez un jour carmélite déchaussée. » Cette prophétie n'eut son accomplissement qu'après la mort de son auteur. Ce fut à l'occasion d'une neuvaine que la duchesse d'Albe faisait célébrer près du tombeau déjà mira-

culeux de la sainte Réformatrice. Béatrix de Ahumada en suivit les exercices, et c'est auprès de ces vénérables dépouilles que Dieu lui fit entendre l'appel des Vierges. Elle ne pouvait manquer de se rendre. Elle devint une des plus pures gloires du Carmel renaissant, et mourut en 1639, au monastère de Madrid, assistée de saint Joseph et de sainte Thérèse elle-même.

Disons, pour abrégér, que onze ou douze des plus proches parents de la Sainte embrassèrent la vie religieuse, presque toujours d'après sa direction. Naturellement, le Carmel en eut la meilleure part; mais j'en trouve un, son propre frère, qui revêtit la robe blanche de Saint-Dominique qu'il honora par ses vertus; et un autre, François Godoy, son cousin, qui s'enrôla dans la Compagnie de Jésus. Ce dernier mérita de faire partie de cette magnanime troupe de quarante missionnaires, que le grand Ignace d'Azavedo conduisait au Brésil, quand, vers la hauteur de l'Ile de Palma, ils furent assaillis par des corsaires calvinistes, massacrés en

haine de la foi, et jetés à la mer. Le bienheureux François se signala par son intrépidité; au milieu du carnage, on l'entendait s'écrier: « Courage, frères, courage! ne dégénérons pas des hauts sentiments des enfants de Dieu!» Paroles bien dignes du V. Père Balthazar Alvarez, qui les lui avait apprises, et aussi de sa sainte cousine Thérèse, qui, en oraison au moment du martyre, vit le glorieux bataillon monter au ciel.

Tous ces détails peuvent paraître longs et déplacés: ce n'est pas notre avis. Ils démontrent péremptoirement que l'amour de Dieu, loin d'éteindre les affections légitimes de la nature, ne fait que les épurer en les animant d'une flamme nouvelle. Et puis où trouver un aussi merveilleux tempérament de bon sens pratique, d'amabilité, d'élévation, de condescendance, de tous les éléments du véritable zèle fondus dans l'Esprit de Dieu?

## II.

**N**OUS le savons déjà, l'influence apostolique de Thérèse ne se renferma pas dans le cercle restreint de

la famille. De bonne heure, elle l'étendit sur les pécheurs, en apparence les plus endurcis, et en arracha plusieurs aux griffes de Satan. On en peut voir un exemple frappant, raconté par elle-même au chapitre V de sa *Vie*. Que de tendre compassion ! que de touchantes industries ! que de saintes audaces ! Rien ne lui coûte ; et Dieu couronne ses efforts du plus consolant succès.

Cette grâce, avec les années et ses progrès dans la vertu, prit d'admirables développements. Souvent Dieu lui faisait connaître par une lumière surnaturelle le véritable état d'une âme ; et si cet état n'était pas bon, si le péché y avait établi sa demeure, saisie aussitôt d'une vive et profonde pitié, surtout quand il s'agissait d'une âme consacrée à Dieu, elle ne pouvait prendre aucun repos, elle repoussait toute consolation, jusqu'à ce qu'elle l'eût retirée de l'abîme. Combien d'âmes lui durent ainsi comme visiblement leur salut éternel !

Combien d'autres virent par ses soins abrégier leur purgatoire ! Qu'on lise, au *Livre des Fondations*, le chapitre X, où est rapportée celle de

Valladolid. On y admirera, non sans émotion, toutes les miséricordes de Notre-Seigneur et de Notre-Dame à l'égard d'un jeune gentilhomme, Bernardin de Mendoza, qui, après avoir libéralement contribué à la création de ce couvent, fut frappé de mort subite. La Sainte, d'abord fort inquiète sur son salut, ne tarda pas à en obtenir la divine assurance, et vit son âme entrer dans la gloire, au moment où Thérèse communiait pour la première fois dans le nouveau monastère. Digne fruit d'une charité qui ne pouvait s'arrêter à la tombe!

Mais Thérèse faisait mieux encore que de peupler le ciel d'élus; elle entraînait les âmes à sa suite vers la plus haute perfection, sachant bien qu'un seul saint éminent procure souvent plus de gloire à Dieu que mille chrétiens vulgaires. Nous l'avons reconnu pour ses parents; elle n'avait pas moins de succès auprès des étrangers. Quel amour pour Dieu n'inspira-t-elle pas aux dames ses amies: Dona Guiomar de Ulloa, Louise de Lacerda, la duchesse d'Albe et à tant d'autres! Les hommes

les plus distingués par leur rang, leur science, leur vertu, et tous les genres de mérite, ne subissaient pas avec moins de docilité son religieux ascendant. Combien de fois ses confesseurs, dont elle respecta si fidèlement l'autorité, ne trouvèrent-ils pas dans leurs communications avec elle lumière, force et ferveur ! Un d'entre eux parlera au nom de tous : « Si nous voulions dire quels grands fruits spirituels elle produit en tous ceux qui traitent avec elle, nous n'en finirions pas ; car c'est une grande merveille de Dieu à laquelle nous assistons. Je ne dirai rien de moi, si ce n'est que, du moment que j'ai commencé à la diriger, et il y a déjà longtemps, Notre-Seigneur m'a favorisé en bien des choses où je touchais du doigt son secours. Il m'est impossible de ne pas la regarder comme une sainte. » (*Vie* par Ribera, livre IV, ch. XI.)

Mais il y eut deux hommes surtout, deux religieux éminents de l'Ordre de Saint-Dominique, le P. Pierre Ibañez et le P. Vincent Baron, à qui elle fit le plus grand bien, en les embrasant du désir de la sainteté. Sous son impulsion

ardente, ils s'adonnèrent l'un et l'autre à l'oraison, le P. Baron particulièrement. A ce dernier elle transmet certains messages de la part de Notre-Seigneur, et elle ne cessait de prier pour son avancement spirituel. Leurs progrès à tous deux furent si rapides et ils s'élevèrent si haut, que la sainte elle-même en était dans l'étonnement, et n'eût pu le croire si elle ne l'avait vu de ses yeux. (*Vie* par elle-même, chap. XXXIII et XXXIV).

Après cela, nul ne sera surpris de voir les plus vénérables, les plus saints personnages de son temps, que nous avons nommés ailleurs, et que l'Église devait un jour placer sur les autels, se faire un bonheur de l'entendre parler des choses divines et sortir de ces entretiens tout embaumés de célestes parfums.

Le lecteur me devance et me rappelle l'influence décisive, qu'elle exerça sur la direction spirituelle de saint Jean de la Croix, « ce sublime contemplatif », comme l'appelle Bossuet, et ce collaborateur visiblement providentiel de la Sainte dans la réforme

du Carmel : c'est lui qui, tout rempli de la pensée de Thérèse, arbora pour les hommes le même drapeau qu'elle avait arboré pour les femmes. Il tient en si haute estime ses écrits mystiques, qu'il ne veut pas traiter de l'oraison, regardant ce sujet comme épuisé par la séraphique Mère, et son ambition se borne à combler quelques lacunes. On connaît l'histoire de ses entretiens à la grille avec Thérèse, quand l'un et l'autre tombèrent en extase et furent soulevés de terre. Elle disait en riant : « Oh ! désormais je me défierai de lui, car non seulement il a des extases, mais il en donne, » comme si elle n'était pas capable d'en avoir toute seule ! L'Église les confond dans son admiration reconnaissante ; l'Ordre de Notre-Dame les considère comme ses deux colonnes ; la science mystique n'a pas de plus purs et de plus sublimes maîtres.

N'oublions pas non plus le Père Jérôme Gratien de la Mère de Dieu, cet autre habile et généreux auxiliaire de la Sainte. Que n'eut-il pas à souffrir des ennemis de la Réforme ! Mais

comme Thérèse l'encourage, le console, le guide ! Que d'attentions vraiment maternelles ! Que de conseils pour sa perfection et au besoin pour sa santé ! Elle ne se lasse pas de lui écrire, compatit à ses peines, applaudit à ses succès, et ne croit jamais l'avoir assez remercié de son dévouement. C'est en sa faveur qu'elle ose un jour implorer directement la protection de Philippe II, et avec une force, une dignité, une éloquence qui saisissent le monarque. « Quelle femme ! » s'écrie-t-il ; et les intérêts de la gloire divine sont sauvés.

Je n'ai rien dit encore de la sainte séduction qu'elle exerçait sur les jeunes et belles âmes que la Providence plaçait sur sa route : la plupart du temps l'attraction était souveraine et comme irrésistible. Les exemples en sont nombreux dans tout le cours de sa vie ; mais ils se multiplient encore davantage et deviennent plus touchants à l'époque des fondations : ce sont parfois des familles entières qui s'ébranlent et désertent le monde, comme aux temps héroïques de saint Bernard.

Quel bonheur pour elle de les accueillir, de les former, et de les présenter au céleste Époux ! Partout surgissent de nouvelles ruches mystiques, et de tous les côtés accourent, pour les remplir, des troupes de vierges, qui viennent butiner, non sur les fleurs mais sur les épines de la vie, le miel si précieux de la divine charité : ruches bénies, ruches toujours fécondes en essaims, et que le plus souvent le seul souvenir de Thérèse peuplera d'habitants !

## III.

**M**AIS d'où venait à Thérèse cette puissance de sanctification ? Evidemment de son zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Essayons de caractériser ce zèle, pour en pénétrer les secrets.

D'abord, il était accompagné d'une vertu très solide. Rien n'est efficace comme l'exemple. Tant que son zèle n'eut pas pour fondement une véritable union avec Dieu dans l'oraison, il demeura presque stérile : « Dans le cours de plusieurs années, dit-elle, trois

personnes seulement ont profité de mes entretiens, tandis que plus tard, quand le divin Maître eut affermi ma bonne volonté, dans l'espace de deux à trois ans, j'ai eu le bonheur de faire du bien à un grand nombre d'âmes. » (*Vie* par elle-même, chap. XIII.) Bonne leçon pour qui veut sérieusement gagner des cœurs à JÉSUS-CHRIST !

Ce n'est pas tout : elle ne reculait devant aucun sacrifice, aucune souffrance, pour sauver une âme, sachant bien qu'on n'est apôtre qu'à condition d'être un peu victime. Entreprenait-elle une conversion ? Il lui fallait faire plusieurs jours d'oraison ; il lui fallait de plus supporter toutes les attaques du démon furieux. Parfois elle était si maltraitée par l'ennemi, qu'elle faisait compassion à ses filles : c'étaient au dedans des troubles affreux, au dehors une grêle de coups ; et souvent elle y ajoutait des macérations volontaires. Aussi, quand la grâce avait remporté la victoire, on l'entendait dire qu'elle aurait à le payer. Elle allait jusqu'à s'offrir à Dieu pour acquitter la dette

du coupable. (*Vie* par Ribera, livre IV, chap. XI.)

Inutile de rappeler ici ce que nous avons tant de fois constaté : sa dextérité à profiter des circonstances, sa délicatesse à ménager toutes les susceptibilités, son habileté consommée à entrer par la porte des gens pour les faire sortir par la sienne, sa patience infatigable, sa condescendance à d'innocents caprices ; et tout cela sans calcul, sans apprêts, rondement, avec cette spontanéité, cette loyauté parfaite, qui enlèvent, avec ce charme de l'esprit, cette bonté du cœur, cette grâce exquise du langage, qui achèvent la conquête.

Mais moyens naturels et moyens surnaturels tiraient toute leur efficacité apostolique de l'amour qui la consumait. Du fond de sa cellule, elle a constamment l'œil ouvert, sur le ciel d'abord, et puis sur le monde chrétien bouleversé par une effroyable tempête. Elle regarde au loin, auprès, autour d'elle. Elle regarde aux plus humbles degrés comme aux plus hauts sommets de la société, jusque dans les

rangs de la tribu sacerdotale et de la milice religieuse. Que voit-elle ? Dieu partout outragé, son CHRIST partout insulté, bafoué, conspué ; les cloîtres violés, et les âmes qui avaient juré d'y vivre et d'y mourir sous le joug de la règle, brisant leurs liens sacrés pour retourner aux vains plaisirs du monde ; les colonnes mêmes du sanctuaire parfois ébranlées, jetées par terre, en sorte que l'Église paraîtrait chanceler sur ses bases : à cette vue, son cœur s'émeut, ses yeux se remplissent de larmes ; elle veut à tout prix venir en aide aux malheureux qui périssent ; elle prie, elle parle, elle écrit, elle souffre ; elle jette à tous les échos des cris suppliants, des cris de détresse, pareils aux cris du naufragé qui se sent envahi par les flots. Voilà Thérèse de JÉSUS, et quel esprit l'âme, quel amour la transporte. Coûte que coûte, il faut qu'elle se dépense pour les âmes, qu'elle s'immole pour les âmes, qu'elle sauve des âmes, ou qu'elle meure. On pense à François-Xavier, on pense à Paul lui-même. C'est, comme pour ces grands apôtres, quelque chose qui res-

semble aux douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce qu'une âme soit ressuscitée à la vie de la grâce, puis formée à la vie parfaite en JÉSUS-CHRIST.

Une belle et pieuse inspiration d'artiste, éclore depuis peu derrière les grilles du Carmel, nous figure sous une forme neuve et saisissante la miséricordieuse bonté du Sauveur des hommes (1). Il passe à travers le monde et à travers les générations humaines comme il passait autrefois à travers les villes et les bourgades de la Judée. Son pas, bien que digne, est rapide, car beaucoup de malheureux l'attendent. D'une main il épanche ses bienfaits ; de l'autre il montre son Cœur tout rayonnant d'amour. N'est-ce pas la traduction fidèle de saint Marc : « Et JÉSUS s'en allait par les villes et bourgades de la Judée, guérissant toute infirmité et annonçant la bonne nouvelle de son règne » ? Vous ne m'en voudrez pas, Seigneur, si je

1. Chez Gustave, photographe, Le Mans. — En statues, de diverses grandeurs, à Paris, chez Daniel, rue Bonaparte. Une de ces statues, de taille surhumaine et de l'effet le plus touchant, orne déjà la chapelle de St-Martin, dans la crypte de Montmartre.

salue dans votre incomparable Épouse Thérèse une copie, assurément imparfaite, mais exacte pourtant de ce type. Elle aussi s'en va, à travers son Espagne, et, par ses exemples comme par ses écrits, à travers toute la terre et tous les siècles, pour consoler, éclairer, guérir, et pour propager le règne de JÉSUS-CHRIST : *Circuibat JESUS civitates et castella ...*

Mais nulle invention de l'art n'est capable de peindre les ardeurs brûlantes de ce zèle, comme la plume de la Sainte elle-même. Citons presque au hasard une de ces admirables effusions : « Dieu de mon âme, qui êtes tout compassion et tout amour, vous dites : *Venez à moi, vous qui avez soif, et je vous donnerai à boire.* Hélas ! comment n'auraient-ils pas grande soif, ceux que les désirs des misérables biens de la terre consomment de leurs feux ? Qu'ils ont besoin de cette eau céleste, pour ne pas achever de périr au sein de ces flammes ! Je sais bien, Seigneur, que votre bonté ne la leur refusera pas ; vous l'avez vous-même promis, et vos paroles ne peu-

vent manquer de s'accomplir. Mais si la longue habitude de vivre dans ce feu, comme dans leur élément, fait qu'ils n'en sentent plus les atteintes, si, à force de démente, ils ne voient pas l'excès de leur misère, où trouver un remède, ô mon Dieu ? Vous êtes venu en ce monde pour remédier à d'aussi grands maux : commencez, Seigneur, commencez. C'est la difficulté même qui fera mieux éclater votre miséricorde.

« Considérez, mon Dieu, combien vos ennemis gagnent chaque jour de terrain. Ayez pitié de ceux qui n'ont pas pitié d'eux-mêmes ; et puisqu'ils sont assez malheureux pour ne point vouloir aller à vous, venez vous-même à eux, ô mon Dieu. Je vous le demande en leur nom, et je sais bien que, s'ils comprennent leur état, s'ils reviennent à eux et commencent à vous goûter, ces morts ressusciteront. »  
(*Livre des Exclamations*, ix.)





## Chapitre second.

### APOSTOLAT DE SES ÉCRITS.

Venez manger mon pain, et boire le vin que je vous ai préparé. (*Livre des Proverbes, chap. IX, v. 5.*)



LES personnages marquants de notre race laissent après eux une postérité de bonnes ou de méchantes œuvres. Quand ils auront disparu de la scène du monde, elle continuera le bien ou le mal de leur vie ; elle contribuera d'âge en âge à les couronner d'honneur ou à les couvrir de honte, et même à augmenter en un sens devant Dieu leur mérite ou leur dette. Il s'agit, on le comprend, du souvenir de leurs actions, de la lecture de leurs écrits, de la

vitalité posthume de leurs idées et de leur influence.

Prenez, par exemple, un Luther. Quel compte, dès la mort, au tribunal du souverain Juge ; et pourtant son œuvre ne faisait que de commencer. Depuis plus de trois siècles, elle ne cesse d'étendre ses ravages, qui ne finiront sans doute qu'au dernier des jours. Alors seulement on verra tout le mal qu'il a fait, et quel châtement il a appelé sur sa tête. De même, prenez un Saint, surtout s'il a été docteur, puissant écrivain, apôtre, fondateur ; quelles traces lumineuses et fécondes ne laissera-t-il pas de son passage ! Le sillon qu'il a creusé fera germer et croître des moissons toujours riches et toujours nouvelles. Ainsi s'embellira chaque jour sa couronne de gloire, jusqu'à ce que la fin des temps y mette les derniers fleurons.

On voit comment ces réflexions s'appliquent à Thérèse. Comme il est naturel au cœur humain, elle a dû désirer se survivre, au moins dans l'œuvre apostolique qui fut l'œuvre par excellence de sa vie, j'entends le service de

la Sainte Église pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Dieu lui a libéralement octroyé cette bienheureuse survivance, et cela de deux façons, également bénies : dans l'immortelle fécondité de ses écrits et de son Ordre.

## I.

C'EST une merveilleuse école de vertu que la vie des Saints. — Écrite avec goût, foi et piété, lue sous l'impulsion de quelque bon désir, elle ne manquera pas de produire sur l'âme de salutaires effets. Qui ne serait touché, même ravi, de voir se dérouler, dans un tableau parlant, toute une existence, que la grâce de Dieu a gardée sans tache dès l'enfance, comme un saint Louis de Gonzague, ou, comme un saint Augustin, arrachée à l'enchantement du monde, et conduite, par des voies bien diverses, mais souvent à travers mille péripéties, au port de la perfection la plus haute ? Cependant la main du peintre se montre çà et là ; et ce n'est pas Dieu, Dieu seul, se révélant dans ce chef-d'œuvre de sa sagesse et de sa bonté qu'on appelle un Saint.

De même, il est bon, il est nourrissant pour l'âme de prendre et de s'approprier quelqu'un de ces livres écrits par les Saints ou par des hommes intérieurs, tels que *l'Imitation de JÉSUS-CHRIST*, *l'Introduction à la vie dévote* de saint François de Sales, et autres traités ascétiques, où la main habile et expérimentée de quelque grand serviteur de Dieu s'est appliquée à exposer méthodiquement les opérations du Saint-Esprit dans l'âme de ses élus, ou encore à développer doctement, par de belles spéculations, tout un enseignement sur les divers points de la vie spirituelle. Assurément, de semblables livres sont fort utiles, indispensables même pour tracer une voie sûre et prévenir les illusions. On me permettra cependant de dire qu'il y a mieux encore, et qu'ils ne suffisent peut-être pas à révéler toute l'action du Dieu sanctificateur. Pourquoi? parce que ici également le travail de l'homme se mêle au travail divin, et peut ne pas lui laisser entièrement son inimitable cachet.

L'idéal ne serait-il pas un livre, qui

offrirait à la fois le portrait et la doctrine, ou plutôt la doctrine dans un portrait ; mais qui serait écrit par la personne même dont il s'agit de représenter les actes et les sentiments les plus intimes ; écrit par pure obéissance, sans songer que l'ouvrage pourra être conservé, sans y attacher d'autre prix que le pénible accomplissement d'un acte de vertu ; écrit, par conséquent, avec une sincérité absolue, un entier oubli de soi-même, et le naïf abandon d'une confiance filiale ?

Or, voilà précisément les traits qui distinguent les écrits de sainte Thérèse, et voilà aussi ce qui fait leur charme souverain et leur puissance. « Sa plume, comme la langue du prophète, court pour ainsi dire, sous le souffle de l'inspiration, » et ne se doute pas des perles qu'elle répand sur sa route. Nul apprêt, nulle recherche. Même peu d'ordre apparent, sauf peut-être dans cet incomparable *Château intérieur*, où elle résume les leçons de son expérience à l'usage de ses filles déjà nombreuses, et donne son fruit de parfaite maturité. Hors de là rien ne ressemble

moins à un traité méthodique que l'ensemble de son œuvre spirituelle. L'enseignement y naît de lui-même, comme à l'insu de l'auteur, à l'occasion d'un incident de sa propre histoire, d'une vocation, d'un voyage, d'un nouveau monastère, d'une tentation, d'une grâce extraordinaire, d'une persécution, de telle ou telle rencontre, en un mot de ces mille circonstances, personnelles ou non, qui forment la trame d'une telle vie. Il s'impose par sa spontanéité même à l'attention du lecteur, le gagne par sa candeur exquise, le captive par la perfection du bon sens, et l'entraîne par les charmes de la plus touchante éloquence (1).

Or, de cet ensemble de qualités, quand elles sont pénétrées de l'esprit de Dieu, résulte ce qu'on appelle, dans le langage chrétien, l'onction. L'onction, harmonieux mélange de lumière et d'ardeur, de force et de suavité, émanation de la grâce sanctifiante, effusion

1. Voir une charmante et curieuse *Étude sur les lettres de sainte Thérèse* par l'Abbé Jules Condamin. (1 vol. in-12, Lyon, Imprimerie Catholique, 1879.) Nous lui empruntons quelques idées et certaines citations de la Sainte.

de foi et d'amour, écho fidèle non pas seulement de la parole, mais de l'accent même de JÉSUS-CHRIST : voilà la grande puissance de tout écrivain comme de tout orateur, qui aspire à convertir les âmes en les ramenant dans les sentiers du ciel ; et ce fut éminemment celle de Thérèse, elle demeure à jamais le cachet de ses écrits.

Ils respirent d'un bout à l'autre le mépris le plus absolu du monde et de tout ce qui n'est pas Dieu : faut-il s'étonner qu'ils arrachent tant de cœurs aux fascinations du siècle ? On y sent courir partout la flamme d'un amour saintement passionné pour Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, sa personne et son Église : comment approcher de cet incendie sans commencer à brûler des mêmes feux ?

Ils ouvrent les horizons éternels, réveillent les bons instincts, raniment la foi et les nobles désirs. Ils pleurent avec ceux qui pleurent ; ils sourient aux joies innocentes ; ils compatissent, ils consolent ; et que de larmes, mais larmes résignées, ou larmes d'amour,

ont coulé depuis trois siècles sur ces pages bénies !

Ces dernières réflexions s'appliquent spécialement au recueil de ses lettres. Toutes, sauf peut-être une dizaine, se rapportent plus ou moins directement à quelque point de la vie spirituelle. C'est là, redisons-le, que par mille industries, mais parties du cœur, par les merveilleuses ressources d'un esprit à la fois délicat et viril, avec une prudence consommée qui va jusqu'au génie, et plus haut que le génie par le concours de l'Esprit-Saint, elle résout toutes les difficultés de l'ordre le plus vulgaire ou le plus élevé, avertit, reprend, encourage, répond à mille besoins divers, déploie enfin les inépuisables richesses d'une des plus belles âmes qui soient jamais sorties des mains du Créateur.

Fénelon, cette autre belle et grande âme, devait la comprendre et vibrer à l'unisson avec elle. Écoutons-le ; il résume admirablement et dépasse toute ma pensée : « Plutôt m'oublier moi-même que d'oublier jamais ces livres si simples, si vifs, si naturels, qu'en les

lisant on oublie qu'on lit, et qu'on s'imaginerait entendre Thérèse elle-même ! O qu'ils sont doux, ces tendres et sages écrits, où mon âme a goûté la manne cachée ! Quelle naïveté quand elle raconte les faits ! ce n'est pas une histoire, c'est un tableau. Quelle force pour exprimer ses divers états ! Je suis ravi de voir que les paroles lui manquent, comme à saint Paul, pour dire tout ce qu'elle sent. Quelle foi vive ! Les cieux lui sont ouverts, rien ne l'étonne ; et elle parle aussi familièrement des plus hautes révélations que des choses les plus communes. Assujettie par l'obéissance, elle parle sans cesse d'elle et des sublimes dons qu'elle a reçus, sans affectation, sans complaisance, sans réflexions sur elle-même : grande âme qui, se comptant pour rien, et ne voyant que Dieu seul en tout, se livre sans crainte elle-même à l'instruction d'autrui ! O livres si chers à tous ceux qui servent Dieu dans l'oraison, et si magnifiquement loués par la bouche de toute l'Église, que ne puis-je vous dérober à tant d'yeux profanes ! Loin, loin, esprits curieux et

superbes, qui ne lisez ces livres que pour tenter Dieu et pour vous scandaliser de ses grâces ! Où êtes-vous, âmes simples et recueillies, à qui ils appartiennent ? » (*Panegyrique de sainte Thérèse, sur la fin.*)

## II.

J'AI signalé en passant toute une école de spiritualité, qui salue en Thérèse de Jésus l'un de ses plus grands maîtres et inspirateurs : le moment est venu d'en esquisser fort rapidement l'histoire. Il ne s'agit de rien moins que de cette incomparable école ascétique, du XVI<sup>e</sup> siècle et du commencement du XVII<sup>e</sup>, qui forme assurément une des plus belles gloires de la catholique Espagne. Elle compte parmi ses plus illustres représentants les Jean d'Avila, les Louis de Grenade, les Louis de Léon, les Balthazar Alvarez, les Louis du Pont, les Alphonse Rodriguez, sans parler de saint Jean de la Croix dont nous avons rappelé ailleurs les obligations à sainte Thérèse. En tous ces pieux auteurs brillent également la sûreté, l'élévation

et l'étendue de la doctrine, avec le naturel, la simplicité et la divine onction du langage. Mais comment viennent-ils ici rehausser l'honneur de la Réformatrice du Carmel ? C'est parce que leurs ouvrages n'ont été en général popularisés dans le monde chrétien et spécialement en France qu'à la suite des ouvrages de notre sainte et de l'extension de sa Réforme.

Il y a là quelques faits qui méritent, ce semble, d'être mis en lumière. Nous racontons plus loin comment une ambassade presque royale partit de Paris en 1603, pour aller chercher en Espagne quelques filles de sainte Thérèse, qui auraient mission d'établir dans notre pays des couvents de Carmélites réformées. Or, en même temps qu'ils amenaient les six religieuses désirées, Bérulle et ses compagnons rapportèrent d'au delà des Pyrénées plusieurs des beaux ouvrages que je viens de désigner. Ils furent traduits en français par un homme dont le nom devrait rester immortel, bien moins pour son mérite littéraire, qui n'a rien de transcendant, que pour le

service insigne rendu à la religion par sa plume infatigable : c'est l'avocat René Gaultier, conseiller du Roi. Il consacra quelque vingt ans à ce travail obscur mais si méritoire. Ainsi virent successivement le jour : *La Guide des pécheurs* de Grenade, *les Méditations* et *le Traité de la Perfection dans tous les états* du Vénérable P. Louis du Pont, et d'autres respectables in-folio, qui se retrouvent encore dans les bibliothèques de livres anciens. Leur lecture, ainsi que celle des écrits de S. François de Sales qui sont contemporains, devint fort commune dans les maisons religieuses et même au foyer de la famille. Elle ne contribua pas peu à répandre, parmi les Français de cette mémorable époque, le goût de la vraie piété, ce fonds de religion solide et ferme, fait de crainte de Dieu et d'amour de Notre-Seigneur, qui distingue si honorablement leur vertu.

Ainsi se répandit en France le véritable esprit de sainte Thérèse, dont la tradition se continue fidèlement dans les écrits de Saint-Jure, de Nouet et

les traités ascétiques de Bossuet. A côté se développa une autre école, remarquable aussi par son culte ardent pour le Verbe incarné et par sa dévotion pour la divine Mère, mais qui dans quelques-uns de ses représentants, ne sut pas échapper à je ne sais quelle nuance, peu attrayante, d'obscurité, de minutie et de subtile complication, qui a déteint sur leur spiritualité : tout ce qu'il peut y avoir de plus antipathique au vrai génie de la Vierge d'Avila. Heureusement, plusieurs autres, parmi lesquels brillent au premier rang les Condren, les Eudes, les Olier, se sont préservés de cet écueil, et tout en étant moins ascètes peut-être et plus mystiques que les grands maîtres espagnols, ont très suffisamment respecté, avec des formes parfois nouvelles, les principes consacrés. Les âmes ont leurs préférences : gardons-nous bien de prétendre les jeter toutes dans un même moule. L'Esprit souffle où il veut et comme il veut : suivons son impulsion. « Que chacun abonde ici dans son sens, pourvu que ce soit selon le Seigneur. »

De nos jours, l'influence bénie des écrits de sainte Thérèse semble prendre encore de plus vastes développements. Qu'avons-nous vu en effet ? Depuis qu'un religieux français s'est voué sans réserve à la glorification de la Séraphique Mère ; depuis que, par une traduction plus fidèle, élégante, complète et collationnée autant que possible sur les manuscrits, il a rappelé l'attention publique sur ces chefs d'œuvre du mysticisme chrétien, tombés dans une sorte d'oubli, un réveil s'est manifesté partout <sup>(1)</sup>. L'Espagne a publié les *Escritos de Santa Teresa* dans une édition dont nous avons parlé, et qui, si elle n'est pas le dernier mot de la critique, offre néanmoins un très notable progrès sur ses devancières. A l'occasion du troisième centenaire, elle fera sans doute mieux encore : avec une magnificence digne d'elle-même et de sa glorieuse patronne, la nation catholique élèvera le monument littéraire que

1. Voir, pour ces détails, la récente brochure du Père Bouix : *Le XIX<sup>e</sup> siècle et sainte Thérèse*. (Un vol. in-8°, chez Lecoffre.)

Thérèse attend depuis trois siècles.

En Italie, le Père Camille Mella, écrivain distingué, succédant au Père Santini mort à la tâche après trois années de travail, a déjà publié plusieurs volumes de sa traduction, fort louée de ses compatriotes, et poursuit vaillamment son œuvre. L'Angleterre et l'Allemagne n'entendent pas rester en arrière. Déjà l'Angleterre possède une excellente traduction de la *Vie* et des *Fondations* de sainte Thérèse, par David Lewis, un des éminents convertis d'Oxford ; et bientôt *La Vie et les Lettres de Sainte Thérèse* par le Père James Coleridge achèveront de lui révéler le génie et la sainteté de la Vierge d'Avila. Ce dernier ouvrage, dont le premier volume a paru, est conçu d'après le plan qui a si bien réussi à l'auteur pour saint François Xavier, et qui consiste à laisser parler les saints eux-mêmes, enchâssant ainsi dans leur histoire, comme des diamants, les plus belles pages de leurs écrits, surtout de leur correspondance.

La France, qui a donné le signal de ce beau mouvement, n'a pas cessé d'y

concourir. En 1875, le remarquable livre de M. l'abbé Plasse <sup>(1)</sup> nous invitait à visiter en pèlerins tous les lieux sanctifiés par la présence de la sainte ; et nous signalions, il n'y a qu'un instant, cette gracieuse *Étude* sur sa correspondance, où l'auteur a mis tant d'esprit et d'amour. Ce qui n'empêche nullement la traduction complète de multiplier ses éditions et de trouver partout des lecteurs, jusque dans l'Amérique, grâce au privilège d'universalité dont la langue française n'a pas été dépouillée.

Mais il y a mieux ; c'est que ces écrits, toujours plus étudiés, approfondis, admirés, n'ont rien perdu de leur efficacité, je dirais volontiers, de leur arôme apostolique. « Que de vocations à l'état religieux, s'écrit le Père Bouix <sup>(2)</sup>, dues au seul livre de sa *Vie* écrite par elle-même ! La petite fille de Joseph de Maistre, Xavérine, (qui vient de mourir à Poitiers en odeur de sainteté), nous a dit à nous-

1. *Souvenirs du pays de sainte Thérèse*, 1 vol. in-8° avec 26 vues et un portrait, chez Palmé.

2. Brochure citée, p. 16.

même : « C'est grâce à la lecture de ce livre que j'ai eu le bonheur d'entrer au Carmel. » La sœur du duc de Norfolk, aujourd'hui au nouveau Carmel de Londres, alors au premier monastère des Carmélites de Paris, nous disait, avec le même accent de reconnaissance : « Votre *Vie de sainte Thérèse* m'a déterminée à devenir sa fille. » En général, les prieures nous ont affirmé que c'est avec ce livre en main que les postulantes sont venues frapper à la porte du Carmel. C'est grâce à ces écrits de sainte Thérèse, popularisés parmi nous, que les Carmes ont trouvé faveur, accueil, affection en France. « Par vos écrits, nous disait le Père Herman de si pieuse mémoire, vous nous avez ouvert les cœurs, et nous nous sommes établis. »

« Nous devons dire que la lecture de ces écrits n'a pas seulement fait germer des vocations pour le Carmel, mais encore pour les divers Ordres religieux. Nous savons que le *Livre de sa Vie* a déterminé de jeunes étudiants à entrer dans la Compagnie de Jésus. » Il m'a été bien doux de céder

ici la parole à l'infatigable glorificateur de sainte Thérèse : la bénédiction de Dieu n'a certes pas manqué à ses efforts, et lui a largement obtenu la plus enviable des récompenses.

Arrivée au terme de son *Château intérieur*, notre sainte écrit avec sa candeur ordinaire : « J'ai dit en commençant avec quelle répugnance j'avais entrepris ce travail ; maintenant qu'il est fini, il me cause une grande joie, et je regarde comme bien employée la peine, fort petite, je l'avoue, que j'y ai prise. Lorsque je considère la rigueur de votre clôture, le peu de délassement que vous avez, et combien vous êtes à l'étroit dans quelques-uns de nos monastères, il me semble, mes sœurs, que ce sera une consolation pour vous de respirer au large et de vous récréer dans ce Château intérieur ; à quelque heure que ce soit, sans la permission des supérieures, vous pouvez y entrer et vous y promener... Je n'ai parlé, il est vrai, que de sept demeures ; mais chacune d'elles a comme divers appartements très nombreux, les uns en bas, les autres en haut, et d'autres aux

côtés, avec de beaux jardins, des fontaines et tant d'objets si ravissants, que vous n'aurez pas assez de louanges à faire monter vers ce grand Dieu, qui a créé ce château à son image et à sa ressemblance.

« Si vous trouvez quelque chose de bon dans ce que j'ai dit pour vous le faire connaître, croyez très certainement que Notre-Seigneur me l'a inspiré pour votre consolation. Et quant à ce que vous y rencontrerez de défectueux, ne doutez point qu'il ne vienne de moi. Cependant, en retour de l'extrême désir que j'ai de vous aider, selon mon petit pouvoir, à servir ce grand Dieu, ce Bien-Aimé de mon cœur, j'ose vous adresser une prière : Toutes les fois que vous lirez ces pages, donnez en mon nom mille louanges à Notre-Seigneur ; demandez-lui l'augmentation de son Église, la lumière pour les hérétiques, et pour moi, qu'il me pardonne mes péchés et me retire du purgatoire ; c'est là que je serai quand on vous donnera cet écrit à lire, si toutefois des hommes doctes, après l'avoir examiné, ne le jugent pas

indigne de voir le jour. Je me sou mets en tout à ce que croit l'Église catho lique dans laquelle je vis, et proteste que je veux vivre et mourir. »

C'est bien ici Thérèse apôtre, avec sa simplicité, sa foi, son humilité pro fonde, ses élans d'amour, son insatiable besoin de faire plaisir, de faire du bien et de glorifier Dieu ! Mais, on le voit, ses vœux sont dépassés ; il y a longtemps que la céleste influence de ses écrits s'est répandue hors de l'enceinte des monastères ; longtemps qu'elle fait mille fois bénir Notre-Seigneur, même au milieu du monde. Ah ! puisse-t-elle s'exercer encore avec plus de puissan ce sur un siècle abaissé, plongé dans la matière, si loin de Dieu et des biens éternels ! Quel meilleur remède à nos maux ! Si Thérèse affirme, avec une force étonnante le spiritualisme et le surnaturel, qui jamais eut plus de grâce et d'éloquence à en montrer la vivante réalité ?





## Chapitre troisième.

APOSTOLAT DU CARMEL

RÉFORMÉ.

Oh ! qu'elle est belle, qu'elle est brillante, la génération chaste ! Son souvenir est immortel, également cher à Dieu et aux hommes.  
(*Livre de la Sagesse, chap. IV, v. 1.*)



QUAND on visite Saint-Pierre de Rome, cette cathédrale du monde catholique, entre mille objets qui frappent le regard et ravissent l'admiration, on remarque à première vue ces statues colossales de saints et de saintes, rangées des deux côtés, le long de la nef principale de l'immense basilique. Approchez et lisez les noms : ce sont les fondateurs et fondatrices des grands Ordres

religieux, qui, d'âge en âge, ont donné à l'Église les plus nombreuses et les plus utiles phalanges de combattants. Là, dans les rangs des glorieux patriarches Benoît, Bruno, Bernard, Dominique, François d'Assise, François de Paule, Ignace de Loyola, on voit figurer à sa place la mère non moins glorieuse du Carmel réformé, Thérèse de Jésus. Et assurément cet honneur lui était dû : n'a-t-elle pas donné une vie nouvelle à cet Ordre si vénérable de Notre-Dame du Mont Carmel, dont les origines authentiques remontent jusqu'aux saints Prophètes Élie et Élisée ? N'est-ce pas elle, qui, en le ramenant à son institution primitive, en a fait cette vigne, à la sève toujours pure et féconde, qui, depuis trois siècles, couvre la terre de ses rameaux et réjouit l'Église de ses fruits ? Par là surtout, elle est apôtre ; par là, son esprit de zèle se maintient et continue à sauver les âmes. C'est cet apostolat qu'il s'agit maintenant de mettre en pleine lumière, avec son rayonnement sur le monde entier et en particulier sur la France.

## I.

**T**HÉRÈSE raconte elle-même, dans son langage si simple mais si vivant, comment elle devint fondatrice par la volonté de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST. Qui l'eût jamais pensé ? c'est d'un élan spontané de jeune fille, d'un cri échappé d'une âme fervente, que sortit la grande œuvre de la Réforme du Carmel. « Un jour, dit-elle (*Vie*, chap. xxxii), je m'entretenais avec quelques personnes réunies dans ma cellule, quand tout à coup une d'entre elles — c'était Marie de Ocampo, nièce de la Sainte, et plus tard carmélite sous le nom de Marie de S. Jean Baptiste — nous dit que, si nous étions déterminées à vivre en religieuses déchaussées, il serait possible de fonder un couvent. Cette proposition, qui répondait à mes vœux les plus intimes, me charma. Je me hâtai d'en parler à cette dame veuve Doña Guiomar de Ulloa — qui était tant de mes amies et dans les mêmes sentiments que moi. » Il n'en fallut pas davantage. Sur-le-champ, contre toute apparence humaine de succès, « en recommandant beaucoup

l'affaire à Dieu » on mit la main à l'œuvre et on s'occupa de trouver des revenus au nouveau monastère.

Mais, dans ces premiers commencements, il ne s'agissait que d'une maison où la clôture serait observée, et où l'on s'efforcerait de pratiquer fidèlement l'ancienne règle des solitaires du Mont Carmel.

C'est en 1561, qu'après mille obstacles surmontés, une petite colonie, ayant Thérèse à sa tête, vint s'installer dans le nouveau couvent, devenu si célèbre sous le titre de Saint-Joseph d'Avila. C'était précisément le temps où le calvinisme mettait la France à feu et à sang. On apprenait tous les jours quelque nouvelle défection, même hélas ! dans les rangs du clergé tant régulier que séculier. L'âme de Thérèse était en proie à d'inexprimables angoisses. Il faut entendre ses accents de sainte indignation et de profonde tristesse, où perce de suite un immense besoin de réparation. Que fera-t-elle pour consoler le cœur du divin Maître et venger son honneur outragé ? Alors lui vint l'inspiration de créer une famille reli-

gieuse, vouée par état à l'apostolat de l'exemple, de la prière et de la pénitence ; et telle fut l'idée sublime qui prévalut.

« Non, mes filles, dit-elle en substance, mon dessein n'était pas d'abord que le nouveau monastère fût sans revenus ni qu'on y menât une vie si austère. Mais comment se contenir en présence de cet universel débordement de l'hérésie et de la corruption, de cette ruine des âmes, de cet ébranlement de toute l'Église ? Il faut que, nous aussi, nous concourions à l'œuvre de défense et de salut ; il faut que nous soyons apôtres. » Et elle développe ces pensées avec une éloquence entraînante et vraiment enflammée. (*Chemin de la perfection*, chap. 1.)

Puis elle ajoute, par manière de conclusion : « Je viens, mes filles, de vous marquer le but auquel vous devez rapporter vos oraisons, vos désirs, vos disciplines, vos jeûnes. Sachez-le donc, du jour que vous cesserez de tout rapporter à ce but apostolique, vous ne ferez plus ce que JÉSUS-CHRIST attend de vous, et vous ne remplirez point

la fin pour laquelle il vous a réunies au Carmel. » (*Ibid.* chap. III.)

Mais comment serons-nous apôtres, nous pauvres filles, qui ne pouvons ni prêcher, ni même enseigner la doctrine chrétienne, ni administrer les sacrements ?

Thérèse a réponse à tout. D'abord, vous devez, vous pouvez vous sanctifier les unes les autres par l'exemple de toutes les vertus religieuses, et par la bonne odeur de JÉSUS-CHRIST, que vous répandrez autour de vous. Quel bien vous ferez ainsi ! Est-il rien de plus grand que de contribuer à rendre les épouses bien aimées du Sauveur moins indignes du divin Époux ? Ce sera une compensation offerte à son cœur blessé, pour tant de vierges folles, qui, à la suite d'un moine apostat et libertin, rompent leurs vœux sacrés et retournent sacrilègement à la vie du siècle. Et puis, étant toutes animées du même esprit de zèle, avec quelle puissance vos communs efforts n'attireront-ils pas la grâce !

De plus, quelque retirées que nous soyons, la plupart d'entre nous seront

obligées d'avoir quelque commerce avec le dehors, soit par lettres soit par conversation au parloir. On ne peut se séparer absolument de tous ses amis et connaissances, moins encore de ses parents et de ses proches, ni même parfois se refuser à la visite de certaines personnes de considération. Eh bien, à tous, mais à tous sans exception, parlons notre langue, la langue du ciel et de l'éternité : nous ne devons plus en savoir d'autre. Croyons-le bien, on ne la parle jamais, même aux profanes, même aux plus déterminés pécheurs, sans en recueillir quelque fruit. Aussi bien, si ces visiteurs ne prennent pas grand goût à nos exhortations pieuses et nous trouvent bien étrangères aux usages du monde, ils ne reviendront pas, et ce sera double profit : en s'épargnant à eux-mêmes quelque ennui, ils nous épargneront la distraction et la perte du temps. Peut-être cependant auront-ils emporté au fond du cœur le trait qui doit un jour les convertir. Accord remarquable avec saint Ignace, qui ne cesse d'inculquer à ses enfants le même conseil.

Reste un autre apostolat plus universel, qui convient à tous et toujours: celui de la prière, de la pénitence et de toutes les bonnes œuvres offertes à Dieu, en union avec les mérites infinis de son Fils JÉSUS, pour la conversion des pécheurs, et le salut de tant de milliers d'âmes qui entrent chaque jour dans leur éternité. On peut spécifier davantage, comme fait notre sainte, et viser en particulier les ministres de JÉSUS-CHRIST à tous les degrés de la hiérarchie ecclésiastique, les prêtres séculiers et réguliers, les prédicateurs de la parole de Dieu, les docteurs du peuple chrétien, les distributeurs et les dépositaires de la pure doctrine. Il s'agira alors d'obtenir du ciel qu'aucun ne faiblisse, qu'aucun ne passe à l'ennemi, qu'aucun ne manque de zèle ou de vertu, et ne demeure au-dessous de sa haute mission : de là dépend, en effet, le triomphe final de la sainte cause.

Écoutons cette merveilleuse tacticienne nous exposer elle-même son plan de bataille : « En portant mes regards sur les grands maux causés par

les hérétiques de nos jours, et sur cet incendie que les forces humaines ne sauraient éteindre, il m'a semblé qu'il ne fallait rien moins à l'Eglise de Dieu qu'une armée d'élite pour briser l'effort de l'hérésie et arrêter ses progrès. A mon avis, la conduite à tenir est celle que l'on tient en temps de guerre, lorsqu'un puissant ennemi entrant dans un pays porte partout la désolation et l'effroi. Le prince qui se voit pressé de tous côtés se retire avec ses meilleures troupes dans une ville, qu'il a soin de fortifier autant qu'il le peut. De là il fait de fréquentes sorties, et comme il ne mène au combat que des braves, souvent avec une poignée d'hommes, il inflige à l'ennemi plus de pertes qu'avec une armée plus nombreuse mais sans vaillance. Par cette tactique, souvent on a raison de ses adversaires, et si l'on ne remporte pas la victoire, du moins on n'est pas vaincu...

« Quel est mon dessein en vous tenant ce langage ? C'est, mes sœurs, de vous faire clairement connaître le but de nos prières. Ainsi, ce que nous devons demander à Dieu,

c'est qu'il ne permette pas que dans cette place forte où les bons chrétiens se sont retirés, il s'en rencontre un seul qui passe à l'ennemi ; c'est qu'il donne aux capitaines de cette place, c'est-à-dire aux théologiens et aux prédicateurs, un mâle courage et une vertu éminente ; enfin, comme le plus grand nombre de ces capitaines sont tirés des Ordres religieux, qu'il les fasse avancer de jour en jour dans la perfection que demande une mission si sainte. Cela est absolument nécessaire, puisque c'est du bras ecclésiastique et non du bras séculier que doit venir le secours. »

Elle continue à expliquer, avec la même éloquence, combien ces hommes de Dieu méritent par leurs travaux qu'on leur obtienne une grâce extraordinaire, et combien ils en ont besoin pour remplir dignement leur mission, pour se tenir étroitement unis à Dieu dans un contact nécessaire avec le monde, et plus encore pour échapper aux écueils de toute sorte dont leur route est parsemée. « Que si, dit-elle en finissant, nous

contribuons par nos prières à leur rendre un tel service, nous aurons, nous aussi, du fond de notre solitude, combattu pour la cause de Dieu. »

(*Chemin de la Perfection*, chap. III.)

Voilà, au vrai, l'esprit de Thérèse et de son Carmel : il n'y en a point d'autre. Le fondement en est dans cette grande et fraternelle loi de la solidarité entre enfants de Dieu et de l'Église, loi à laquelle nous croyons, puisqu'elle figure parmi les articles de notre *Credo* sous le nom de communion des saints, mais qui tient bien peu de place dans nos pensées habituelles. Oui, on peut efficacement prier pour ceux qui ne prient pas, expier pour ceux qui n'expient pas, bien qu'ils soient les plus coupables, appliquer au bénéfice de frères égarés la valeur de ses bonnes œuvres. Oui, le sacrifice de soi-même au bon plaisir de Dieu est un gémississement, une prière qui fléchit le Ciel. Oui, selon le mot de saint Paul, il nous est donné « d'accomplir dans notre chair ce qui manque à la passion de JÉSUS-CHRIST, » pour la formation de son corps

mystique, qui est son Église. « Touchante attention de ce cher Maître, dit le Père Faber; il a laissé son œuvre inachevée, afin que notre amour pour lui pût la compléter. »

C'est ainsi, comme l'explique Thérèse elle-même (*Livre des Exclamations*, x), que Marthe et Marie appellent le Seigneur à Béthanie et en obtiennent la résurrection de Lazare. Ce prodige se renouvelle sans cesse dans l'ordre moral. Vous ne savez d'où vous vient ce trouble, ce remords, ce vague désir, cet étrange malaise que vous ne connaissiez pas et qui ne vous laisse plus un moment de repos. Ne serait-ce pas qu'une âme, sœur de votre âme, innocente et généreuse victime de vos fautes, prie et s'immole pour vous, au fond de quelque sainte retraite? Heureux qui ne résiste pas! Il goûtera, lui aussi, bientôt combien le Seigneur est doux. Il comprendra toute la portée de cette belle parole: « Se sacrifier, c'est sauver! » (Le Père Félix, *La Carmélite*.)



## II.

C'E magnifique plan de la sainte Réformatrice a-t-il été réalisé ? Oui, nous l'affirmons sans crainte, et dans des proportions bien faites pour réjouir le grand cœur de Thérèse.

C'est par milliers qu'il faut compter, depuis trois siècles, les âmes formées par ces admirables leçons, animées de cet esprit, rangées sous cet étendard apostolique ; et, grâce à Dieu, le nombre s'en accroît tous les jours dans la double famille religieuse dont Thérèse est la mère, surtout dans celle des femmes. Précisons à l'aide de documents authentiques.

Il existe un tableau synoptique de l'Ordre du Carmel réformé, publié par les Bollandistes à la fin des actes de sainte Thérèse, comme couronnement de sa gloire posthume. On y voit que vers 1789, au moment où allait éclater la Révolution, il ne comptait pas moins de 695 maisons d'hommes ou de femmes, disséminées, on peut le dire, par toute la terre. Il était divisé en deux grandes congrégations, celle

d'Espagne qui comprenait dix provinces, et celle d'Italie qui en comprenait vingt-quatre. De nombreux missionnaires, distribués en quarante-deux stations, dont onze en Mongolie, répandaient au loin la semence évangélique.

Partant de ces données, on peut conjecturer avec vraisemblance qu'au moins quatre-vingt-quinze mille religieux et religieuses ont suivi depuis l'origine la règle de sainte Thérèse ; et si l'on tient compte des nouvelles recrues, qui, depuis le cataclysme révolutionnaire, ont relevé sa bannière malgré le malheur des temps, on dépasse certainement le chiffre de cent mille. Quelle armée de priants, de martyrs de la pénitence, de héros de l'apostolat !

Les uns créaient cette école de Théologie mystique, à laquelle demeure glorieusement attaché le nom de saint Jean de la Croix inséparable de celui de Thérèse. Les autres illustraient l'université de Salamanque par ces leçons de morale, qui sont un monument. D'autres, c'était le

grand nombre, semaient partout la divine parole, combattant les erreurs et les vices, peuplant le ciel d'élus souvent arrachés à l'Enfer. D'autres enfin, c'était une élite, au fond de ces ermitages si chers à Thérèse et dont la tradition ne s'est pas perdue, se livraient à tous les exercices d'une vie exclusivement pénitente et contemplative, comme les vierges mêmes du Carmel. Ainsi, pendant que les Josué guerroyaient dans la plaine, les Moïse et les Aaron levaient les mains sur la montagne. Spectacle vraiment sublime et non moins consolant ! Tres-saille de bonheur, ô cœur magnanime de Thérèse : tu dois être content. Vois que de douleurs soulagées, que d'âmes sauvées, que de gloire rendue à Dieu !

Pour donner une idée quelque peu exacte de ce vaste mouvement d'apostolat dont elle est le point de départ, il faut encore mentionner le Tiers-Ordre, si répandu et si populaire, du Carmel ; et ce scapulaire béni, authentiquement enrichi de magnifiques promesses, qui demeure l'une des pratiques favorites de la piété chrétienne,

comme l'une des principales prérogatives de l'Ordre. Sans doute, Thérèse n'en fut pas l'institutrice ; bien des siècles avant elle, saint Simon Stock l'avait reçu des mains mêmes de Marie ; mais qui ne voit qu'en restaurant, en rajeunissant, en dotant d'une vie nouvelle l'ordre bien-aimé de Notre-Dame, elle dut nécessairement imprimer aussi une impulsion puissante à la dévotion du scapulaire.

Ah ! je m'explique maintenant pourquoi la très sainte Vierge s'est formellement engagée à préserver des flammes éternelles quiconque mourrait revêtu de ses pieuses livrées. Elle savait tout ce que, d'âge en âge, ses fils et ses filles du Carmel amasseraient de mérites par leurs oraisons, leurs travaux, leurs austérités. Elle savait que, dans ces trésors accumulés, son intervention maternelle trouverait toujours de quoi désarmer la divine justice, de quoi obtenir, même aux plus criminels, la grâce suprême du repentir sincère et d'une heureuse mort. Ici, ce ne sont plus des milliers, ce sont des millions d'âmes, à qui la porte du ciel

a été et est chaque jour ouverte.  
Encore une fois gloire à Dieu !

### III.

**M**AIS, nous ne pouvons l'oublier, c'est la conservation de la Foi en France, qui fut pour Thérèse l'idée inspiratrice de son Carmel, si particulièrement voué à l'apostolat de la prière et de la pénitence. Aussi, j'aime cette conjecture, selon moi fort vraisemblable, que Thérèse et ses saintes filles, plus encore que la résistance de la nation et de la Ligue elle-même, empêchèrent à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle le triomphe du protestantisme dans notre pays, et amenèrent, par la conversion de Henri IV, la victoire définitive de la Religion Catholique : « Ces Thérésien-nes, disaient les protestants eux-mêmes, finiront par nous convertir tous. » Après les désordres sans nom, les pillages, les incendies, les massacres, les effroyables dévastations de ces longues et atroces guerres civiles déchaînées par les novateurs, quel apaisement, quelle renaissance, quel joyeux réveil d'esprit chrétien et patriotique,

sous le sceptre réparateur du petit-fils de saint Louis, enfin réconcilié avec l'Église et avec son peuple ! De tous côtés les abus se réforment, les institutions monastiques reviennent à leur ferveur primitive, de nouvelles surgissent, l'éducation de la jeunesse est confiée à des maîtres tous chrétiens, la plupart religieux : c'est le berceau du plus grand siècle de la France moderne.

Or, au milieu de cet élan universel, dès 1603, les yeux se tournent vers l'illustre Thérèse, vers ses dignes filles, dont la France veut à tout prix posséder une colonie, on dirait par reconnaissance. L'établissement des Carmélites dans le royaume devient une affaire d'état. Le roi donne des recommandations pressantes à son ambassadeur près de Philippe III. De plus, il députe un de ses aumôniers, le célèbre M. de Bérulle, à la tête de plusieurs autres envoyés, pour aller chercher en Espagne des religieuses, formées de la main même de la sainte Réformatrice. La négociation fut longue et pénible ; mais enfin la France l'emporta : six carmélites espagnoles nous étaient

accordées, toutes éminentes par la vertu et le courage, deux surtout les vénérables Anne de JÉSUS et Anne de Saint-Barthélemy, qui avaient joui de toute la confiance de la sainte elle-même.

Leur voyage à travers le midi fut un vrai triomphe. Les châteaux et les abbayes se disputaient l'honneur de leur donner l'hospitalité. Souvent des cavalcades de gentilshommes venaient à leur rencontre et leur faisaient cortège. Leur arrivée à Paris prit les proportions d'un événement. La cour se fit représenter à leur réception par des princes et des princesses du sang. Tout ce que la capitale renfermait de personnes de distinction accourut pour leur rendre hommage. Mademoiselle de Longueville se constitua fondatrice du nouveau monastère.

Mais avant de s'installer dans l'humble couvent provisoire qui les attendait rue Saint-Jacques, elles voulurent gravir les hauteurs de Montmartre, pour aller y prier sur le tombeau du premier apôtre des Gaules. Comme elles ont bien l'esprit apostolique de leur Mère, comme elles comprennent

bien leur mission, et ont à cœur de la remplir! Ainsi, quelque soixante ans auparavant, Ignace de Loyola, entouré de ses premiers compagnons, était venu jurer, sur les cendres des mêmes martyrs, un immortel dévouement au roi JÉSUS!

Il se produisit alors en France un mouvement pareil à celui qu'avait admiré l'Espagne, quand Thérèse, en 1562, avait pu hautement lever l'étendard de sa Réforme. Les plus nobles familles, les Marillac, les La Rochefoucault, les Brissac, les Séguier, les Bérulle, les Sancy, les Fontaine-Marans et cent autres tinrent à honneur d'être représentées des premières dans les rangs de la nouvelle milice.

Madame Acarie, miraculeusement désignée par Thérèse elle-même comme la seconde mère du Carmel en France, avait plus que personne contribué au succès de ce grand ouvrage. Dès qu'elle fut libre, l'illustre dame devint petite sœur converse au couvent de la rue Saint-Jacques, sous le nom de Marie de l'Incarnation, qu'elle devait rendre si glorieux en le sanctifiant.

Trois de ses filles l'accompagnaient, également belles et pures, heureuses d'ensevelir sous la bure les avantages que le monde admire, jalouses de ne plaire qu'au divin Époux.

Bientôt il fallait créer de nouveaux monastères : toutes les villes voulaient avoir le leur. On en vit successivement naître à Dijon, à Compiègne, à Tours, à Pontoise, à Toulouse, à Bordeaux, à Limoges, à Amiens, et jusqu'en Belgique, à Anvers et à Bruxelles, toujours sous l'impulsion partie de France. Circonstance touchante et qui sans doute se renouvela plus d'une fois : quand s'éloigna de Paris la petite colonie destinée à fonder le Carmel de Pontoise, elle s'arrêta « aux Martyrs » c'est-à-dire au tombeau de saint Denis, comme pour s'y retremper dans les ardeurs de l'apostolat (1).

Ainsi, en moins de vingt années, le royaume très chrétien se couvrit de ces pieux asiles de la prière et de la

---

1. Voir la *Vie de la B. Marie de l'Incarnation*, par M. L'abbé Boucher (Edit. Bouix). — Consulter aussi, mais avec quelque précaution, *M. de Bérulle et les Carmélites en France*, par M. l'abbé Houssaye.

pénitence ; et peut-être faut-il leur attribuer en partie les splendeurs de cette glorieuse époque. « Le fait est que le Carmel réformé par l'incomparable sainte Thérèse a trouvé constamment dans notre patrie les sympathies les plus vives et les plus efficaces. Peut-être était-ce le résultat d'une mutuelle attraction entre une nation naturellement généreuse et une institution où l'on entrevoyait l'idéal du sacrifice chrétien... Des âmes pures comme des anges y venaient chercher une atmosphère où elles croyaient respirer quelque chose du ciel ; et des pécheresses célèbres, après l'heure du repentir, y venaient consommer des sacrifices grands comme leurs égarements. Les princesses mêmes n'échappaient pas, du fond de leurs palais, à ces nobles séductions du Carmel. » (P. Félix, *La Carmélite*, préface.)

Nommons seulement Madame de la Vallière, dont l'éloquence de Bossuet a immortalisé les admirables expiations ; et Madame Louise de France, qui mit sa gloire à n'être plus que sœur Thérèse de Saint-Augustin. Un jour, obéis-

sant à une pensée tout apostolique, celle de ramener à la vertu son royal père, on vit l'auguste fille de Louis XV, s'arracher aux pompes et aux délices de Versailles, et aller s'ensevelir avec JÉSUS-CHRIST, dans les saintes obscurités du Carmel de Saint-Denis. Quel holocauste ! Le monde entier en fut ému, l'Église consolée applaudit, le siècle lui-même, tout corrompu qu'il était, ne put contenir un cri d'admiration ; et si la France ne fut pas sauvée, du moins le coupable monarque ne mourut pas impénitent.

Aux jours épouvantables qui suivirent, le Carmel fut digne de lui-même et de son héroïque Mère. Nous avons déjà signalé Madame de Chamborand s'écriant sur l'échafaud, au moment de livrer sa tête : « Je meurs fille de la sainte Église. » La prieure de Compiègne ne fut pas moins sublime. C'est au chant du *Miserere* et du *Salve Regina*, qu'elle marcha au supplice, à la tête de ses filles ; et pour mieux s'assurer qu'aucune ne manquait à la couronne, elle voulut mourir la dernière, laissant les bourreaux stu-

péfaits de tant d'intrépidité. On pourrait citer mille traits semblables. Voilà ce qui a sauvé encore une fois la religion dans notre pays ; une cause n'est jamais perdue, tant qu'elle a des martyrs.

A peine commençaient à luire des jours plus tranquilles, que déjà les Carmélites survivantes cherchaient à rentrer dans leurs cloîtres ou à en construire de nouveaux. Madame de Soyecourt, à Paris, sera pour elles une autre Madame Acarie ; et Mademoiselle d'Aviau de Sanzay leur rendra les mêmes services à Bordeaux.

A l'heure présente, moins d'un siècle après les destructions générales de 89, la France compte cent-neuf Carmels, plus qu'elle n'en posséda jamais ; et ce qui prouve jusqu'à l'évidence leur prospérité, c'est qu'ils envoient des colonies aux pays étrangers, même les plus lointains.

Voici le relevé des fondations les plus récentes. Les carmélites de Lyon, dès 1866, établirent à Londres un couvent de leur Ordre, et en 1878, le premier monastère de Paris en a établi

un second dans la même capitale, sous les auspices de l'illustre maison des Norfolk. Pau a fondé le monastère de Mangalore aux Indes Britanniques, et celui de Bethléem en Terre Sainte ; Carpentras, celui de Jérusalem ; Laval, celui de Shang-Hai, en Chine ; Lisieux, celui de Saïgon, en Cochinchine ; Reims, celui de Montréal, au Canada ; enfin, dernièrement, par ses filles de France, sainte Thérèse a pris possession de l'Afrique centrale.

Ainsi, tout l'indique, notre pays n'a pas cessé d'être la patrie adoptive de son cœur, et son esprit apostolique y est toujours vivant. Avec les merveilles de Lourdes et le vœu national de Montmartre, voilà notre meilleure garantie d'avenir. Non, un peuple chrétien n'est pas près de périr quand il a pour lui le Cœur de Jésus et les sourires de sa Mère, quand il garde encore assez de sève religieuse pour créer et peupler tant de Carmels.

En 1809, les Français avaient envahi l'Espagne. A l'approche de nos soldats, les Carmélites de Medina del

Campo quittèrent leur couvent. Or, dans la cellule occupée jadis par la sainte Fondatrice, se trouvait sa statue, mais si belle et si vivante qu'on eût cru voir la Mère elle-même. Avant de fuir, la prieure, s'adressant à la sainte représentée par son image, lui avait dit : « Sainte Mère, vous qui avez toujours été un modèle d'obéissance, en ma qualité de prieure, je vous ordonne de ne pas vous montrer et de ne laisser entrer personne dans votre cellule. » Qu'arriva-t-il ? Les soldats criblèrent de balles les contrevents de la chambre, puis ils cherchèrent à en percer les murs ; mais de guerre lasse ils s'arrêtèrent, quand il s'en fallait d'un rien que le mur ne fût à jour ; et nul n'avisa la clef de la porte, oubliée par mégarde sur l'appui d'une fenêtre et exposée à tous les regards !

La France révolutionnaire ne pouvait comprendre sainte Thérèse et ne voulait que l'outrager. Mais la France catholique a réparé de son mieux cette offense ; et combien de ses enfants ont naguère, pieux pèlerins, visité avec

amour tous les lieux qu'elle sanctifia  
de sa présence, heureux de resserrer  
encore les nœuds de l'antique alliance  
dont elle daigne nous honorer !

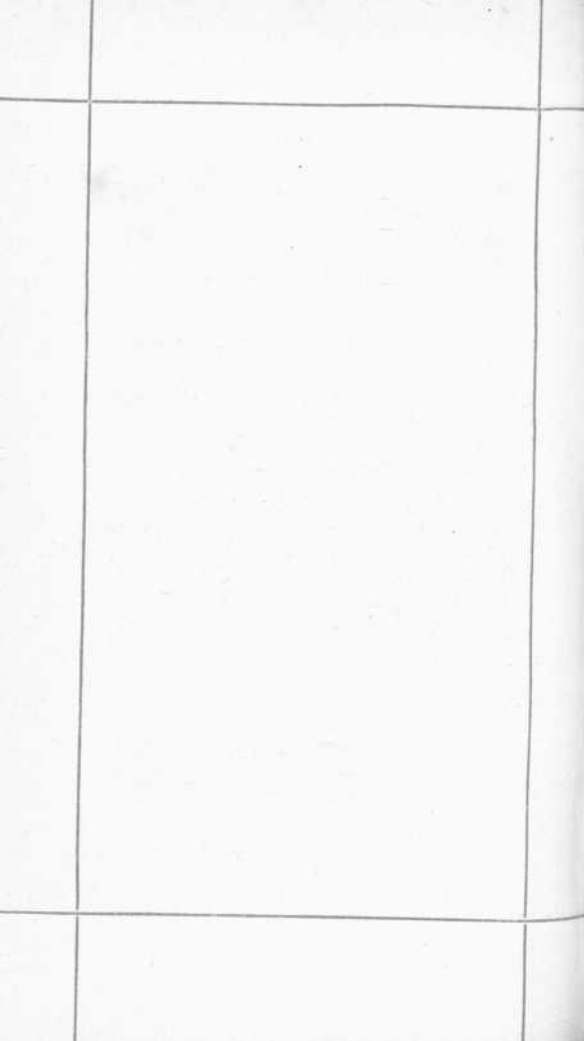


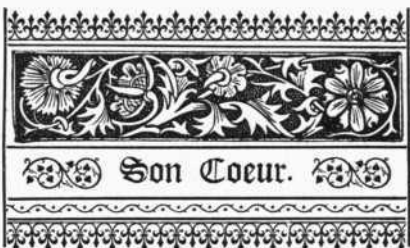


Conclusion.

SON CŒUR.







Le Seigneur lui donna un grand cœur.  
(*Introit de la Messe propre de Sainte Thérèse, pour l'Ordre du Carmel.*)



LE cœur de Thérèse de JÉSUS, quel beau mais redoutable sujet d'étude ! La noblesse de ses sentiments, l'étendue et les ardeurs de son zèle, la sagesse de ses vastes desseins et la force qu'elle mit à les exécuter font penser à l'immensité de l'Océan : *Dedit ei Dominus latitudinem cordis quasi arenam quæ est in littore maris.*

Qui pourra mesurer les proportions d'un tel cœur ? Sa profondeur descend jusqu'aux abîmes de l'enfer, et en rapporte cette crainte de Dieu, qui, sans ralentir son amour, en accompagnera

toujours les feux les plus brûlants. Sa hauteur s'élance, par le CHRIST JÉSUS, au sein de l'adorable Trinité, jusqu'à la contemplation des trois divines Personnes, qu'elle voit en quelque sorte face à face, ou plutôt à qui elle s'unit si étroitement, qu'elle les fait pour ainsi dire descendre et habiter en elle. Sa largeur embrasse tous les besoins, toutes les souffrances pour y compâtrer et les soulager, surtout les souffrances spirituelles des pauvres pécheurs et les souffrances de JÉSUS-CHRIST dans son Église. Sa longueur enfin comprend la durée de tous les âges, par l'immortelle fécondité de ses écrits et de sa réforme. En vérité, c'est un cœur qui dépasse comme infiniment la mesure commune : *Dedit ei Dominus latitudinem cordis.*

Il nous reste, pour couronner cette étude, à pénétrer dans le fond de ce cœur admirable, et d'en explorer les magnificences. Aussi bien, sera-ce vraiment le meilleur moyen de présenter un court mais éloquent sommaire de tous les enseignements qui ont déjà passé sous les yeux du lec-

teur : je dis éloquent par le muet langage des choses elles-mêmes.

Tout le monde convient de cette vérité d'expérience, que l'homme se résume dans son cœur, et que tant vaut le cœur tant vaut l'homme. Du cœur naissent les bonnes ou les mauvaises pensées, les sentiments généreux ou lâches, les aspirations magnanimes ou les goûts terre à terre. Jamais un cœur corrompu n'atteindra au sublime, et jamais un noble cœur ne descendra à certaines bassesses. Homme de cœur, quel éloge ! En est-il de plus glorieux ? Homme sans cœur, quelle flétrissure ! En est-il de plus cruelle ?

Si cela est vrai de l'homme en général, cela ne doit pas l'être moins de l'homme saint, c'est-à-dire de l'homme parfait, élevé par la grâce au-dessus de sa nature. Et de là il faut conclure que Dieu, qui est admirable dans ses saints, est admirable surtout dans le cœur de ses saints, le cœur résumant le saint tout entier comme il résume tout l'homme. De là vient encore que, pour bien comprendre et aimer le

Sauveur lui-même, il est nécessaire d'étudier son Cœur. Aussi, non content de nous l'avoir ouvert sur la croix, il a voulu nous le révéler dans ces derniers âges, sous une forme nouvelle ; et chose frappante ! l'humanité chrétienne n'a commencé à le connaître tout à fait intimement, à l'aimer comme on aime un ami, que du jour, où nous montrant ce Cœur adorable, il nous a mieux fait voir toutes les richesses de son infinie charité.

Me sera-t-il permis de dire que, toute proportion gardée, il en est de même de sainte Thérèse ? Voulez-vous la connaître à fond et l'aimer comme elle le mérite ? Etudiez les mystères de son cœur ; faites-vous initier aux merveilles que Dieu s'est toujours plu et se plaît encore à y manifester. Ces merveilles sont, les unes de l'ordre physique, les autres de l'ordre moral. Essayons de les présenter dans un tableau rapide.

### I.

C'EST au Carmel d'Albe de Tor-  
mez que mourut sainte Thérèse,  
et c'est là que se sont conservées jus-

qu'à nos jours, en très grande partie, ses précieuses reliques. Suivons donc les flots des pèlerins qui envahissaient naguère la vieille petite cité, encore dominée par l'imposant château en ruines de ses anciens ducs, et pénétrons dans l'église du couvent. Elle est grande et richement décorée à l'espagnole. Un splendide mausolée, dû à la munificence des peuples et des rois, est placé derrière le maître-autel et attire aussitôt le regard : là est renfermé le corps virginal de la Sainte. Depuis trois siècles, une odeur céleste s'en exhale, remplit parfois délicieusement l'enceinte et pénètre même les linges qui le touchent.

Mais là n'est pas ce que nous cherchons. Dans une chapelle intérieure les religieuses possèdent deux reliquaires, qui vous seront remis entre les mains, si vous êtes muni d'une autorisation authentique. L'un contient le bras invincible qui accomplit de si grandes choses, et l'autre le cœur magnanime qui les inspira. Ce dernier, de beaucoup le plus beau, est composé d'un vase de cristal en forme de cœur,

ouvert par le haut et supporté par un magnifique pied d'argent. Il est là, ce cœur séraphique, parfaitement visible à travers le cristal, desséché mais vivant, de couleur blanchâtre, plongeant sa pointe inférieure dans un petit amas de poussière, que le temps en a détaché. Regardez, admirez, baisez avec respect et amour.

Mais quelle est cette profonde blessure, qui dans sa partie supérieure le traverse presque horizontalement de part en part ? Ah ! c'est le miracle de la Transverbération. Seule, Thérèse peut bien nous le raconter.

« Tandis que j'étais dans ce ravissement, voici une vision dont le Seigneur daigna me favoriser à plusieurs reprises. J'apercevais près de moi, du côté gauche, un ange sous une forme corporelle et sensible aux yeux de mon âme. Il n'était point grand, mais petit et très beau : à son visage enflammé, on reconnaissait un de ces esprits d'une très haute hiérarchie, qui ne sont, ce semble, que flamme et amour... Je voyais dans sa main un long dard, qui était d'or et dont la pointe en fer avait

à son extrémité un peu de feu. De temps en temps, il le plongeait au travers de mon cœur et l'enfonçait jusqu'aux entrailles. En le retirant, il semblait me les emporter avec ce dard, et me laissait tout embrasée d'amour de Dieu.

« La douleur de cette blessure était si vive, qu'elle m'arrachait de faibles cris ; mais cet indicible martyre me faisait en même temps goûter les plus suaves délices : ainsi je ne pouvais en désirer la fin ni trouver le moindre contentement hors de Dieu. Ce n'est pas une souffrance corporelle, mais toute spirituelle, quoique le corps ne laisse pas d'y participer à un haut degré. Il existe alors entre l'âme et Dieu un commerce d'amour si suave qu'il m'est impossible de l'exprimer. Je supplie ce Dieu de bonté de le faire goûter à quiconque refuserait de croire à la vérité de mes paroles. Les jours que je me trouvais dans cet état, j'aurais voulu ne voir personne, ne point parler, mais m'absorber délicieusement dans ma peine que je considérais comme une gloire devant laquelle

toutes les gloires de ce monde ne sont que néant. » (Sa *Vie*, chap. xxix.)

Thérèse avait environ quarante-quatre ans, quand elle reçut pour la première fois cette faveur insigne qui se renouvela plusieurs fois, bien qu'avec moins de force : c'était au monastère de l'Incarnation d'Avila. On pense naturellement aux stigmates du grand saint François, et à l'empreinte juridiquement constatée, des principaux instruments de la passion dans le cœur de sainte Véronique Juliani et de sainte Claire de Monte-Pulciano. Quant à Thérèse, on l'entendit souvent, à partir de ce jour, murmurer doucement le cantique de la divine blessure :

« Dans le plus profond de mon cœur,  
J'ai ressenti un coup soudain :  
La blessure était divine,  
Les effets en sont merveilleux.

« De ce coup je fus blessée ;  
Mais bien que la blessure soit mortelle  
Et cause une douleur sans égale,  
C'est une mort qui donne la vie.

« Si elle tue, comment donne-t-elle la vie ?  
Et si elle donne la vie, comment fait-elle  
[mourir ?

Comment guérit-elle quand elle blesse,  
Et comment vivre ainsi blessée ?

« Ah ! c'est Dieu qui, dans sa puissance,  
En portant un coup si cruel,  
Par le plus grand de tous les prodiges,  
Tue et ravive en même temps. » <sup>(1)</sup>

(*Acta S. Ter.* apud Bolland. n° 226)

L'Église, dans l'hymne de la fête,  
nous fait entendre à peu près les mêmes accents :

« Messagère du roi des Cieux,  
Tu quittes, ô Thérèse, le foyer paternel  
Pour porter aux infidèles  
Ou la foi du CHRIST ou ton sang.

« Mais une plus douce mort t'attend,  
Un plus doux tourment te réclame :  
Sous les traits du divin amour,  
Tu tomberas, le cœur transpercé.

« O victime de charité,  
Consume-nous des mêmes flammes,  
Et préserve des feux de l'Enfer  
Tous ceux que protège ton nom. »

La transverbération du cœur de sainte Thérèse est un fait historiquement certain. Elle le décrit en termes si formels que la Bulle de canonisation

---

1. Voir à l'*Appendice* une autre traduction en vers.

n'hésite pas à le mentionner. Le Saint-Siège a fait davantage : après une enquête solennelle, Benoît XIII institua une fête qui consacre à jamais la mémoire de cet admirable événement. En 1726, la science médicale constatait l'existence, « sur les bords de la blessure horizontale, de traces de brûlure », qu'il faut attribuer au trait enflammé de l'ange ; et aujourd'hui encore on peut voir de ses yeux, cette « blessure étroite, longue et profonde », telle qu'elle apparut pour la première fois, quand, peu de temps après la mort de la sainte, on ouvrit son corps virginal.

Mais voici bien d'autres merveilles. De la base du saint cœur semblent sortir des excroissances ou, si l'on veut, des épines de forme, de couleur et de grandeur diverses. On en compte environ quinze, dont la plus ancienne ne remonte pas au delà de 1836, et dont la dernière est de 1875. Comment expliquer cette étrange végétation d'une chair complètement desséchée ? La science demeure muette ; et la piété se demande s'il n'y aurait pas là une manifestation miraculeuse des sentiments

qu'inspire à Thérèse la vue du monde contemporain. A cette heure plus que jamais, JÉSUS est souffleté, conspué, crucifié par des ingrats ; plus que jamais, il est outragé, blasphémé, persécuté dans son Vicaire, ses religieux, sa croix, son Eucharistie, ses petits enfants : ah ! je comprends que les cendres de ce cœur, qui l'a tant aimé, qui l'aime tant, se raniment pour témoigner à leur manière d'une contrition réparatrice ; je comprends que ce cœur si tendre et si apostolique produise des pointes épineuses qui le couronnent en le déchirant. O Thérèse, à défaut de la douleur que vous ne pouvez plus ressentir, des larmes que vous ne pouvez plus verser, des appels suppliants que vous ne pouvez plus adresser aux coupables, auriez-vous imaginé ce nouveau secret de faire parler votre cœur désormais insensible ? Et qui donc oserait trouver cette invention indigne de vous ?

## II.

**A**PRÈS le cœur matériel, le cœur moral bien plus merveilleux encore.

Dieu avait donné à Thérèse un cœur naturellement parfait, et tel que le réclamaient les desseins de la Providence sur cette âme privilégiée. Le Très-Haut se plaît souvent à faire sortir les plus grands effets des instruments les plus faibles, à bâtir sur une nature médiocre le plus bel édifice surnaturel. Mais, comme il est le maître, il unit aussi parfois toute la richesse des dons naturels à toutes les magnificences de la grâce et enfante alors ces chefs-d'œuvre incomparables qui ravissent d'admiration le ciel et la terre. Telle est la loi qu'il observe à l'égard des anges, en qui la perfection de la nature et la perfection de la grâce marchent de pair, suivant les diverses hiérarchies. C'est aussi le plan qu'il avait d'abord adopté à l'égard de la race humaine, enrichie dans Adam et Ève tout à la fois des prérogatives de la nature et des libéralités de la grâce : *Simul condens naturam et largiens gratiam*. C'est la règle qu'il suit encore en faveur de certaines créatures choisies, parmi lesquelles, avec son excellent biographe Ribera, nous devons hardi-

ment placer notre Sainte. (*Vie*, Livre IV, chap. 1<sup>er</sup>.)

Or, nous l'avons vu, la maîtresse-pièce dans l'homme, c'est le cœur : celui de Thérèse ne pouvait donc manquer de réunir toutes les qualités qui font les cœurs parfaits. Trois surtout, éclatent en elle avec une supériorité manifeste : la loyauté qui préside à toutes ses démarches, lui inspire l'horreur de toute dissimulation et le culte d'une absolue droiture ; la délicatesse qui va jusqu'à la tendresse la plus affectueuse et la plus compatissante, qui sent et devine tout, mais n'oublie jamais un service ; et la force atteignant sans effort à la magnanimité.

Sans insister, on voit assez quel riche fonds cette nature d'élite offrait à l'action surnaturelle qui devait la développer, l'agrandir et l'embellir encore sans mesure, en la transfigurant.

Mais qu'est-ce donc qui fait la beauté parfaite, la beauté idéale d'un cœur ? La réponse semble facile pourvu qu'on admette, avec la philosophie du bon sens, que le cœur n'est autre chose que « notre puissance libre d'aimer ».

De cette définition il suit avec la dernière évidence que le cœur le meilleur, le plus idéalement parfait, sera celui qui aimera ce qu'il faut aimer, n'aimera que ce qu'il faut aimer, et l'aimera comme il faut l'aimer, en d'autres termes, qui fera le meilleur usage de sa puissance d'aimer. Rien de plus simple, et c'est pourtant le grand secret, l'unique secret de l'amour et de la perfection du cœur. Viendra-t-on nous dire qu'il est difficile de savoir ce qui mérite d'être aimé ? Mais quelle âme, non encore abrutie, ignore que c'est le vrai, le beau et le bien, Dieu par conséquent, qui est la vérité, la beauté, la bonté par essence ; et avec Dieu, JÉSUS son Fils, Marie sa mère, l'Église son épouse ; puis, toutes les œuvres de ses mains dans la mesure qu'elles se rapprochent de leur créateur, représentent son autorité, et reflètent ses perfections infinies. Voilà le champ immense livré au cœur de l'homme, et malheur à celui qui n'y trouverait pas de quoi se satisfaire !

Telle ne fut pas notre séraphique Vierge. De bonne heure, on le sent à

lire sa vie et ses écrits, son noble cœur a besoin de Dieu, ne peut se passer de Dieu, bat et ne peut battre que pour Dieu ; mais de quel amour, avec quelle force, c'est ce que nous avons à dire en peu de mots.

Amour gratuit : elle ne songe ni au châtiment ni à la récompense ; elle cherche purement la gloire de son Dieu et le salut des âmes. On lui attribue, au même titre qu'à St François Xavier, le célèbre sonnet du parfait amour <sup>(1)</sup>. Ce sentiment revient mille fois sur ses lèvres et sous sa plume.

Amour efficace. Ah ! ce n'est pas elle qui se contenterait d'un amour en paroles et en vaines affections : à ses yeux, ce serait pure déloyauté et lâche hypocrisie. Son amour éclate en œuvres, et quelles œuvres ! Je n'ai plus à le raconter ici. Les œuvres difficiles, les grandes entreprises, les plus durs sacrifices, sont, on l'a vu, son aliment préféré.

Amour de présence. Entre amis l'absence est le plus grand des maux. Aussi Thérèse, surtout dans les derniers temps, ne perd pas un instant de vue

---

1. Voir ce sonnet à l'*Appendice*.

le divin ami. Son cœur s'unit continuellement à Dieu dans la création tout entière ; mais avec quelle intimité, avec quelles délices dans la sainte Communion ! c'est l'unique centre de sa vie, autour duquel tout en elle gravite et le jour et la nuit.

Amour de compassion. Quelle part elle prend aux souffrances de son JÉSUS, du Corps mystique de son JÉSUS, de chacun des membres de ce corps ! Par moments, ce sont de véritables agonies, mais qui ne manquent pas d'aboutir à de nouveaux et plus valeureux efforts.

Enfin, amour crucifié. Elle a faim, elle a soif de la croix. Elle veut ressembler à JÉSUS pauvre, humilié, crucifié ; elle le veut parce qu'elle l'aime, parce qu'elle montrera ainsi son amour, parce qu'elle espère le mieux consoler et mieux répondre au *Sitio* du Calvaire. De là ce cri de saint Paul : Je meurs chaque jour ! qu'elle traduit à sa manière par son cri si souvent répété : Ou souffrir ou mourir !

Qu'est-ce à dire ? La souffrance occupe mon amour, sans elle il ne peut

se passer de son divin objet ; et encore : la souffrance nourrit mon amour, sans elle il languirait et deviendrait stérile ; et encore : la souffrance exalte, couronne mon amour, elle lui fait porter des fruits de salut et de vie.

Le céleste Bien-aimé regarde, subjugué et captive cet ami de la terre qui, en se livrant à lui, veut lutter avec lui de générosité, de sacrifice et d'immolation ; lutte inégale, lutte sans cesse renaissante, où l'homme meurt et vit à la fois, Dieu par le plus étonnant prodige le vivifiant du même coup dont il le fait mourir, jusqu'à ce que l'être humain se soit comme perdu dans l'être divin. Ainsi le cœur devient-il un brasier d'amour, un incendie envahisseur. Je ne suis plus surpris de l'apparition du séraphin enflammé : avec son long dard à la pointe de fer brûlant, il ne fait qu'attiser le feu en tournant et retournant le trait dans la blessure. De là ces cris plaintifs, comme de quelqu'un qui va mourir ; de là ces étincelles qui jaillissent de tous les côtés et sous toutes les formes ; de là ces poétiques accents, qui montent aux lèvres

en doux gémissements, pour soulager un peu le cœur en disant sa torture :

« C'est trop prolonger mon exil, il faut que j'aïlle à la patrie, que je voie, que je possède ma vie : Je meurs de ne point mourir.

» C'est trop prolonger mon angoisse, par la vue de tant d'infortunés qui oublient, qui outragent leur Dieu, qui se perdent et que je ne puis sauver : Je meurs de ne point mourir.

» C'est trop prolonger mon martyre de douleur et d'amour ; il est juste, il est temps que mon Dieu soit à moi : Je meurs de ne point mourir. »

Telle, et avec des gémissements bien plus tendres encore, Thérèse s'en allait dans la vie, poursuivant le cours de ses fondations, saintement désireuse de mourir pour voler à son Époux, mais courageusement prête à vivre pour les intérêts de la gloire divine. Elle venait d'établir le nouveau Carmel de Burgos, au milieu de difficultés invincibles pour toute autre que pour elle, et retournait à St-Joseph d'Avila, lorsqu'un ordre de son supérieur diri-